

Claude Daigneault

roman

Le culte des déesses



La Caboché

Le culte des déesses

Claude Daigneault

Le culte des déesses

roman

The logo consists of the stylized letters 'ÉlC' in a white, elegant script font, set against a solid dark blue square background.

ÉlC

Du même auteur

Mosaïques

Poèmes dans un recueil collectif Épuisé

Aux Éditions Logiques

Ne riez pas, ça pourrait être votre voisin

Réflexions humoristiques 1993

Ne riez pas, votre voisin est devenu fou

Réflexions humoristiques 1993

*Ne riez pas, votre voisin a le SPM**

(*Le syndrome du petit minus)

Réflexions humoristiques 1994

Les Frincekanoks

Roman d'anticipation 1994

Noëls, autos et cantiques

Contes 1995

*La Grande Encyclopédie de la bêtise, de l'ânerie, de la
bizarrerie, de l'ineptie, de l'absurdité, de l'insanité et de
la sottise*

Réflexions humoristiques 1996

L'enfant qui rêvait d'être un arbre

Roman 1998

Sélectionné pour le concours « À la découverte du Québec » du
Salon du Livre de Paris en mars 1999

Aux Éditions de la Noraye

Petite vengeance deviendra grande

Nouvelles humoristiques 2006

Finaliste du Prix IGénie 2008 pour le meilleur livre autoédité

Le culte des déesses

Roman 2009

Une amitiété explosive

Album jeunesse 2011

Aux Éditions la Caboché

Le grand projet

Album jeunesse 2012

Rechercher

François-Marie ne paraissait pas ses 28 ans. Ses traits d'adolescent attardé, son comportement un instant boudeur et soudain exubérant laissaient son entourage perplexe. La plupart de ses soi-disant amis n'auraient su dire s'il se montrait raseur par conviction ou par manque d'originalité. Cette incertitude était probablement due à son allure de faux intellectuel, à la chevelure ondulée, le nez chevauché de petites lunettes rondes à la monture aérienne qui mettait en évidence ses yeux vers de gris.

Il était de ceux qu'on répugne à fréquenter assidûment en dépit de leur élégance et de leur physique agréable, mais qu'on tolère parfois parce qu'ils n'ont pas mauvaise haleine, ne fument pas, connaissent quelques blagues sans malice, suivent de loin l'actualité, utilisent correctement leurs ustensiles à table et ramassent la facture au restaurant.

Ses bonnes manières faisaient fondre les dames quinquagénaires, qui le gâtaient en guise de remerciement pour ses services en chambre à coucher, gâteries qui lui permettaient de boucler ses fins de mois. Au fond de lui-même il aurait pourtant préféré être apprécié pour l'originalité des « recherches » qu'il poursuivait en préparant un prétendu mémoire de maîtrise sur le phénomène des « vamps » au cinéma.

Son penchant obsessif pour les beautés sur le déclin lui était venu à 10 ans en regardant à PBS le film « *Magnificent*

Obsession ». Jane Wyman était devenue pour lui le symbole de la femme parfaite et d'un univers mythique rassurant où de telles femmes mûres le mettraient à l'abri de toutes les vicissitudes.

En cette fin d'après-midi de début d'été, son sac à dos démesuré encombrait une allée entre deux étagères dans une petite librairie de livres usagés de la rue Sainte-Catherine ouest. Les rares clients s'accrochaient immanquablement les pieds dedans et lui décochaient un regard noir. Tout à sa passion, il se livrait à la contemplation des photos d'un album des stars hollywoodiennes de 1929 à 1949.

François-Marie (qui était convaincu que sa mère l'affublait du sobriquet de « F.-M. » en raison de sa passion pour les chaînes de musique classique à la radio) palpait le livre avec soin, les mains gantées de coton blanc. Une splendide jeune femme, dont le maillot étriqué révélait un joli nombril orné d'un anneau, le frôla en lui souriant. Déçue de son absence de réaction, elle se rembrunit et s'éloigna en haussant les épaules.

Il tournait avec un soin méticuleux les pages du livre pourtant défraîchi et s'attardait à la contemplation de chaque visage à la plastique parfaite de ces femmes, maquillées pour susciter de troubles sentiments chez les spectateurs anonymes des salles obscures de l'époque de la Crise.

Louise Brooks... La divine Greta Garbo... Gloria Swanson... Joan Crawford... Il s'attarda plus longuement au visage de Marlene Dietrich, passa à Mae West, revint à la Dietrich pour comparer, puis tourna plus rapidement les pages qui offraient les charmes de Paulette Goddard, Loretta Young,

Claudette Colbert et s'arrêta enfin sur le visage d'Ingrid Bergman.

Un désir un rien scabreux s'associa au sentiment révérencieux du fidèle excité qui rend un culte à une déesse inatteignable. Quelles merveilles que ces maquillages ! Quelle réussite de mise en valeur par l'éclairage ! On ne retrouvait plus cette élégance au cinéma contemporain. Ah si seulement il avait vécu à cette époque fascinante...

Il poussa un long soupir, insensible à l'impatience du bouquiniste tamoul derrière sa caisse, pressé de fermer boutique et déposa délicatement l'album sur les trois autres déjà sur le dessus de son sac d'où il sortit un ordinateur de poche.

Il retira le gant de sa main droite et tapa sur les mini-touches du clavier. Avec un sourire satisfait, il contempla la « réflexion » que lui avaient inspirée les visages des stars et remit l'ordinateur dans le sac à côté d'une caméra vidéo, d'un magnétophone miniature et d'autres gadgets électroniques. Le sac à l'épaule sur sa chemise griffée, il s'approcha de la caisse où le visage du propriétaire se métamorphosa à la vue des quatre albums de prix que F.-M. s'apprêtait à lui payer.

Une fois dans la rue, F.-M. se glissa avec nonchalance dans le flot des nombreux passants affairés à cette heure de sortie des bureaux. Cette belle journée tiède donnait encore plus de charme à sa vie oisive. Un frisson de satisfaction le parcourut à la pensée d'être prémuni contre les intempéries de

l'existence depuis que son père, entrepreneur en construction, avait eu la bonne idée de mourir d'un infarctus sur un chantier.

Il lorgna sa montre électronique dernier cri et hâta le pas : sa mère lui avait donné rendez-vous et il redoutait sa ponctualité obsessionnelle : une minute de retard lui vaudrait des remarques acerbes. Il baissa la tête pour examiner le pli de son pantalon et alla se positionner devant la vitrine d'un disquaire pour examiner à loisir sa silhouette en faisant mine de se concentrer sur l'étalage. Il passa discrètement la main dans sa chevelure peignée vers l'arrière et reprit sa marche d'un pas plus assuré.

Liliane, sa mère, était un bourreau de travail qui ne vivait que pour sa chronique « *d'humœurs* » dans un quotidien de la métropole. Elle avait gardé des traits encore séduisants en dépit de sa taille qui s'épaississait de plus en plus sous les effets de sa consommation de vin et d'alcool. Elle méprisait le penchant de F.-M. pour le farniente et les « massages spécialisés » qu'ils prodiguaient aux riches quinquagénaires et sexagénaires désœuvrées. Elle n'accordait aucune valeur à ses prétendues recherches et les associait à du divertissement pour obsédé sexuel.

À la terrasse d'un restaurant dont le faste de la décoration compensait pour la banalité de sa cuisine, elle l'accueillit avec un sourire ironique :

— C'est bien toi, ça. Choisir un restaurant aussi tape-à-l'œil. J'aurais dû me méfier quand tu m'as offert de t'occuper de la réservation.

— Ton confrère de « *Montréal nocturne* » l'a pourtant fortement recommandé.

— Tu lis les âneries de ce crétin de Fernando Béchard ?
Il s'y connaît autant en cuisine que moi en cricket.

Il l'embrassa sur la joue en feignant de ne pas remarquer qu'elle éloignait la tête.

— Mais, *mamiblou*, c'est l'endroit « *in* » des gens du spectacle.

— S'ils doivent se faire voir ici, c'est que ce sont des nouilles pas fichues de se trouver des contrats.

— Ne dis pas ça. C'est agréable d'être parmi les « *beautiful people* » ...

— Cesse donc une fois pour toute d'utiliser ces stupides clichés anglais quand tu me parles. Tu sais à quel point je déteste ça.

— Bon, ça va. Tu es donc « *soixantannante* » quand tu veux.

— Ça aussi, je déteste ! Ta manie d'inventer des calembours idiots... Sais-tu que le calembour est la forme la plus insipide de l'humour ? Ah ! et puis laisse-moi boire mon Dry Martini en paix ; je veux essayer de trouver sur le menu un plat qui ne me fera pas vomir.

— Maman, je t'en prie, on nous écoute. Je présume que tu en es déjà à ton deuxième apéro ?

— Et alors ?

Liliane haussa les épaules et reprit la lecture du menu avec une moue dépitée.

F.-M. poussa un discret soupir résigné. Le manque de bienséance de sa mère en public le gênait...

Le repas se déroula sans précipitation, mais sans enthousiasme. La notoriété de Liliane lui valait les regards des autres convives et F.-M. en éprouvait une certaine fierté en bon « *groupie* » qu'il était.

Liliane Dumont utilisait sa chronique intitulée « *Dumont...réal* » pour vilipender rageusement tous les comportements humains qu'elle trouvait répréhensibles. Au cours des ans, elle s'était mis à dos quantité de bien-pensants qui auraient préféré qu'on laissât dans l'ombre les « imperfections » d'une situation collective « en somme pas si mal » comme se plaisait à lui répéter son conservateur d'héritier dont les opinions politiques juchaient à des années-lumière des siennes.

Elle estimait n'avoir commis qu'une erreur de jugement dans sa vie : celle d'avoir hésité cinq minutes de trop à monter à bord de l'autobus de New York pour aller se faire avorter.

Elle se serait évité l'irritation d'élever un enfant qui l'avait toujours agacée. Liliane n'avait pas la fibre maternelle développée et ne ressentait qu'un intérêt poli pour son fils unique. En somme, elle « l'endurait ».

Elle observait à la dérobée son maniérisme délicat, ses mains blanches d'homme qui n'a jamais tenu un manche de pelle, ses vêtements à la mode au faux chic négligé, ses lunettes à prix exorbitant totalement inutiles puisque les verres ne nécessitaient aucune prescription, tout en lui évoquait le masque, le trompe-l'œil. Elle attaqua.

— À quoi as-tu perdu ton temps aujourd'hui ? dit-elle en repoussant son assiette à moitié remplie.

— Je suis épuisé. J'ai fait une dizaine de librairies et j'ai finalement trouvé quatre magnifiques albums de photos de la belle époque du cinéma en noir et blanc pour ma recherche.

— Toi et ta recherche ! Mon fils l'éternel étudiant se prend au sérieux...

— Maman, pardonne-moi d'être effronté, mais qu'est-ce que tu connais à la sociologie avec ton cours classique écourté ?

— Penses-tu que tu m'impressionnes avec le petit certificat que tu as mis six ans à compléter ? Ça ne fait pas de toi un spécialiste mon garçon. Oublions ça et parlons des vraies choses : es-tu allé au rendez-vous que t'avait accordé mon ami Jean-Charles de l'agence de publicité ?

— Euh... Non. Je ne me vois pas rédiger des réclames dans des dépliant publicitaires. Et je n'ai pas besoin d'un « *job* ». Avec la pension que m'a laissée papa...

— Quoi ? Tu vis sur un nuage coudonc ? Le fonds sera à sec dans six mois ! Crois-tu un instant que je vais te faire vivre à ne rien faire ?

Il frémit. Il avait anticipé un repas sympathique, et voilà qu'elle en profitait pour aborder leur contentieux en public. Il mit trop de temps à chercher une façon de protester. Elle reprit d'un ton acerbe :

— Pendant que tu te prends pour un génie, je passe mes journées à rechercher des sujets, à interviewer quantité de gens et à rédiger ma chronique. Pour avoir ma place dans la vraie vie avec le vrai monde. Pas dans un univers de mythomane qui ne sait plus faire la distinction entre le réel et le rêve. Quand vas-tu arrêter de croire que les dessins animés sont vrais, F.-M. ?

— Franchement, tu exagères. Tu me traites comme un enfant.

— Un enfant qui devrait prendre le large. Je n'irai pas par quatre chemins : il faut que tu quittes l'appartement. Tu dois apprendre à vivre ta propre vie, François-Marie. Et cette vie ne passe plus par la mienne. J'ai décidé de mettre le condo en vente. Cherche-toi un logement.

L'annonce le sidéra. Sa mère ne dissimulait généralement pas son agacement à le voir consacrer ses journées à ses manies de pseudo chercheur et à la navigation sur Internet. Il avait tenté de se faire discret, de se rendre indispensable, de lui mitonner des petits plats (un talent qu'il avait honte de se reconnaître parce qu'il redoutait les préjugés de ses amis). Sans succès. Mais, cette fois, la situation éclatait. Il prit le petit ton ému qui séduisait la plupart de ses partenaires sexuelles de l'âge de sa mère :

— Tu ne peux pas faire cela à ton F.-M. qui t'aime et que tu syntonises si bien ?

— Pauvre innocent. F.-M. pour moi, ça ne veut pas dire « *fréquence modulée* » comme tu le crois, mais FLANC MOU !

Il jeta un œil gêné aux alentours. Les convives rapprochés faisaient mine de regarder ailleurs, mais F.-M. n'était pas dupe. Il inspira longuement et retrouva suffisamment d'assurance pour poursuivre l'échange, en baissant le ton.

— Je ne te laisserai pas faire cela. Le testament de papa précise que j'ai mon mot à dire dans une telle décision. Et pour moi, c'est non. À sa mort, j'ai accepté de lui la mission de veiller sur toi et je vais continuer à le faire.

— Où as-tu pêché cette idée-là? Lucien est mort subitement sur un chantier de construction. Je doute qu'il ait eu le temps de te téléphoner avant pour te dire : « *Allô, François ? Je m'apprête à faire une crise cardiaque. Prends un papier et un crayon, je vais te dicter mes dernières volontés.* »

— C'était... C'était un vœu évident de sa part...

— Ça suffit François. J'ai essayé de me montrer conciliante et de te faire comprendre que je voulais de l'air. Tu fais le sourd et tu joues à l'aveugle. Dommage que tu ne sois pas muet. C'est assez. Je veux que tu partes.

— Le cinquième de l'appartement m'appartient et tu ne peux le vendre sans mon accord. J'ai le droit d'y habiter tant et aussi longtemps que je le désire...

— Mais je suis tout à fait disposée à te verser ta part dès qu'il sera vendu. Tout de suite même si je fais un emprunt à la banque. Ça va te donner suffisamment d'argent pour un vrai départ dans la vie. Ne me sors pas tes airs de petit garçon étonné : ça ne me touche pas.

— C'est... sérieux ?

— Ai-je l'air de blaguer ? Je te le demande gentiment : veux-tu s'il te plaît me faire la faveur de te trouver un endroit à toi et me laisser enfin vivre ma vie ?

— Sinon ?

— Il n'y a pas de « sinon », François. À moins que tu ne m'obliges à brasser la cage. Ça serait sûrement moins drôle.

Il ne trouvait aucun mot pour s'opposer à la cassante mise en demeure de sa mère. Il souffrait comme un amant à qui l'on montre la porte. Il souffrait encore plus de quitter cet appartement si confortable, ce havre de paix, ce rempart contre

les difficultés de l'existence, les défis insurmontables de la promiscuité sociale. Et il ne se sentait pas encore prêt à faire face à la vie.

Liliane lui présentait cet ultimatum, car c'en était un, sans considération pour sa fonction d'homme à tout faire et de cuisinier qu'il s'était octroyée en s'imaginant qu'elle le préserverait de l'obligation de voler de ses propres ailes. Comment pourrait-il vivre seul ? Il baissa la tête, tentant de surmonter son dépit. Elle poursuivit sur un ton plus calme :

— Pourquoi ne te fais-tu pas des amis plutôt que de rester dans ta tanière ?

— J'ai des amis...

— Des gigolos comme toi ? Tu ne me les as jamais présentés. As-tu une blonde ? Tu n'amènes jamais de fille à la maison.

— Je ne suis pas un gigolo... (F.-M. ne se voyait effectivement pas comme un gigolo puisqu'il se limitait à accepter, sans les tarifier, les « cadeaux » et la tendresse que lui valaient ses services). Et je fréquente quelqu'un... Une femme...

— Plus jeune que moi cette fois ?

Elle l'aurait giflé qu'il n'aurait pas été aussi humilié. Pourquoi fallait-il qu'une si belle journée se terminât par un tel désastre ? Il tenta une dernière approche :

— Qu'est-ce que tu ferais sans moi ? Qui ferait tes repas ? Qui prendrait soin de l'appartement ? Tout ce que tu sais faire, c'est de te préparer des Dry Martinis.

Il attendit un éclat. Liliane se contenta de repêcher son sac à main, lui jeta un regard de commisération et dit tout simplement :

— Mon pauvre François. Tu me fais pitié. Regarde-toi : tu as peur du présent à force de te réfugier dans le passé... Je...

Elle eut l'air de chercher ses mots, l'air perdu un instant. Elle chassa son hésitation d'un bref coup de tête et se contenta de dire :

— Je vais régler la note en sortant.

Elle se leva brusquement et s'éloigna d'un pas alerte. Le claquement sec de ses talons aiguille lui martela le cœur jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'intérieur du restaurant en compagnie du serveur. F.-M. prit une gorgée de Chardonnay, grimaça parce qu'il n'était plus frais et se leva de table à son tour.

Les regards que lui jetaient maintenant les autres convives lui firent comprendre que la scène n'était pas passée inaperçue. Mais il maîtrisait si bien l'art de la façade que nul n'aurait pu deviner son tourment intérieur. Il changea de lunettes pour des verres fumés.

Par bonheur, la sonnerie modifiée de son portable (les deux premières mesures de *Fur Elise*) résonna bruyamment. Il était tiré d'embarras.

— Oui ?

— Jean-Paul, c'est Simon...

La voix trop joyeuse de Simon Ricard, son partenaire de tennis occasionnel, luttait pour se faire entendre au-dessus d'une musique rythmée en fond sonore.

— Simon... C'est F.-M. Tu as fait le mauvais numéro...

— Ah...

Un silence. L'interlocuteur ne savait que dire. Il finit par bredouiller.

— Bon, tant pis. Écoute : toute la bande s'est rassemblée au *Nombril vert*... Euh... si le cœur t'en dit.

L'invitation venait à contrecœur, mais à point nommé. La honte d'avoir à rentrer tôt et à se heurter au mur de silence de sa mère l'aurait de toute façon poussé à errer de longues heures, sans but, dans les rues de Montréal pour se défouler.

F.-M. avait englouti deux ou trois Scotchs à l'eau dans un petit bar de jazz où il ne prêtait qu'une attention polie à Maureen Donovan, qui ne semblait pas s'en formaliser.

Maureen aurait pu avoir un avantage sérieux à la bourse des valeurs féminines de François-Marie : elle accusait dix ans de plus que lui et vivait encore chez ses parents dans une splendide résidence de 1855 à Berthierville face à l'Île de la Commune. Mais François-Marie ne parvenait pas à la considérer comme une amante potentielle : la tache de vin de la dimension d'une soucoupe qui marbrait le côté droit de son cou jusqu'à la moitié de la joue heurtait sa sensibilité.

Minoritaire toléré par ses « amis », il manifestait honteusement la même indifférence polie qu'eux à l'endroit de la jeune femme. L'ingratitude de son visage, accentuée par l'absence de maquillage, l'avait définitivement classée dans la catégorie de celles qui rentrent seules au sortir des bars et fréquentent seules les salles de cinéma, le samedi soir.

Maureen n'avait révélé à quiconque le fait qu'elle n'avait jamais eu de conjoint, même à l'essai. Elle n'entretenait aucun espoir de rencontrer un homme qui s'intéresserait à elle.

Elle compensait son manque de grâce par une verve pétillante et par une qualité qui lui valait l'admiration bien dissimulée de F.-M. : elle avait publié ! En fait, elle publiait régulièrement des albums illustrés pour les tout-petits. Elle y racontait les efforts de la verte grenouille irlandaise Ronny pour se faire une place dans une mare remplie de grenouilles francophones bleues.

Par quel hasard s'était-elle associée à cette bande de jeunes blasés ? F.-M. (dans l'esprit de ces snobs sans imagination, F.-M. était bel et bien le diminutif de « *Fréquence modulée* ») se rappelait qu'elle avait été présentée au groupe un an plus tôt par un éditeur, le père de Simon Ricard, au Salon du Livre. Maureen venait d'y remporter un prix populaire de littérature jeunesse, ce qui lui avait valu au moins trois minutes d'attention ce soir-là. Mais la raison de sa présence au sein de cette patrouille de louveteaux sur la mescaline était qu'elle aimait véritablement le jazz, tandis que les autres affectionnaient d'être vus au bon endroit.

À la pause de l'orchestre, Simon proposa à la bande de changer de bar. La majorité acquiesça. F.-M. hésita. Le souvenir des paroles de Liliane lui avait gâché sa soirée. Les lignes de coke que les autres membres de la bande avaient tirées dans les toilettes les avaient stimulés. Ils se préparaient déjà à s'appareiller pour le reste de la nuit, ce qui était un jeu coutumier chez eux.

Mais F.-M. n'était pas de la fête. La drogue l'indifférait. Il déclina l'invitation ; la tête lui fendait.

Pendant que les autres se levaient pour s'éclipser, la sonnerie de son cellulaire retentit. Il se hâta de répondre pour

ne pas indisposer l'entourage. Une de ses « clientes » le réclamait chez elle. Il promit de s'y rendre.

Maureen lui demanda si elle pouvait le ramener chez lui en voiture. Elle devait rentrer dans sa campagne de toute façon et même si elle ne buvait que de l'eau minérale, elle préférait ne pas circuler tard le soir sur l'autoroute. F.-M. accepta avec gêne ; il ne s'était pas montré très affable de la soirée et voilà qu'elle lui rendait la monnaie de sa pièce par le biais de la politesse.

Le VSU de Maureen emprunta prudemment les rues étroites du Vieux Montréal. À cette heure, il fallait craindre le fléau des énergumènes qui brûlent les feux rouges.

F.-M. abaissa la glace de quelques centimètres ; l'air frais le revigora. L'habitable sentait le biscuit au chocolat, la véritable drogue de Maureen.

— Ta mère va bien ?, demanda-t-elle à brûle-pourpoint ?

— Ma... mère ? Euh... oui. Pourquoi ?

Son cœur s'affola quelque peu. Devinait-elle quelque chose ?

— J'adore ses chroniques. Elle a le sens de l'ironie et elle sait s'y prendre pour déboulonner les fausses vedettes de leur statue.

— Tu crois ?

— Certainement. Ce doit être fantastique de côtoyer une femme avec un tel sens de l'humour. Euh... je dis ça parce que je suppose que tu habites toujours chez elle ?

— Oui, toujours. C'est tellement plus commode. À son décès, l'assurance sur la vie de papa nous a laissé suffisamment d'argent et de biens pour que nous ayons la possibilité de vivre chacun de son côté ; mais nous nous entendons si bien que nous avons décidé de garder le condo et d'y habiter en « colocs » si l'on veut. Nous partageons les frais et nous avons chacun nos quartiers pour éviter de nous déranger dans notre travail.

F.-M. avait réponse à tout. Il mentait avec une aisance qui n'exigeait aucun effort. C'était devenu sa seconde nature.

— Tu travailles à quoi ?

— Je poursuis une recherche...

Il retrouva son immense sac pour lui faire voir les albums qu'il avait achetés, en révélant du même coup ses nombreux gadgets électroniques.

— J'étudie le rôle de la femme idéale dans le cinéma de l'entre-deux guerres, en particulier son influence sur le moral des populations affectées par la grande crise économique.

— Dis donc, la marche est haute, fit-elle avec un léger sourire. Tu dois me trouver ridicule avec mes petites histoires de grenouille irlandaise.

Naïvement, F.-M. se fit rassurant.

— Mais non voyons. Il y a de la place pour toutes les formes de littérature.

Maureen le remercia d'un hochement de tête goguenard. Le feu vira au vert. Elle regarda à droite, à gauche et remit son véhicule en marche. François-Marie marqua une certaine condescendance face à cette attitude de prudence bien « régionale ».

— La conduite en ville ne te gêne pas trop ? Ce ne doit pas être aussi stressant à la campagne.

— La grande ville n'a pas le monopole des imbéciles, fit Maureen en s'esclaffant. Je t'ennuie avec mes excès de prudence ?

— Penses-tu.

Le silence s'installa. Maureen se concentrait sur sa conduite et François-Marie aspirait goulûment quelques bouffées d'air frais en se tournant la tête vers l'ouverture entre la vitre et la portière. Il avait entrepris de mâcher trois dragées de gomme à la menthe à la fois, pour se préparer à sa rencontre intime. Maureen parla la première.

— Je t'envie d'être en si bons termes avec ta mère. D'avoir su développer un tel rapport de liberté. Mes parents à moi sont des... *How should I say ? (Comment dire ?)*... Ah oui : des dépendants affectifs. Ils sont incapables d'imaginer leur vie sans moi. J'étouffe dans la vieille maison familiale de mon arrière-grand-père. Ce n'est pas par manque d'espace, crois-moi. Nous avons treize pièces sur deux étages et un vaste terrain. Non, j'étouffe à cause d'un surcroît d'amour. C'est ça : « *an overdose of loving* ». Je dois m'inventer toutes sortes de raisons pour m'absenter. Ma mère veut savoir où je vais, quand je rentre, si elle peut m'accompagner...

François-Marie se figeait d'étonnement. Maureen était l'objet d'un amour précieux et elle ne l'appréciait pas. Elle poursuivait comme si elle avait hâte de tout déballer :

— Dorothy, ma mère, pourrait écrire un gros traité sur la manipulation. Lorsque je lui refuse de m'accompagner pour une sortie d'une fin de semaine à Montréal ou à Québec, elle pousse un grand soupir résigné et elle dit avec une petite voix chevrotante : « Bon... Si tu n'as pas envie d'être vue en

compagnie de ta mère, je comprends...» Mais elle n'abandonne pas : elle me propose d'inviter mes amis à la maison plutôt que d'aller les retrouver. Elle s'invente des intérêts qu'elle n'a jamais eus pour le cinéma au cas où j'accepterais de l'amener voir un film. Lorsque je cède, elle passe ensuite son temps à critiquer le film qu'elle a vu en se demandant pourquoi je l'ai convaincue d'aller voir de telles histoires de violence et de sexualité. Pourtant, c'est toujours elle qui choisit le programme.

— Oui, c'est vrai que ce n'est pas toujours facile de vivre avec ses parents. Mais, nous leur devons bien ça, n'est-ce pas ?

— Pourquoi, *Good Grief* ? (*Bon dieu* ?)

— Euh... Bien... Si ce n'était d'eux, nous ne serions pas là.

— Allons donc. Parce que tes parents ont baisé à un moment donné tu leur dois une reconnaissance éternelle ? Tout de même ! Ce sont eux qui ont choisi d'avoir des enfants. Nous ne devenons pas prisonniers de leur vie pour le reste de nos jours à cause de cela. Malheureusement, dans mon cas, ça se complique parce que ma mère dessine les personnages de mes albums. C'est la raison pour laquelle j'ai l'intention de me trouver un autre sujet et... une autre illustratrice.

— Elle sera dévastée !

— Probablement, oui. Mais il est temps de sortir de mon petit nid douillet. Je l'ai compris la semaine dernière lorsque mon père à la retraite m'a annoncé qu'il avait acheté une roulotte. Tu sais, cette espèce de véhicule aussi long qu'un autobus et qui est meublé comme une maison ? Il m'a dit de me préparer à partir pour une tournée de plusieurs mois ; il

veut traverser le Canada et les États-Unis en entier. Ce fut comme un déclic.

— Où vas-tu aller ?

— C'est ça le problème. Je ne sais pas encore...

F.-M. l'interrompt.

— Laisse-moi ici s'il te plaît.

— Tu demeures ici ?

— À quelques rues. Je voudrais marcher pour chasser ma migraine.

Le VSU de Maureen roula précautionneusement entre les deux rangées de véhicules garés dans les espaces réservés aux riverains et s'immobilisa.

— Merci, fit François-Marie en essayant de se libérer de la ceinture de sécurité tout en agrippant son lourd sac à ses pieds.

— De rien. À la prochaine. Oh, à propos : j'ai une invitation à un vernissage jeudi prochain. Un peintre ami de ma mère. Je ne suis pas sûr qu'il soit très talentueux, mais sait-on jamais. Ça t'intéresse ?

— Peut-être... Je te rappelle ?

— *Right. ! (D'acc !)* Bonne nuit !

— Bonne nuit, fit F.-M. en refermant la portière.

Il regarda le VSU s'éloigner sans presse durant une seconde ou deux en se demandant s'il aurait été indiqué d'embrasser Maureen sur la joue pour la remercier. Il haussa les épaules.

Il alla se placer près du caniveau et chercha des yeux un taxi en maraude.

Quelques minutes plus tard, la voiture qu'il avait arrêtée d'un geste du bras roulait vers la montagne pour rejoindre Westmount.

À l'arrière, F.-M. se mettait dans l'esprit de la tâche qui l'attendait en se remémorant le visage de Greta Garbo.

S'aventurer

Maureen marchait d'une foulée rythmée sur le sentier pédestre de l'Île de la Commune en face de Berthierville. Du coin de l'œil elle discerna dans le marais un grand héron bleu qui gobait une grenouille avant de s'envoler à lents coups d'ailes. Elle s'immobilisa et tourna la tête pour suivre son vol élégant en direction du fleuve.

La sueur lui trempait le torse sous son maillot de coton à l'effigie de Ronny, le batracien fétiche de ses contes. Elle s'essuya le visage avec sa casquette à visière d'un geste précipité et reprit son pas gymnastique. Au terme de son dixième kilomètre de marche rapide, la poigne de l'exaspération desserrait enfin son emprise.

Elle gravit deux par deux les marches de la tour d'observation ancrée à une centaine de mètres du parc de stationnement et déboucha sur la plate-forme supérieure où aucun ornithologue amateur ne s'était risqué, tant l'éblouissant soleil blanc émergé du couvert des arbres faisait plisser les yeux. Elle but de longues lampées à même le goulot de sa bouteille de jus survitaminé, avant de s'étendre sur le banc de planches, pour reprendre son souffle, les yeux fermés, lovée dans la chaleur étouffante.

Ses mouvements de respiration profonde parvinrent à ralentir son rythme cardiaque. L'exercice l'avait dynamisée. Elle s'épongea le front sur l'avant-bras, remit ses lunettes de soleil et contempla l'Île du Pas et ses jolies fermes à travers les

barreaux du garde-fou. À droite, au-delà de la ligne violette des arbres, pointaient les cheminées du complexe métallurgique de Sorel-Tracy sur la rive sud du fleuve. Elle se remit sur pied, tourna le dos et laissa son regard errer sur la silhouette des demeures historiques de Berthierville qui bordaient la marina et sur les pointes des deux clochers de l'église bicentenaire au-dessus des ormes majestueux.

Désormais rien n'était plus possible pour elle en ces lieux qu'elle continuait pourtant d'aimer. Les paroles de sa mère résonnaient encore dans sa tête :

— Étant donné qu'il te reste peu de chance de te marier et de fonder une famille, nous avons pensé que tu serais contente de partir en expédition avec nous pendant un an...

Comment Dorothy avait-elle réussi ce tour de force de la culpabiliser une fois de plus ?

Oui, l'amour l'avait oubliée. Non elle n'aurait jamais d'enfant. Non elle n'avait jamais eu d'amant véritable ; sa vie sexuelle s'était résumée à quelques passades lors de vacances à l'étranger avec des chasseurs de dotes ou de visas d'immigrant pour le Canada. Elle avait même payé des compagnons d'une nuit pour qu'ils oublient son défigurement.

Aujourd'hui, elle souffrait de sa laideur plus que jamais auparavant, comme si elle était de trop dans ce paysage bucolique.

Les doléances maternelles s'appuyaient toujours sur les mêmes arguments rabâchés, servis sur le ton d'une fausse lassitude étudiée :

— C'est le lot des parents ; ils font tout pour leurs enfants qui ne savent même pas le reconnaître. Tu n'es pas bien

ici ? On ne te charge aucune pension. Tu n'as pas assez de place pour toi ? Tu as déjà une chambre et un bureau. Veux-tu qu'on transforme une autre pièce en chambre d'ami pour tes invités ? Penses-tu que tu trouverais aussi bien à Montréal ? Un petit appartement de rien du tout va te coûter les yeux de la tête. Et le bruit ? Tu as pensé au bruit ? Comment seras-tu capable d'écrire ? Je ne te demande rien pour moi. Je sais que je ne compte pas dans ta vie. Mais pense à ton pauvre père...

Les froides dénégations de Maureen s'étaient révélées sans effet sur Dorothy ; elle avait sorti l'arme de l'autoflagellation qui en d'autres temps avaient tant impressionné sa fille :

— C'est ma faute. C'est mes illustrations que tu n'aimes plus ? Tu veux me remplacer et tu n'oses pas le dire ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tu as pensé à la peine qu'aura ton père ? Lui qui rêvait de partir pour une longue expédition en roulotte depuis tes 18 ans. Il me l'a répété cent fois : *"When I retire, the three of us will start on a trip in the biggest Winnebago you can imagine. We will tour the three Americas, see all the marvels that we dreamed of"* (À ma retraite, nous partirons tous les trois en voyage, dans le plus gros Winnebago imaginable. Nous ferons le tour des trois Amériques pour voir toutes les merveilles dont nous avons rêvé). C'est son rêve que tu détruis...

— Et le mien ? avait crié Maureen, au paroxysme de la colère.

— De quel rêve veux-tu parler ? avait répondu Dorothy, abasourdie. Tu ne m'as jamais parlé de rien.

— Du rêve d'être libre de vivre ma vie à ma façon !

Le grognement de frustration que Maureen exhala au sommet de la tour évoquait la plainte d'un bébé écureuil incapable de se décider à suivre sa mère dans ses acrobaties de fuite. Elle dégringola l'escalier en sautant des marches. Il lui fallait échapper au piège de la culpabilité que sa mère avait dissimulé dans son esprit. Vivement de l'air !

Durant les deux jours suivants, elle évita de se trouver en présence de ses parents à l'heure des repas. Elle ne descendait manger que lorsque qu'ils étaient sortis dans le jardin. Elle se réfugia dans sa chambre sous le prétexte d'écrire une nouvelle histoire de Ronny.

En réalité, elle passait des heures à éplucher les petites annonces dans les quotidiens montréalais et à faire inutilement d'innombrables appels téléphoniques en quête d'un appartement.

De sa fenêtre, elle observait son père qui binait son grand potager à lents coups hésitants. Lorsqu'il s'interrompait pour reprendre son souffle, il sortait à la dérobée une petite gourde opaque qu'elle savait remplie de whisky irlandais et en ingurgitait une bonne lampée. Andrew faisait face à la réalité par le biais de la fuite.

Assise au fond du jardin, dos à son mari sous une charmille, Dorothy consacrait beaucoup d'énergie, face à l'album ouvert de l'Histoire de la peinture au Canada, à reproduire sur une toile la « Nature morte aux pommes et aux raisins » d'Antoine Plamondon. C'était sa façon à elle de bien

faire comprendre à sa fille qu'elle était capable de faire autre chose que de l'illustration pour ses « bébé livres ».

Maureen détailla sa mère. Elle peignait de façon impatiente, quasi rageuse, mais sans bavure. À 64 ans, malgré sa silhouette épaissie, elle savait dissimuler son embonpoint et ne laissait jamais une repousse grise se manifester à la racine de ses cheveux.

Sa mère... Ce paradoxe vivant qui avait toujours un sourire condescendant en réserve pour contrer les tentatives d'affirmation de sa fille, mais qui, la minute d'après, pouvait sombrer dans les balbutiements larmoyants pour mieux la désorienter.

Et son père... Toujours chaleureux, toujours doux, toujours au service de sa femme... Était-ce à cause d'elle qu'il abusait de l'alcool ? À cause de l'amour surabondant dont elle l'entourait, comme une araignée enroule dans un fragile linceul une proie plongée en léthargie pour la dévorer à son heure ? Il était persuadé que Maureen tenait sa laideur de lui. Il n'avait jamais su comment se faire pardonner cette tare génétique autrement qu'en l'inondant de présents, d'attentions constantes, de son admiration béate de la savoir auteure.

Ces deux-là survivraient-ils à son départ ? Ils avaient consacré leur vie à leur fille dans l'espoir de lui inculquer leurs rêves à eux jusqu'à ce que les siens fussent délestés de toute consistance.

Était-elle prête à une telle rupture ? Ce serait si simple d'aller les retrouver, de leur dire qu'elle regrettait son emportement, qu'elle était disposée à les accompagner quoique pour un voyage plus bref...

Ses parents promettaient aussitôt mers et mondes pour la garder avec eux. Ils modifieraient leur itinéraire. Lui demanderait même de l'établir comme bon lui semblait.

Elle chassa la tentation du remords d'un hochement sec. Elle avait cédé de trop souventes fois à la pression psychologique subtile de sa mère, bien cachée sous un apparent détachement.

L'insuccès de sa recherche d'un appartement l'avait conduite au bord de la déprime. Il lui fallait trouver une solution temporaire. Et cette solution passait par sa tante Kathleen.

Mais Dorothy gardait en permanence un sans-fil à sa portée; elle pourrait facilement écouter leur conversation. Depuis deux jours, le déclic familial sur la ligne lui avait révélé que sa mère n'hésitait pas à l'espionner.

Elle s'éclipsa dans son VSU garé devant la maison.

Au petit centre commercial, elle courut à un téléphone public à la sortie de la pharmacie et forma le numéro de sa tante. À la troisième sonnerie, elle perdait déjà patience. Dès qu'elle entendit sa voix, elle s'identifia vivement.

— C'est Maureen. Tu sais pourquoi je t'appelle?

— Oui. Dorothy m'a tout raconté en larmes hier au téléphone; elle m'a suppliée de ne pas t'aider.

— Je m'en doutais. Elle m'a espionnée. Est-ce que je peux tout de même te parler de mon projet?

La tante éclata de rire. La cadette ne s'en faisait pas outre mesure avec les jérémiades de sa sœur aînée.

— Comme ça tu veux quitter la prison familiale? Il est à peu près temps.

— Je suis contente que tu me comprennes. Euh...

Maureen était embarrassée par le constant va-et-vient des clients qui parlaient à voix haute. Une mère traîna de force à l'extérieur son gamin en bas âge qui hurlait son dépit d'avoir été privé de sa tablette de chocolat favorite.

— Écoute, Kate. Je peux compter sur toi pour m'accueillir une semaine ou deux ? Le temps que je me trouve un appartement à mes goûts et dans mes prix ?

— Ou-oui...

— Ça t'embête ?

— Pas à cause de ta mère, non. Mais je suis à l'étroit. Depuis la mort de ton oncle, j'ai emménagé dans un appartement plus petit. Tu devras coucher sur le sofa lit du salon. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus confortable. Le matelas est mince comme du carton.

La déception brûla Maureen à la poitrine. Elle fut tentée de renoncer. Elle s'était imaginé qu'une fois sa décision prise, tout allait se dérouler sans heurt comme dans un conte. Elle résistait mal à la sollicitation du regret.

— Okay. Ça va m'éviter de prendre racine. Tu seras débarrassée de moi plus vite.

— D'accord, je t'attends. Préviens-moi du jour de ton arrivée pour t'éviter de te casser le nez sur la porte. *Take care now ! (Prends soin de toi !)*

— *Thanks, Kate. (Merci, Kate).*

Elle raccrocha, émue, partagée entre l'angoisse de l'annonce de son départ à faire à ses parents et l'exaltation de commencer une nouvelle vie.

Trouver

À l'heure où les employés de bureaux et les commis de magasins sortent pour grignoter un casse-croûte, François-Marie arpentait nerveusement la place contiguë au Musée d'art contemporain. La canicule dessinait des ronds de sueur sur sa chemise, sous l'aisselle.

Les attroupements le mettaient mal à l'aise. Il redoutait les odeurs corporelles et fuyait le bruit et les bousculades. Mais, aujourd'hui, il tenait bon, se félicitant intérieurement de son courage à surmonter son agoraphobie. Il s'adonnait à un de ses jeux favoris, celui du touriste nonchalant qui pointe sa mini caméra DV sur les flâneuses de son groupe d'âge préféré.

Un viseur de côté adapté à l'objectif lui permettait de filmer les femmes qui avaient attiré son regard, en le pointant dans une direction opposée à 90°. Cette duplicité lui valait des images de comportements et de visages au naturel qu'il se repassait inlassablement sur sa VHS pour le bénéfice de sa « recherche ».

Quelques pas hésitants mirent une quinquagénaire aux cheveux teints blond cendré à la portée de l'objectif. Il savoura le moment où il capta son visage séduisant, tandis qu'elle grignotait une salade achetée à un comptoir de restauration rapide, plongée dans la lecture d'un mensuel sur la vie musicale à Montréal.

François-Marie cessa de la filmer pour se déplacer nonchalamment comme un touriste à la recherche d'un nouvel

angle. Il était maintenant à trois ou quatre mètres à peine d'elle. Le zoom cadra le visage en très gros plan.

Au son du murmure quasi inaudible du moteur de la caméra vidéo, il détaillait les traits fins mis en valeur par le maquillage et à peine marqués de très légères rides aux paupières. Ses dents immaculées luisaient dans sa bouche entrouverte lorsqu'elle portait sa petite fourchette en plastique blanc à ses lèvres. Elle mastiquait précieusement, comme la fillette bien élevée qu'elle avait dû être, soucieuse de ne rien laisser choir sur sa robe claire.

La caméra descendit sur la poitrine menue, s'y attarda, puis sur le bassin accentué par les jambes croisées.

Elle termina sa salade et but à une petite bouteille d'eau minérale à l'aide d'une paille, ce qui lui faisait une mignonne bouche en cœur. F.-M. pensa à Edna Purviance dans un film de Chaplin. Ses références filmiques n'avaient rien de contemporain.

Il pigea son magnétophone miniature dans son grand sac en cuir et adopta l'air assuré d'un architecte qui scrute les lignes d'un édifice. Il fit semblant de dicter sa réflexion, flatté des regards que les passants lui jetaient à la dérobée. Mais aucun son ne sortait de sa bouche.

La sonnerie de son téléphone cellulaire interrompit son manège. Pendant qu'il cherchait à remettre le magnéto et la caméra dans son sac en y cherchant son téléphone, la femme se leva sous ses yeux, jeta les restes de son repas dans une poubelle et s'éloigna d'une démarche lente en direction du Complexe Desjardins de l'autre côté de la rue.

F.-M. répondit d'une voix anxieuse, préoccupé à la pensée de perdre de vue la femme qu'il espérait aborder :

— Allo ? Ah, bonjour Eugénie.

Eugénie était la femme qu'il avait avoué fréquenter, lors de l'affrontement avec sa mère.

— Qu'est-ce que tu brettes ?

— Ce que je fais ? Mais je travaille ! Qu'est-ce que tu crois ? Je poursuis justement une recherche pendant que je te parle.

Ce disant, il forçait le pas pour se maintenir dans le sillage de la jolie quinquagénaire dans la foule des passants. Il traversa la rue en courant à petits pas, comme elle, pour fuir les automobiles qui se remettaient en marche au feu vert à quelques mètres sur sa droite.

— J'espère qu'elle a de beaux seins ta recherche. Je tombe au bon moment. Je viens de faire un gros coup. J'ai vendu un *penthouse* fantastique au complexe de La Vivandière.

— Ah oui ? Il doit être superbe en effet. C'est un édifice magnifique.

— Viens m'y rejoindre. Je veux célébrer.

— Comment ? Pourquoi ?

— Les propriétaires du condo se prélassent en Floride. On a l'appartement pour nous deux.

Pris au dépourvu par la demande non équivoque, F.-M. faillit perdre de vue sa magnifique « victime » qui franchissait les portes de l'édifice. Il courut à sa poursuite en parlant d'une voix accélérée :

— Mais voyons, s'ils revenaient !

Sa proie se dirigeait vers l'escalier roulant. Elle allait s'éclipser.

— Dis tout de suite que l'objet de ta recherche est plus intéressant ?

Il baissa le ton pour répondre, essoufflé :

— Eugénie, ne dis pas ça. Tu sais que je te désire toujours...

— Tu respires comme un chien qui a couru. Êtes-vous déjà en train de... performer ?

— Non, non, je suis seul. Je marche rapidement, c'est tout.

La femme parvenait à l'étage.

Il promit sans réfléchir :

— Donne-moi une heure. Je finis une dernière observation et je... suis à toi. Ciao !

En luttant avec une glissière rébarbative pour remettre le téléphone dans son sac, F.-M. courut jusqu'à l'escalier roulant dont il grimpa les marches deux par deux. Il se faufilait gauchement à travers les clients qui se laissaient porter vers des boutiques.

À l'étage, la dame entra dans une clinique médicale. Il s'en approcha à pas rapides et allait l'y suivre lorsque le mot « Gynécologue » sous un nom de médecin lui sauta aux yeux.

Par un panneau vitré qui jouxtait la porte d'entrée, François-Marie la vit s'entretenir avec la téléphoniste, tendre la main pour prendre ses messages et entrer dans un bureau dont elle ferma la porte. Il retraita jusqu'à un banc dans le corridor.

Il reprit son souffle. L'échec de sa poursuite le laissait dépité, tel un enfant privé de ses dessins animés favoris. Il fallait maintenant convaincre Eugénie qu'il était son fidèle serviteur.

La lourde porte en bois verni s'ouvrit sur un immense loft qui respirait le chic de la richesse tel qu'imaginé par une décoratrice snob à qui l'on avait donné carte blanche.

Eugénie rayonnait. Sa beauté devait beaucoup à la chirurgie plastique, mais plaisait à F.-M. Elle l'embrassa goulûment en insérant sa langue entre ses lèvres et en pressant sans vergogne contre lui ses seins remodelés par un artiste de la silicone.

Les manières directes d'Eugénie mettaient toujours F.-M. mal à son aise, en public comme en privé, mais il lui connaissait de telles habiletés sexuelles qu'il surmontait son agacement.

— Vois-tu ça mon poussin ? Ça c'est de la classe. J'ai obtenu 1,5 million \$ pour ça. À 7 % de commission, ça me fait combien, tu penses ?

— 105 000 \$, répondit François-Marie qui avait toujours eu la bosse du calcul mental.

— Un vrai premier de classe ! Grâce à ça, nous allons passer deux semaines de vacances aux Bermudes. T'as-tu hâte ?

— Euh, oui... Mais... c'est un peu inattendu...

— Je suis énervée comme c'est pas possible. Viens visiter.

— Moi, tu sais, le luxe bourgeois moderne... Je préfère les vieux appartements avec meubles d'époque.

— Attends de voir la surprise.

— La surprise ?

— Essaie les sofas. C'est d'un confort total.

François-Marie consentit à poser ses fesses sur des coussins moelleux et à marmonner quelques mots

d'appréciation en palpant le cuir souple du recouvrement. Eugénie le guida ensuite à travers l'appartement-terrasse pour lui faire apprécier l'épaisseur des tapis, admirer les œuvres d'art (« T'as vu? C'est un vrai Pellan! Ça vaut une beurrée! »), s'émerveiller devant l'insonorisation parfaite des murs et du plancher... F.-M. jouait à l'intéressé, mais refrénait mal son malaise de profaner en quelque sorte un lieu auquel il n'aurait pas dû avoir accès... Même pour rendre un culte à sa déesse survoltée.

Il se laissa entraîner sur la terrasse par les hautes portes coulissantes en verre. Un assortiment de luxueux meubles de patio, des tables en verre, des arbustes en pot émaillé donnaient un cachet d'exclusivité à l'endroit. La vue sur le Mont-Royal et ses environs concluait la visite en apothéose. Entre ciel et terre, François-Marie était gagné par la volupté tant l'éloignement de l'agitation agressive de la rue le soudoyait. À cet instant, la sensation du bien-être éclairait son visage d'adolescent attardé.

— C'était ça ta surprise ?

— Ça? Non. La surprise c'est l'argument de vente irrésistible que j'ai mis dans la balance à la dernière manche des négociations avec le couple de *baby-boomers* que j'ai harponnés. Viens par ici.

Elle le ramena dans le loft en le tenant par la main dont elle chatouillait subrepticement la paume de son ongle bien manucuré. Elle le conduisit jusqu'à une porte qui ouvrait sur une chambre à coucher, la seule pièce entièrement close de l'appartement.

La vision l'ébahit.

Le kitsch y atteignait le niveau de l'art. Un lit à matelas d'eau sur lequel six personnes auraient dormi à l'aise, sous un

miroir presque aussi grand encastré au plafond, occupait les deux tiers de la pièce. Des gravures érotiques outrancières décoraient les murs. Un téléviseur plasma de format géant et un lecteur DVD permettaient de visionner les films pornos rangés dans une armoire vitrée. Un trépied coiffé d'une caméra montait la garde près du lit.

Les propriétaires avaient fait exécuter par un potier divers articles de toilette en terre cuite : un coffret à condoms était fermé d'un couvercle dont la poignée était un pénis ; les appuie-livres qui retenaient des revues pornos sur le chevet du lit représentaient deux seins aux mamelons pointant vers le haut ; le vide-poche sur une commode était constitué d'une femme nue agenouillée les deux bras levés, comme Atlas, pour supporter une assiette décorée de personnages fornicateurs imitant l'art de la Grèce antique.

François-Marie murmura :

— Je ne croyais pas qu'on pouvait sombrer si creux dans la *quétainerie*. C'est impossible... Tant de mauvais goût... Ça contraste tellement avec le reste de l'appartement.

— C'est la seule pièce que les proprios ont décorée selon leurs goûts. Ou plutôt leurs besoins. Le reste a été fait par la plus *cherrante* des décoratrices en ville. Mais t'as rien vu.

Eugénie ouvrit la porte d'un placard déclenchant l'allumage d'un plafonnier. Elle fit un pas de côté et l'invita d'un geste de la tête à s'approcher d'elle.

La stupeur le paralysa sur le seuil. Le placard renfermait un assortiment de costumes en cuir, de multiples jouets sexuels, la parfaite panoplie en somme du couple qui apprécie le scénario de la dominatrice et du soumis.

Pendant qu'il faisait des yeux le tour de la réserve des plaisirs, Eugénie mit la caméra en marche. Elle affichait un sourire égrillard et son regard luisait d'envie. Elle se pressa contre lui, insistante.

— Ça te tente ?

— Tu es folle ? On ne peut pas se servir des objets des autres. Ça ne se fait pas. C'est... c'est dangereux. Pense aux MTS !

— Ça fait des semaines que je viens régulièrement pour des visites de l'appartement. J'ai eu le temps de réfléchir. J'ai apporté nos bidules à nous. Il n'y a pas de problèmes... L'endroit m'excite ! Pas toi ?

— C'est impossible voyons. On pourrait laisser des traces dans le lit...

— J'ai enlevé les draps, dit-elle en soulevant le couvre-lit.

Côte à côte, le célèbre duo du chat et de la souris du dessin animé « Tom & Jerry » imprimées sur deux très grands draps de bain les fixaient avec un sourire enthousiaste. Les scrupules de François-Marie fondaient.

— Tu penses toujours à tout...

— Les proprios se dorent la bedaine au soleil et l'insonorisation est parfaite. Je l'ai assez répété aux visiteurs. Tu penses qu'on peut faire aménager une chambre pareille sans avoir pensé à l'intimité ? Moi, j'ai pris de l'avance...

Elle déboutonna langoureusement son chemisier, révélant la naissance d'un bonnet de soutien gorge en latex noir.

Un frisson lui parcourut le dos. Le visage lui chauffait.

— Si on nous surprend... J'ai peur que...

Ce fut sa dernière objection. Eugénie prit un léger fouet dans son sac à malices et lui en frappa les fesses.

— T'as peur ? Ça met du piquant ! Déshabille-toi !

Le ton de sa voix était rauque et son faciès avait pris des traits durs. Pendant qu'il se mettait à nu maladroitement, elle se débarrassa de ses propres vêtements, révélant son costume de *Dominatrix* très ajusté et probablement acheté en solde dans un sex-shop de sa lointaine banlieue de la Rive Nord.

Il se retourna vers elle. La vue du godemiché fluo démesuré et de teinte violette qu'elle finissait de s'attacher à la hauteur du vagin le fit vaciller. La pensée de ce qui l'attendait l'affola. Eugénie lui intima d'un ton sec en fouettant délicatement son sexe en érection :

— À quatre pattes, voyou. Tu vas être puni pour avoir eu des mauvaises pensées...

F.-M. se hâta de ramper sur le matelas pneumatique qui ondula aussitôt. La crainte des sévices se mêlait au plaisir anticipé. Il poussa un râle de contentement lorsque Eugénie se mit à lui titiller l'anus de son godemiché...

Il eut la vision fugace de la femme qu'il avait filmée plus tôt à la Place des Arts et s'accrocha à cette illumination qui doublait son plaisir...

Un bip sonore à sa montre troua le silence. 17 heures. Pieds nus et vêtu uniquement de son jeans, F.-M. regardait à travers la baie vitrée et buvait un reste d'eau minérale à même

une bouteille à demi vide oubliée dans le frigo. Le liquide insipide avait perdu toute trace d'effervescence, comme lui.

De la chambre lui parvenaient les légers ronflements d'Eugénie que deux heures de prouesses avaient rassasiée.

Il revint à la chambre et contempla sa partenaire, de l'encadrement de la porte. Une lampe de chevet étalait une lumière blafarde sur son corps, maintenant dénudé, affalé sur le costume de plastique noir et les deux grandes serviettes abandonnées pêle-mêle.

Sa nature de voyeur le gardait là, à la fois ému et embarrassé, respirant les relents de sueur et de parfum. Ce corps modelé par la vie, le travail, les longues heures au studio de conditionnement physique disait tout ce qui l'attirait chez les femmes d'âge mûr ; il offrait ces imperfections auxquelles il était particulièrement sensible.

Chaque fois qu'il baisait avec Eugénie, il ressentait autant de satisfaction à l'idée de commettre l'indicible que de jouissance à la mener au paroxysme de l'affolement des sens. Il vivait intensément le plaisir de l'enfant qui croit dominer l'adulte par ses caprices, ses minauderies, ses cajoleries et sa duplicité.

Eugénie eut un faible sursaut dans son sommeil et la serviette se déplaça, mettant à découvert son bas-ventre. François-Marie s'approcha sans bruit sur l'épaisse moquette et inclina le torse. Il contempla avec émotion la fine cicatrice blanche qui striait le ventre à deux ou trois centimètres du mont de Vénus. Ce discret rappel de l'hystérectomie le fascinait depuis sa première nuit avec elle, six mois auparavant.

— Tu te rinces l'œil petit voyou ?

Il sursauta. Il ne s'était pas rendu compte qu'elle s'était éveillée.

— Pardonne-moi...

— Pourquoi ? C'est quand tu voudras plus me regarder que je vais me sentir mal.

— Euh... Je te laisse te lever. Prends ton temps. Je vais aller t'attendre sur la terrasse.

Enveloppée d'un peignoir molletonné noir qui soulignait la blondeur de ses cheveux, Eugénie vint l'y rejoindre quelques instants plus tard deux verres de gin tonic à la main. Elle s'étendit sur une chaise longue et contempla le panorama magnifique qui s'offrait à eux. François-Marie la laissa boire deux ou trois gorgées et entama la conversation.

— C'est sérieux ton histoire de vacances aux Bermudes ?

— Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui raconte des pipes ? J'aime les faire, pas les raconter.

Elle éclata de son rire si agaçant.

— Arrête, s'il te plaît...

— Okay, okay. Mais, pourquoi tu me demandes ça ? Tu veux pas de mon cadeau ?

— Ce n'est pas ça. Ça va dépendre de ce qui va m'arriver... C'est ma mère...

— Bon, qu'est-ce qu'elle a encore fait la méchante ?

L'ironie de sa réaction était si manifeste que F.-M. en éprouva du ressentiment.

— Tu te moques toujours de moi et de ma situation. Mais il n'y a rien de drôle là-dedans. Sa santé ne s'améliore pas ; elle se fatigue d'un rien. Son asthme la fait tellement souffrir

l'été. Elle a besoin de moi. Je ne sais pas si je peux m'éloigner et à l'étranger de surcroît.

— Si tu peux pas venir mon chou, je comprends ça. C'est pas les beaux jeunes Noirs qui manquent aux Bermudes. Je vais savoir me consoler, t'en fais pas.

François-Marie accusa le coup. Il perdait la première manche, mais il savait comment relancer l'attaque.

— Tu es libre. Nous nous sommes toujours dit que nous n'étions pas prisonniers l'un de l'autre. Pourtant, j'aurais espéré...

— Regardez-le ! Regardez le pauvre p'tit gars à sa mère qui a de la grosse peine ! T'as l'air d'un *teenager*. Ben non, je vais pas te balancer pour une aventure de vacances. On va attendre que l'occasion soit plus propice.

— C'est vrai ? Merci Eugénie. Tu comprends, je dois aussi m'occuper de l'appartement et prendre des dispositions pour lui trouver de l'aide en mon absence...

— Pourquoi vous me laissez pas le vendre ce condo-là ? C'est ma spécialité ! Deux semaines pis ça serait fait.

F.-M. dégota aussitôt un autre mensonge dans sa réserve mentale. Avec une mine soucieuse, il répondit, sur un ton hésitant bien imité :

— Je vais y réfléchir. Je ne veux pas précipiter les choses. Elle est tellement attachée à moi et à l'appartement. Pour elle, ça fait un. Mais, ça mérite considération. De toute façon, si jamais le pire devait survenir, c'est sûr que je ferais appel à toi...

Eugénie but le reste de son Gin d'une lampée et se leva.

— Bon, c'est pas que je m'amuse pas, mais il faut que je reprenne le temps perdu. File pendant que je remets de l'ordre.

Elle récupérait déjà son téléphone cellulaire pour se remettre au travail.

— Oh... À propos. Je n'aime pas que tu couches avec mes clientes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu t'es envoyé en l'air avec Eunice Schwartz l'autre soir.

— C'est elle qui m'avait appelé.

— À l'avenir, si tu as besoin d'argent, viens me baiser. T'as compris ? Laisse-moi travailler maintenant.

Elle le congédiait en déesse. Une déesse de pacotille, mais une déesse tout de même. La brusquerie de sa maîtresse fit naître un dépit presque aussi voluptueux que la satisfaction éprouvée à la faire jouir deux fois d'affilée dans le même échange une heure plus tôt. Il alla se vêtir près du lit pendant qu'Eugénie parlait au cellulaire à sa secrétaire, de la salle de bain où elle venait d'ouvrir le robinet de la douche.

Il sortit dans la rue en maugréant ; sa dépendance à cette femme représentait décidément un prix important à payer. Il aurait assumé le fait sans trop de gêne s'il avait été convaincu qu'elle ne pouvait se passer de lui. Car, pour lui, il ne suffisait pas d'être bien en compagnie d'une femme qui avait deux fois son âge, mais de constater dans ses yeux qu'il était indispensable à son bonheur.

Y aurait-il jamais un temps dans sa vie où la sécurité ne serait plus au cœur de ses préoccupations ?

Affronter

Maureen enfonça du doigt la touche “N” de son ordinateur portable, hésita et, songeuse, laissa le doigt glisser jusqu’à la barre d’espacement pour la caresser de gauche à droite. L’idée germa. Les autres doigts se bousculèrent sur les touches au hasard de son impulsivité. Décidément, elle ne saurait jamais utiliser la méthode mal apprise au secondaire.

Quelques lettres s’alignèrent à l’écran. Le mot “*kitchen*” (cuisine) était devenu “*tikchen*”. Elle poussa un juron amusé, effaça le mot et bâilla en étirant longuement ses bras noués au-dessus de sa tête. Son t-shirt étiré laissa voir son ventre au hâle doré.

Par la fenêtre ouverte, entraînait la rumeur de la rue : une motocyclette fusa dans un vrombissement assourdissant.

Elle campait depuis dix jours dans le salon de sa tante Kathleen. Le temps se partageait entre la recherche d’un appartement et son travail de traductrice qui lui assurait le revenu à peine décent que la publication des aventures de Ronny ne lui apportait pas. En guise de pupitre, elle disposait de la petite table de la cuisinette.

Quoique préoccupée par l’insuccès de ses démarches, elle savourait le ronron familial du milieu de l’avant-midi et l’engourdissement chaleureux qu’il accorde aux solitaires voués au travail à domicile.

À l’adolescence, elle s’était consolée de la rareté des amitiés que lui valait son statut « *d’Anglaise* » au visage ingrat,

avec une consommation boulimique de livres, comme le font souvent ces enfants sages à l'imagination fulgurante. Sa passion du français lui avait permis de découvrir une littérature exaltante. C'est ainsi qu'elle s'était orientée vers la traduction à l'université.

Elle avait accepté un mois plus tôt un contrat prometteur qui avait beaucoup influé sur sa décision de quitter le domicile familial. Son éditeur torontois jouissait d'appuis politiques au ministère fédéral du Patrimoine et il avait obtenu une importante subvention pour publier des traductions d'auteurs classiques du Québec. La jeune femme s'était précipitée dans la relecture des œuvres qui avaient fait les délices de ses années de maîtrise : *Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin, *Les habits rouges* de Robert de Roquebrune, *Contes pour un homme seul* d'Yves Thériault...

Elle bâilla de nouveau à s'en décrocher la mâchoire et tendit la main vers une tasse à café ornée d'un trèfle à quatre feuilles et du nom d'un pub à la mode. La tiédeur du breuvage amer lui souleva le cœur. Elle fit la moue et déposa la tasse pour se concentrer sur le texte à traduire.

« Le poêle est allumé dans la cuisine des Moisan. C'est qu'avec la noirceur est survenue la pluie, une de ces lavasses d'octobre, violente, drue, froide, que le vent d'est ramasse en paquets pour la jeter aux carreaux avec des claquements de linge mouillé... »

Maureen aimait le sens de la nuance chez Ringuet. Lorsque l'éditeur lui avait proposé la traduction du roman *Trente arpents*, premier de la série d'œuvres québécoises à paraître dans cette collection, elle avait failli montrer trop d'enthousiasme. Elle considérait comme un honneur le mandat

de faire découvrir cet extraordinaire écrivain aux anglophones du Canada.

Dans sa chambre à la maison paternelle, elle avait adoré s'adosser la nuit à un amoncellement d'oreillers appuyés au chevet du lit, le faisceau de la lampe orienté à un angle propice. Elle se coulait dans le plaisir de la lecture comme dans une baignoire d'eau chaude, changeant de position de temps à autre pour chasser l'engourdissement qui envahissait sournoisement les fesses. Mais cela lui était refusé sur ce sofa lit étriqué. À quand un logis bien à elle ?

Maureen avait laissé son esprit vagabonder et l'écran de l'ordinateur se mit en état de veille. Elle enfonça la barre d'espacement pour le raviver. Elle pensa à ses parents auxquels elle n'avait pas donné signe de vie depuis son départ, bien décidée à leur faire comprendre que sa rupture était irrévocable.

Un soupir d'impatience lui échappa. Elle chassa le souvenir naissant de sa mère et fureta dans son Harrap's à la recherche de la traduction du mot « lavasse ». « *Slops... Dish-water...* ». Les mots fuyaient sous son index qui escaladait les lignes de définition.

Ce travail de bénédictin lui plaisait. Chercher un mot, évaluer une équivalence, anticiper les réactions de l'éditeur, puis surtout se réjouir d'avoir trouvé le terme juste qui rendait la phrase limpide, aussi nette en anglais qu'en français désormais. Rendre justice à un auteur était pour elle lui rendre hommage. Elle s'émouvait à l'avance en imaginant « le lecteur inconnu » qu'elle ne rencontrerait jamais et qui allait bientôt partager son plaisir à la lecture d'un livre tout frais imprimé...

La sonnerie irritante du téléphone creva d'un coup la bulle de son petit bonheur. Trois sonneries : un interurbain. Sa mère ? Elle décida de laisser au répondeur le soin de la remplacer et tenta de fixer son attention sur un passage qui lui causait du souci. Les premières paroles en anglais la tirèrent de sa réflexion : elle reconnut la voix de l'attachée de presse de la maison d'édition et prit la communication.

— Hello, fit Maureen, la voix enrouée.

— Hi ! It's Brenda !

Ses premiers mots furent pour demander à Brenda comment elle l'avait retrouvée. Bien qu'avec réticence, son père lui avait révélé le numéro de sa tante Kathleen, lui apprit son interlocutrice.

En quelques phrases brèves de jeune femme d'affaires qui aime faire sentir que c'est par pure générosité qu'elle consent à abandonner d'importantes fonctions pour vous parler, Brenda Talley lui annonça que l'animatrice d'une émission nationale de télévision souhaitait l'interviewer à propos de Ronny. Un invité s'était décommandé à la dernière minute et la recherchiste de l'émission avait fait appel à la maison d'édition.

Le ton de Brenda était sentencieux comme il convient à une grande personne qui s'efforce d'expliquer une vérité légèrement compliquée à un enfant. Maureen serait en studio à Montréal et l'émission diffusée en duplex à partir de Vancouver. La relationniste avait également prévenu l'intervieweuse qu'elle faisait la traduction de romans francophones et celle-ci avait exprimé son intérêt pour discuter de littérature québécoise.

Maureen hésitait. Ce deuxième sujet lui semblait inapproprié dans le contexte d'un entretien sur ses albums pour les tout-petits. Un pressentiment indéfinissable l'accabla. Elle posa une ou deux questions banales sur la formule de l'émission et évoqua aussitôt son manque de préparation pour refuser d'un ton poli.

Brenda avait la manie d'appeler son patron par son prénom hors de sa présence pour se donner de l'importance. Elle insista : "Gary partageait son opinion" et "Gary disait que c'était bon pour sa carrière". C'était inespéré aussi pour la maison d'édition qui cherchait à faire connaître sa nouvelle collection d'auteurs québécois classiques inconnus au Canada anglais ; la maison d'édition avait grand besoin de ce genre de publicité si elle voulait poursuivre l'expérience plus avant. Sous-entendu : « et réengager aussi la traductrice ». « Pouvait-elle être au studio dans une heure ? »

Autant Maureen appréciait travailler pour Gary qui s'était toujours montré d'une gentillesse irréprochable, autant elle était irritée par les contacts avec ses adjoints qui voyaient dans les Québécois anglophones des provinciaux à sauver du désastre culturel qu'était leur vie en milieu francophone. À contrecœur et pour mettre fin à un entretien qui lui pesait, elle accepta de se rendre au studio à l'heure dite.

Elle remplaça le combiné du téléphone sur le berceau en poussant un « *shit* » (« *merde* ») de frustration. Pour qui se prenait cette pimbêche à peine sortie du *high school* (*école secondaire*) ? Le charme de la quiétude matinale était rompu. La pittoresque famille Moisan imaginée par Ringuet était maintenant bien loin de ses préoccupations... Elle se précipita

vers ses valises ouvertes sur le sol à côté du sofa lit, à la recherche d'une blouse et d'une veste, n'importe quoi de moins ostentatoire que son *t-shirt*.

Dans la salle trop éclairée au sous-sol de l'édifice de la télévision d'État, une jeune maquilleuse au regard vide la fit asseoir dans un fauteuil surélevé et se plaça tête contre tête pour étudier ses traits dans le miroir où Maureen capta son regard clinique.

Le contraste avec le visage rapproché l'intimida. La maquilleuse aurait pu figurer à l'appui d'une publicité dans un magazine pour adolescentes. Sa jeunesse accroissait l'ingratitude du faciès de Maureen, avec ses cernes sous les paupières, ses lèvres sans rouge, ses joues marquées par quelques cicatrices d'acné, sa coiffure rebelle. Seuls ses extraordinaires yeux gris mettaient une touche de séduction sur ses traits et faisaient un peu oublier l'ignominieuse tache de vin.

La honte lui donnait envie d'uriner.

La maquilleuse poussa un soupir ennuyé et, sans cesser de mâcher sa gomme, lui dit :

— Ouan, c'est pas des poches, c'est des valises que vous avez sous les yeux ! En tout cas, j'vas faire mon possible, mais j'garantis rien.

Maureen esquissa un pauvre petit sourire d'excuse avant que l'éponge mouillée appliquât vigoureusement une épaisse couche de fard en lui étirant la peau... Comme Cendrillon, elle rêva qu'elle embellissait par magie...

Quelques minutes plus tard, pétrie d'humiliation sous une physionomie empruntée, les cheveux maintenus en place par une épaisse couche de laque au parfum écœurant, elle longeait un corridor sans âme, à la traîne derrière un assistant de production francophone, un hyperactif dont elle n'avait pas compris le nom bredouillé trop vite et qui l'abreuvait maintenant de questions banales sur son C.V. que la maison d'édition lui avait télécopié.

Elle allait lui demander de lui indiquer les toilettes lorsqu'il ouvrit une porte capitonnée qui émit un chuintement plaintif; ils se retrouvèrent dans un petit studio à l'éclairage cru. Maureen découvrit un lieu spartiate : une seule caméra automatisée faisait face au fauteuil qu'on lui destinait devant une photo démesurée de la Place Ville Marie.

— Vous serez seule, dit le jeune homme. Je vais vous guider derrière la vitre que vous apercevez à droite de la caméra. Vous entendrez la voix de l'intervieweuse par le haut-parleur en haut de la vitre. Ça va bien aller. Assoyez-vous, je vais installer le microphone et on va faire des tests de voix.

Les doigts du jeune homme jouèrent un instant avec le revers de la veste de daim de Maureen et y fixèrent la pince d'un petit micro dont il dissimula le fil sous le col. Puis il sortit du studio et réapparut aussitôt derrière la vitre. Elle le vit tripoter des boutons et quelques secondes plus tard, sa voix s'élevait dans le haut-parleur :

— Vous m'entendez ?

La voix était caverneuse, mais Maureen hocha la tête en guise d'assentiment.

— Dites quelque chose.

— Euh... «*Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif*»...

— OK. Ça va...

Elle regarda l'adjoint de production parler au téléphone, vérifier l'heure à sa montre, attendre une réponse en se passant à répétition la langue sur les lèvres en un tic irrépessible puis dire quelques mots avant de raccrocher.

Il passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et annonça :

— Encore quatre minutes et demie environ. Ça va bien aller... Vous connaissez l'émission ? L'animatrice Dee Chen va vous poser quelques questions sur votre carrière et vos livres. Rien de compliqué. L'interview dure à peine six minutes. OK ? Bonne chance !

Maureen lui fit une petite grimace qui essayait d'être un sourire. La porte se referma sur elle comme sur un réfrigérateur. Elle frissonnait sous l'air trop froid de la climatisation. L'envie d'uriner ne cessait de croître. Dans la cabine de contrôle, son interlocuteur prit place devant sa console à la manière d'un pilote d'avion en préparation du décollage. Il se coiffa d'un casque d'écoute et manipula de nouveau des boutons.

Le dialogue insipide d'une publicité à tue-tête dans le haut-parleur surprit Maureen. Le son de l'émission en direct de Vancouver emplissait le petit studio et le volume agressif accrut sa gêne. Le jeune homme s'en rendit compte et le réduisit.

Le cœur de Maureen multipliait les coups puissants pour se libérer de la cage de sa poitrine. Elle se maudissait en soi-même de s'être précipitée dans un tel guêpier.

Pourquoi ne pas avoir dit à l'adjoint qu'elle devait aller à la toilette? La vision fugitive d'un spectacle d'enfants à l'école primaire surgit sans crier gare. Elle se revoyait courir hors de scène en pleurant, tant le tract l'avait poussée à faire pipi dans son costume gris et blanc représentant un nuage.

Elle se soumit à de longues inspirations et expirations pour ralentir son cœur qui battait la chamade. Il n'était peut-être pas trop tard pour déclarer forfait... Elle n'avait plus du tout envie d'être là et de répondre à des questions.

Le technicien la pointa du doigt au moment même où la musique thématique de l'émission retentit, une espèce de croisement entre un rap chinois et du folklore pakistanais. L'animatrice exposait déjà le premier sujet à l'ordre du jour et présentait les invités. Maureen aspira un bon coup. La fuite, même en avant, n'était plus une option.

— ...*Our first guest today from Montreal is Maureen Donovan, the creator of Ronny, hero of a series of children's books. She is also a translator of « Kaybaykoa » classic novels for MacAllister Press of Toronto. Good day Maureen ! (Notre première invitée aujourd'hui est de Montréal. Maureen Donovan est la créatrice de Ronny, le héros de ses livres pour enfants. Elle est aussi traductrice de romans québécois classiques pour McAllister Press de Toronto. Bonjour Maureen !).*

Maureen toussa avant de dire « *Good afternoon* » (« *Bon après-midi* »). Elle se résolut à fixer du regard le voyant lumineux rouge au-dessus de la caméra et à attendre qu'on lui adressât la parole.

L'animatrice s'intéressa d'abord à des détails sur Ronny, son talent de chanteur, son humour, sa mine ahurie très sympathique. Maureen cacha sa longue inspiration sous un

sourire de circonstance; elle se détendait en se disant que le supplice n'était pas aussi cruel qu'elle l'avait anticipé.

Dee Chen lui demanda alors abruptement si Ronny était une métaphore des anglophones du Québec, victime du sectarisme des francophones. Maureen bredouilla, chercha ses mots et essaya tant bien que mal de dire que le personnage était plutôt une métaphore d'elle-même. Son personnage n'était pas en conflit avec quiconque; le but de ses petites histoires était d'apprendre à tous les enfants à ne pas craindre d'être différents des autres et à s'affirmer.

L'animatrice revint à la charge : ses livres se vendaient-ils bien au Québec? Moins bien qu'au Canada anglais, reconnut Maureen. « Cela s'explique par le rejet dont vous êtes victime? » insinua l'autre.

L'écrivaine grimaça en expliquant que c'était normal que les livres en anglais pour jeunes enfants trouvent peu de lecteurs chez les francophones unilingues qui forment la majorité. Ce qui avait été pendant trois minutes un échange de civilités à peu près acceptables bascula peu à peu dans un vil échange spécieux où le qualificatif de « véhicule irresponsable des intérêts séparatistes » lui fut attribué par l'animatrice. Ronny était disparu de ses préoccupations. Pour elle, la littérature québécoise n'avait aucune valeur et elle ne comprenait pas pourquoi on gaspillait des subventions fédérales à la traduction d'œuvres séparatistes.

Sidérée par ces attaques contre des auteurs qu'elle aimait, Maureen oublia où elle était et fit reconnaître à son interlocutrice qu'elle n'avait jamais lu un livre québécois. Son tempérament d'Irlandaise fière revint du coup à la surface. Elle fustigea l'obscurantisme d'intellectuels à l'esprit tordu comme

Dee Chen et conclut sa sortie en disant :

— *Attitudes like yours are responsible for the sad state in which this country is, right now. (Des comportements comme le vôtre sont responsables de la situation déprimante de ce pays.)*

Elle bondit de son fauteuil, arracha le microphone du revers de sa veste et sortit du studio au son des messages commerciaux qu'on insérait en toute hâte.

L'adjoint de production, avec un petit sourire malicieux, se passa l'index sur le cou pour lui signifier que Vancouver avait décidé de mettre fin à l'interview. C'est alors seulement que Maureen réalisa que la sueur perlait sur son front en dépit de l'épais maquillage qui le beurrerait.

Elle sortit comme une fusée du studio et courut dans le corridor jusqu'à ce qu'elle aperçoive un pictogramme annonçant des cabinets. Elle entra dans la toilette des hommes et se précipita dans une stalle où elle parvint de justesse à éviter l'irréparable.

Elle se lavait les mains lorsqu'un technicien fit irruption. Elle comprit à sa mine étonnée l'erreur qu'elle avait commise.

— Pardon... dit-elle d'une voix pâle, les mains mouillées.

Elle sortit en s'essuyant les mains sur sa jupe et marcha d'un pas vif vers la sortie, espérant que sa tache de vin était devenue invisible sous la rougeur de la honte.

Dans sa cuisine où il se préparait une omelette baveuse, F.-M. resta sans voix. Sur un petit téléviseur de poche en

équilibre instable contre un carton de lait, il avait suivi le débat par hasard.

— Eh ben... Elle a du nerf l'Irlandaise ! Elle est tellement effacée dans le groupe... Je devrais peut-être l'interviewer pour ma recherche... Si seulement elle était plus jolie... Mais pourquoi s'est-elle laissée enfirouaper dans une attrape pareille ?

Le téléphone calé entre la mâchoire et l'épaule, F.-M. voulut laisser un message à Maureen à Berthierville. Dorothy lui apprit sur un ton sec « qu'elle ne demeurait plus à cette adresse » et « qu'elle n'avait aucune idée où la joindre ». Clic.

Il raccrocha, interloqué.

Que se passait-il ?

Le voyant lumineux du répondeur clignotait à répétition sur le téléphone de l'appartement de sa tante. Plusieurs appels avaient été enregistrés en son absence. Maureen s'accorda deux comprimés anti-migraine avec un grand verre d'eau minérale avant de s'affaler sur le sofa et d'écouter les messages.

Brenda Talley fulminait. Elle était responsable de cinq messages. Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Comprendait-elle qu'elle nuisait à la réputation de la maison d'édition ? Sa mère Dorothy avait laissé quelques mots acerbes qui allaient dans le sens de l'opinion de la relationniste ; avant de raccrocher brusquement, elle avait ajouté qu'elle la trouvait trop nerveuse et trop maquillée. Le mot glaça Maureen.

Elle se précipita à la salle de bain et prit conscience que le maquillage de la télé la rendait grotesque. Rageusement, elle se nettoya le visage d'une poignée de papiers mouchoirs par gestes saccadés. Elle le lava ensuite à l'eau et au savon à main. Ce n'est qu'après s'être épongé soigneusement le visage qu'elle se rendit compte qu'elle pleurait...

Elle sursauta au bruit de la porte de l'appartement qui s'ouvrait brusquement :

— *Hi Maureen ! Are you in ? (Allo Maureen ! Tu es là ?)*

Kate revenait du travail. Maureen s'essuya rapidement les yeux et poussa un long soupir. Elle n'avait même pas d'endroit à elle pour être malheureuse...

Comploter

En bon oisif qui se perçoit comme un esclave du travail, F.-M. savourait l'arrivée du vendredi comme un travailleur à la chaîne épuisé.

Et si d'aventure une nouvelle idée de « recherche » germait dans son esprit après ses « heures normales de travail », il se sentait rompu comme un employé qu'on a obligé à faire des heures supplémentaires.

La pluie tranquille de juin traçait de fines coulisses sur la vitre de la fenêtre de sa chambre-bureau d'où il lorgnait la cour de récréation de la vieille école primaire désertée pour les vacances estivales depuis deux semaines. Il tapa quelques notes sur le clavier de son ordinateur, s'inspirant du calendrier des spectacles et des expositions en cours à Québec.

La surprise qu'il projetait de faire à Liliane dans quelques minutes le rendait fébrile. Il n'attendait que le moment où cesserait le murmure quasi inaudible de sa conversation téléphonique. Il se flattait d'avoir mis au point un plan de relance de leurs relations qu'elle ne saurait rejeter.

La liste « À faire », rédigée sur un ton humoristique, le ravissait. Il y adjoignit une photo de Québec dénichée sur Internet et déclencha l'impression. Il avait prévu passer le samedi avant-midi au Musée de la civilisation, avant de luncher dans un bistrot des environs, puis de rendre visite à un couple de journalistes amis de Liliane à l'Île d'Orléans avant de revenir faire une sieste à son *Bed and Breakfast* préféré, La Coule Douce. Il laisserait sa mère

prendre un long bain et se préparer à leur sortie, la regarderait se maquiller (un moment de grâce qui lui rappellerait son enfance) en prenant l'apéro. Pour couronner le tout, ils dîneraient dans un restaurant chic renommé pour ses vins de grand cru.

Le dimanche serait consacré à une journée de promenade dans les rues de Québec, avant le retour à Montréal en fin d'après-midi par la vieille route qui longe le fleuve sur la Rive Sud. Et pour clore une si magnifique fin de semaine, souper de sushis tard en soirée.

François-Marie était persuadé que ces moments à deux scelleraient leur réconciliation.

Son mode de penser tortueux l'avait amené à donner un tout autre sens à leur entretien au restaurant trois semaines plus tôt. Il était convaincu que les paroles de sa mère avaient dépassé sa pensée et qu'au fond, elle ne souhaitait pas vraiment son départ. Leurs rares échanges, aussi brefs que gênés depuis cet épisode, n'avaient pas entamé sa belle confiance.

Ce voyage mis en scène pour célébrer le début d'une nouvelle amitié filiale ne pouvait rater. F.-M. avait même ouvert un dossier dans son ordinateur pour noter les arguments à employer lors du dîner en tête-à-tête du samedi soir destiné à convaincre Liliane de maintenir leur vie commune.

Il était disposé à se montrer conciliant, à s'engager à ne pas se comporter en fils à maman possessif et à ne pas encombrer son espace vital. Nul doute qu'elle reconnaîtrait l'importance de ses concessions et qu'elle lui confirmerait sa décision de le laisser vivre à l'appartement. Et s'il le fallait, il lui avouerait que ce sanctuaire qu'était l'appartement lui était indispensable. Sans lui, il était perdu.

La voix de sa mère cessa de bourdonner dans l'autre pièce. Il prit une grande inspiration pour avaler la boule qui menaçait de jaillir de son estomac, ramassa la feuille qu'il venait d'imprimer et s'engagea dans le corridor.

Un doute jaillit en lui. Il eut le vague sentiment d'aller affronter une étrangère à mesure que ses pas le rapprochaient de la porte de la chambre. Et si...

Il frappa. Liliane vint ouvrir d'un geste énergique. Son regard était sans aménité mais sans agressivité. Sur le lit, elle avait ouvert une petite valise où étaient rangés des vêtements, des sous-vêtements et des articles de toilette. F.-M. s'émut, rassuré que sa mère eut deviné ses intentions. Il lui sourit et tenta d'amorcer l'entretien en brandissant sa liste d'activités.

— Tu as éventé la surprise ?

— Que veux-tu dire ?

— J'ai fait des réservations à Québec et je t'emmène y passer la fin de semaine.

— Et c'est moi qui paye, je suppose ?

Sans relever le sarcasme, il poursuivit :

— Il y a deux grandes expositions qui font un malheur, poursuivit F.-M. insensible à l'ironie maternelle. J'ai appelé les Rousseau à l'Île d'Orléans ; ils sont aux anges d'avoir notre visite et...

— Tu les salueras de ma part.

Liliane quitta l'embrasement de la porte et retourna à son lit où elle acheva son rangement. F.-M. crut avoir mal entendu, puis soupçonna tout de suite le pire.

— Tu es malade ?

— Je ne me suis jamais si bien portée.

— Mais alors... Où vas-tu ?

— Je vais en Estrie avec Émile. Il m'a invitée à son chalet de North Hatley. Il vient me prendre dans quelques minutes.

— Ah bon ? D'accord... Ça me donne le temps d'annuler la réservation et de nous décommander auprès de tes amis. Heureusement, je n'ai pas besoin de beaucoup de vêtements pour une fin de semaine à la campagne... Je fais vite pour ne pas vous retarder...

Il se détourna pour sortir, mais elle le retint d'un cri :

— F.-M. !!! Tu es sourd ou quoi ? Je t'ai dit qu'Émile m'avait invitée, moi. Pas nous. Je n'ai pas besoin de ta surveillance pour passer deux ou trois jours avec un homme.

François-Marie resta sans voix pendant qu'elle ajoutait par dérision :

— Tu es bien assez vieux maintenant pour te garder toi-même non ?

L'allusion amère à un incident de son enfance le fit rougir. Sa mère et son père avaient décidé de s'absenter pour des vacances à Old Orchard et l'avaient confié à sa tante Madeleine. Excédée par trois jours de pleurnichages, la jeune femme les avait suppliés au téléphone de rentrer. Toute sa vie, il s'était efforcé de chasser ce souvenir d'abandon et voilà qu'il ressurgissait dans sa mémoire comme le canard en plastique qu'il aimait plonger sous l'eau de sa baignoire pour le faire émerger comme un sous-marin.

Il chercha une contenance, s'approcha à pas lents du lit où elle logeait maintenant dans la valise un étui en plastique rempli de cosmétiques.

— Je... Je pensais que tu voudrais me le présenter... Que nous pourrions... apprendre à nous connaître tous les trois.

— Écoute François, j'ai pourtant été claire au resto. Je veux que tu me rendes ma liberté. J'ai l'impression d'être une ancienne blonde incapable de se débarrasser d'un amoureux collant. Émile est un amant, c'est tout. Un bon amant. Il baise comme...

— Épargne-moi les détails ! Je vois que tu prends tes précautions !

Il désigna d'un geste outré une boîte de condoms bien en évidence dans la valise.

— Je n'ai rien à cacher. Émile est libre et je sais que je ne suis pas la seule dans sa vie. Est-ce que je te demande des comptes sur les « madames » de mon âge avec lesquelles tu t'envoies en l'air ?

— Tu... Tu es vulgaire...

— Et toi tu es assommant avec ta morale de faux cul. Crois-tu que je ne sais pas que ta maîtresse a presque mon âge ?

Il fit la moue, incertain de l'attitude à adopter.

— Ta... « blonde » m'a appelée, il y a quelques jours pour me demander des nouvelles de ma santé et pour savoir si j'avais réfléchi à la vente du condo. Qu'est-ce que tu lui as raconté ? Tu fricotes dans mon dos maintenant ? Ne va pas trop vite en affaires : je n'ai pas encore un pied dans la tombe comme tu lui as fait croire.

La honte lui donna des chaleurs. Ses mensonges à Eugénie se retournaient contre lui ; il aurait dû se douter que sa nature de vendeuse prendrait le dessus. Il lui fallait faire

dévier l'entretien sur un autre sujet pour se tirer de cette situation embarrassante.

— Tu es tellement... tellement *maturopathe* quand tu le veux...

— Encore tes calembours stupides! Comment te faire comprendre? Tu m'é-n-e-r-v-e-s! J'en ai assez de tes complexes de conservateur, de tes supposées recherches, de ta lâcheté, de ton refus de te trouver un travail!

— Et moi j'en ai assez que tu passes sur moi toutes tes frustrations politiques de contestataire sur le déclin qui n'a pas vu son rêve de grand soir rouge se réaliser!

C'était un coup bas et il le savait. La paupière gauche de Liliane tressautait. Son regard annonçait que la réplique serait dure.

— Oui, j'ai encore des convictions. J'aurais aimé que tu en aies plutôt que de te comporter comme un petit garçon bien élevé qui ne vote pas pour ne pas se mêler au peuple. Je ne sais pas pourquoi tu es devenu tout ce que je n'aime pas chez un homme, mais...

— Tu aurais préféré que je sois un rocker chevelu qui se drogue et fait du tapage en guise de musique? Ma mère se pense encore jeune parce qu'elle repasse ses vieux microsillons des Rolling Stones et des Beatles! Bonjour, la nostalgie!

— Ça vaut mieux que d'être un obsédé sexuel.

— Encore les insultes!

— Mais regarde-toi! Tu l'as toujours été! Tu n'avais que cinq ans quand ta jardinière d'enfants s'est plainte que tu la frôlais souvent et que tu cherchais à lui toucher les seins. L'été de tes huit ans, combien de fois t'ai-je surpris au chalet à

reluquer ta tante Madeleine par la fenêtre de sa chambre quand elle passait son maillot de bain ?

— Tu... Tu charries...

— Ah oui ? Te rappelles-tu quand tu venais t'asseoir à côté de moi sur le sofa pour regarder la télévision ? Tu avais neuf ou dix ans. Tu finissais par te coucher de tout ton long et mettre ta tête sur mon bas-ventre ! Tu veux d'autres exemples ? À quatorze ans...

— Ça suffit !!!

Deux amants en pleine crise de jalousie n'auraient pas eu plus d'agressivité dans les yeux. Le timbre de la porte les fit sursauter.

Liliane jeta un roman d'Agatha Christie dans sa valise d'un geste brusque et tira la glissière. Le crissement des petites dents de métal renforça le dépit de F.-M.

— Je n'ai plus le goût de supporter tes manies, François. J'ai longtemps cru que la fin de l'adolescence te changerait, te ferait prendre conscience de ton problème. Mais tu n'as pas évolué depuis dix ans ; pire, tu t'enfonces dans tout ce qu'il y a de plus déplaisant en toi.

Par habitude, il tendit la main pour s'emparer de la valise et la transporter.

Elle l'arrêta d'un geste brusque.

— Laisse. Je n'ai pas besoin de ton aide.

— C'est vrai que tu n'as jamais eu besoin de moi...

Elle haussa les épaules et sortit de la chambre.

Il ne pouvait que constater que leur situation s'était dégradée en dépit de sa vision optimiste des derniers jours. Leur vie commune en était rendue à un point d'éclatement.

Liliane approchait de la porte de l'appartement. Il lui fallait réagir tout de suite, sinon elle aurait gagné... Il n'en eut pas le loisir. Elle se tourna vers lui en ouvrant la porte vernie, puis la referma.

— Réfléchis à tout cela pendant mon absence. Ta blonde pourrait facilement te dénicher un condo dans une autre partie de la ville. Je te demande de quitter l'appartement ; je ne te chasse pas de ma vie. Après un certain temps, nous pourrions recommencer à nous revoir selon d'autres termes. Mais je veux que tu prennes conscience qu'il est temps de devenir adulte une fois pour toutes.

— Adulte comme toi, je suppose ? Et pourquoi partirais-je ? Pour ne pas être à ta charge ? Comme si je ne contribuais à rien dans ce logis ! Je fais ton ménage, ton lavage. Je prépare tes repas. Ce n'est pas être adulte ça ?

Il croyait qu'elle allait le rabrouer. Le timbre criard retentit de nouveau. Elle entrouvrit la porte et cria : « J'arrive ! » avant de se retourner vers lui et de le regarder droit dans les yeux, sans méchanceté.

— Être adulte François-Marie, c'est plus que cela. C'est plus que d'être autonome. C'est d'accepter de s'ouvrir au monde, de se débrouiller sans personne, de faire en sorte de ne plus avoir peur inutilement. C'est se battre au quotidien pour mériter la vie que l'on a. Tu te caches de la vraie vie dans cet appartement et derrière tes petits gadgets électroniques...

— Tu me parles comme si tu m'écrivais une chronique...

— Peut-être. C'est la seule façon que je connaisse de parler ; en disant la vérité. Tu es le parfait modèle de... de

l'adulthood, tiens. Ne te laisse pas abîmer plus longtemps par tes obsessions. Sors de ta coquille bon dieu !

— Tu ne peux pas me chasser. J'ai des droits. Je suis ton fils après tout.

— S'il le faut, je prendrai les moyens pour que ton... « siège » prenne fin. Et tu n'aimeras peut-être pas cela. Salut.

Le claquement de la porte lui parut trop fort. Il était seul face à lui-même.

Il tituba jusqu'à sa chambre, la tête basse et se laissa choir sur le lit. Sa mère avait compris sa hantise, mais elle ne réalisait pas qu'il était incapable de la surmonter. Oui, il se sentait du côté des perdants, de ceux qui sont nés pour être bouffés. Oui, il passait sa vie à courir comme une tortue naissante poursuivie par les goélands sur la plage, ou comme un poisson vif argent qui fuit les dents du requin en chasse. Oui, il avait toujours vu la vie comme un danger et n'avait trouvé le réconfort que chez les femmes matures.

La honte le submergeait, celle de n'avoir pas réussi à crier à Liliane son envie d'être protégé, mais aussi son besoin de devenir un gagnant lui aussi, comme le petit poisson qui se sauve de l'attaque cruelle du requin...

Simon Ricard était un opportuniste qui savait flairer le vent des opinions à la mode et parvenait toujours à se modeler une attitude qui passait pour de la pensée politique.

Il avait tablé sur le semblant de renommée que lui valait son poste de vice-président de la commission jeunesse du

parti de l'opposition aux Communes à Ottawa, pour se faire embaucher par un cabinet d'avocats où les jeunes associés n'avaient aucune chance de voir leur nom sur l'en-tête des lettres tant ils étaient nombreux.

Dans l'ombre des grands avocats spécialisés chez Rothwein, Elliott & Surprenant, il était chargé de la défense des droits des patrons lors des conflits de travail. Il était inventif dans la mise au jour d'obscurs jugements qui ne justifiaient pas nécessairement l'agir de leurs clients fortunés, mais suffisaient à faire s'éterniser les conflits juridiques jusqu'à ce que les syndiqués, à bout de résistance et d'argent, choisissent de jeter l'éponge en retour d'un règlement rapide.

Deux passions donnaient un sens à sa vie : jouer au tennis l'été et dévaler, l'hiver, les pentes d'un centre de ski très couru par tous les jeunes blasés de son cercle de connaissances.

Le lundi suivant sa confrontation avec Liliane, F.-M. avait accepté à quelques minutes d'avis de lui disputer quelques sets, pour remplacer un partenaire retenu en cour. Il aurait pu battre Simon à plate couture, mais il avait choisi de lui concéder la partie. En quittant le court, il lui demanda mine de rien s'il avait quelques minutes à lui accorder.

L'autre jeta un coup d'œil à sa montre, l'air de dire « Je suis extrêmement pressé, mon client va être condamné à être dévoré par des fourmis rouges affamées », mais désigna tout de même une table libre à la terrasse du petit restaurant dans le « *club-house* ».

Le cappuccino goûtait le café soluble ; c'était le prix à payer pour se faire voir au bon endroit.

Simon et François-Marie avaient fait leurs études collégiales et universitaires dans les mêmes institutions.

Pouvait-on parler d'amitié dans leur cas ? Plutôt de compagnonnage. En fait, F.-M. était « l'intellectuel » qui donnait une certaine caution au groupe de fils à papa qui lui firent une place hors champ dans leurs rangs à l'université. On aimait le faire parler de sa déviation qui lui valait les faveurs des femmes « d'expérience » depuis la fin du cégep ; on acceptait ses idées conventionnelles sur les sujets « légers » comme le cinéma, la littérature et l'art en général. Mais c'était plus pour se dispenser de l'effort d'aller voir un film ou de lire un livre que d'échanger de véritables opinions.

D'un air pressé, Simon lui lança :

— Alors, tu t'es décidé à acheter ta carte de membre du parti ?

— Hein ? Euh... non. Tu sais bien que la politique et moi... Surtout la politique fédérale...

Simon ne cacha pas son irritation. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je croyais que tu avais accepté mon invitation pour me l'annoncer. Tant pis.

Non sans gêne, F.-M. se hâta de dissiper le malentendu en le mettant au courant de sa situation difficile avec sa mère et de la perspective de devoir quitter l'appartement. Pouvait-il le conseiller ?

L'autre sirota une gorgée de l'affreux café sans broncher et médita quelques instants en jouant avec sa cuillère.

— En somme, elle n'a rien de spécifique à te reprocher. Genre : coups et blessures, par exemple.

— Es-tu fou ? Jamais je ne lèverais la main sur ma mère...

— As-tu des problèmes de revenus, alors ?

Une petite griffure d'inconfort accéléra les battements du cœur de F.-M. Dans son milieu, personne n'avait le droit d'être démunie ; c'était le signal du vide autour de soi. Il aligna les mots avec prudence.

— Éventuellement, peut-être. Le versement de la pension que m'a laissée mon père en mourant cessera dans cinq mois à mon vingt-huitième anniversaire. Tant que je vis chez ma mère, ça va. Mais ce serait autre chose si je devais m'acheter un condo et payer des traites.

— Si je comprends bien, il faudrait que tu travailles...

— C'est ce qu'elle ne cesse d'exiger. Et encore, ça ne ferait que retarder le moment où je devrais tout de même partir. Comme si être chercheur n'était pas un travail ! Elle devrait savoir ce que ça représente d'effort, elle, avec ses... ses « *chroniquettes* » ! Je suis un sociologue Simon. Je n'ai pas encore fait parler de moi, mais ça ne tardera pas.

— Je l'espère pour toi. Ce serait un bon argument en ta faveur...

Simon fuyait comme la peste ce sujet dont F.-M. leur rebattait les oreilles depuis quatre ans. Il jeta un regard à sa montre et se leva. Sa position au cabinet d'avocat ne lui permettait tout de même pas de s'absenter trop longtemps.

— Je connais un jeune avocat brillant, à ses débuts, et qui ne demanderait pas mieux que de se faire un nom avec une telle cause.

— Mais, toi... tu ne peux la prendre ?

— Je ne fais que du droit du travail, tu le sais bien.

Désolé, mais il faut que je me sauve. À propos, parlant de parents, tu sais que Maureen a quitté le giron familial ?

— Ah, c'est donc ça ? Je croyais que sa mère était devenue cinglée lorsque je lui ai téléphoné.

— Je l'ai croisée hier soir au « *Irish Pub* ». Elle vit chez sa tante dans une cage à poules de Laval. Tu as raison de t'accrocher : quitter la maison familiale n'est pas toujours la solution idéale. Je demeure encore chez mes parents, moi-même. Allez, Ciao. On m'attend pour une conférence de travail. Si tu veux que je te recommande auprès de mon ami avocat, fais-moi signe.

— Entendu. Je vais... y penser.

Simon le salua d'un signe de tête et partit en lui laissant l'addition. Il donnait presque l'impression de le fuir en louvoyant entre les tables.

F.-M. fit des yeux le tour de l'établissement.

Partout des jeunes habitués à la vie facile, à l'argent, aux professions rutilantes... Au « bien-être asocial », quoi.

Cet univers était le seul qui le réconfortait. Il avait l'assurance d'y être protégé jusqu'à ce qu'il trouve le courage de s'en évader de son propre choix. L'ultimatum de sa mère précipitait un geste qu'il se refusait à poser si brusquement. Il fallait gagner du temps et si possible la faire changer d'avis. Coûte que coûte.

Tergiverser

Dès le surlendemain, une petite « guerre de Troie » commença entre la mère et le fils, un étrange combat sans attaques frontales. Chaque adversaire rivalisait plutôt de duplicité pour intimider l'autre et le forcer à réévaluer sa décision à travers de petites incursions de commando. Chacun se refusait encore le droit d'avoir recours au moyen ultime de se dissimuler dans un... cheval de bois.

François-Marie porta un premier coup fourré : histoire de faire sentir à sa mère l'importance de sa contribution à son bien-être, il s'abstint de préparer le goûter qu'il laissait au frigo à son intention, les matins où elle allait faire acte de présence à la salle de rédaction du quotidien.

Assis à la table du petit-déjeuner dans la cuisine, il frémit de satisfaction en la voyant ouvrir la porte du frigo pour y chercher, par réflexe conditionné, le sac rouge en épaisse toile thermos qui abritait d'ordinaire un goûter diététique. Elle déplaça quelques pots et contenants en plastique pour le chercher, hésita, perplexe, puis choisit une pomme et un jus en bouteille qu'elle jeta dans son grand fourre-tout en cuir noir, à la fois porte-documents et sac à main.

F.-M. resta plongé de façon ostentatoire dans la lecture de la chronique de sa mère dans le journal du matin, la bouche pleine du croissant dans lequel il mordait à belles dents. Liliane sortit sans le saluer. La porte de l'appartement

claqua avec force. Le visage de F.-M. se para d'un sourire ironique.

F.-M. : 1, Liliane : 0.

Mais c'était méconnaître l'esprit malicieux de la chroniqueuse la plus détestée de Montréal. Dès le lendemain matin, elle portait un coup de taille. F.-M. trouva sous son assiette un coupon-rabais de 2 \$ à l'achat de couches pour nourrisson ornées d'un petit motif de canard jaune. L'allusion à celui qu'il laissait flotter dans l'eau de la baignoire était aussi manifeste qu'humiliante.

Mortifié d'être rabaisé à un rang puéril, il fit disparaître le coupon à l'effigie d'un bébé rieur dans la poche de sa robe de chambre. Sa mère avait choisi le corps à corps sans règles chevaleresques. Désormais, tous les coups étaient permis ! Plus question de dire : « Tirez la première, madame ma mère ! »

F.-M. : 1, Liliane : 1.

Il négligea de faire les courses aux provisions. Elle haussa les épaules et alla manger au restaurant. Il en fut quitte pour faire de même. Du moins jusqu'à ce qu'il réalise que cette dépense imprévue dilapidait ses maigres avoirs. Il téléphona à quelques « connaissances féminines » pour prendre de leurs nouvelles. Une seule mordit à l'appât, la plus radine et la moins séduisante avec ses kilos superflus. Il dut recommencer à faire les courses ; après tout, sa mère payait les provisions. Match nul.

F.-M. : 2, Liliane : 2.

Elle laissa sur son lit un livre intitulé « *Comment rédiger son C.V.* ». Il répliqua par une annonce découpée dans une revue du « Nouvel Âge » vantant les mérites d'un traitement naturel pour la ménopause. 1 point partout.

F.-M. : 3, Liliane : 3.

Sans s'être adressé la parole, ils observèrent à cette étape du conflit une trêve de deux jours. François-Marie crut que son dernier « coup d'arrêt à la figure » avait désarçonné sa mère. Il s'inquiéta. Était-il allé trop loin? Après tout, le but de l'échange était d'inciter sa mère à accepter sa présence dans l'appartement, pas de la convaincre de hâter son expulsion.

Elle avait reculé pour mieux le surprendre et il comprit qu'elle savait donner des coups de Jarnac lorsque la recherchiste d'une émission radiophonique lui téléphona pour l'inviter à participer à un débat en direct sur « *Les enfants devenus adultes qui collent à la maison et se font vivre par leurs parents* ». Il raccrocha avec force, mais son geste vengeur ne lui épargna pas le sentiment d'humiliation qui l'habita de longues heures.

F.-M. : 3, Liliane : 4.

Décidément, leur querelle prenait des proportions boulevardières et peut-être était-il temps de réviser sa position.

Il réfléchit, au hasard de sa navigation sur Internet. Il fallait trouver une attaque franche qui démontrât sa finesse d'esprit et qui illustrât du même coup sa capacité de souligner une vérité tout en divertissant l'adversaire. Ce n'était pas une mince tâche. F.-M. poursuivait deux buts parallèles : faire prendre conscience à sa mère de sa détermination « d'adulte » de se maintenir en place et l'amener, par le biais de l'humour, à revenir sur sa décision.

L'illumination se fit : un horoscope ! Il visita plusieurs sites Internet dont il copia l'horoscope du jour pour les capricornes et les colla dans un texte ouvert à l'écran. Après

une heure et demie de patient travail, il en compta 11 qui lui parurent intéressants. Il supprima les contradictions de chacun des textes, remodela chacune des phrases qui avaient des liens de parenté afin de les formuler en une seule et accoucha finalement d'un énoncé qui se lisait comme suit :

« Votre caractère irascible continue de vous valoir des inconvénients. Les astres vous ont gratifié du merveilleux talent de savoir exprimer clairement votre pensée. N'en abusez pas pour détruire la confiance de ceux qui vous aiment et qui comptent sur vous. Une personne de votre entourage ne vous veut que du bien. Chance en amour. La soirée sera remplie de stimulants échanges d'opinions autour d'une table bien garnie ».

Il relut le texte et le trouva à la fois charmant et propice à l'ouverture d'un dialogue à cause de son ton primesautier. Il l'imprima en gros caractères fantaisistes sur une feuille de papier bleu pâle qu'il fit tenir sur la porte du réfrigérateur par un aimant à l'effigie de la grenouille Ronny. Il était convaincu d'avoir marqué un point. La vision du souriant batracien lui rappela qu'il était sans nouvelles de Maureen depuis trois semaines ; il prit la résolution de passer à son « pub » préféré à la première occasion pour tenter de la joindre.

F.-M. : 4, Liliane : 4.

En dépit de sa soi-disant supériorité dans la manœuvre, il résolut de faire preuve de bienséance et de s'absenter. Il revêtit un short, mit ses bottes de marche, déposa un casse-croûte entouré de blocs rafraîchissants dans un sac à dos, repêcha son bâton télescopique dans sa garde-robe derrière les raquettes de tennis. Il sortit tout content de lui-même en cette fin d'avant-midi où la chaleur alourdissait déjà l'air.

Il était convaincu que Liliane rirait de sa facétie et mettrait fin aux hostilités. Après tout, ne montrait-il pas qu'il était le digne fils de sa mère par son esprit espiègle et son humour généreux ? Il reviendrait à temps pour lui préparer une escalope de veau à la crème pour un agréable tête-à-tête.

Il mit le cap vers la campagne dans l'antique Renault 5 étoilée de rouille qu'il avait héritée de son père et roula au hasard, sans pousser le moteur pour épargner l'essence.

Ragaillardi par une longue randonnée pédestre dans un site peu fréquenté en ce jour de semaine, François-Marie revint en soirée, impatient de connaître le dénouement de sa démarche.

De la rue, il aperçut la lueur des lampes à plusieurs fenêtres du condo. Liliane l'attendait ! Il sourit, persuadé que ce serait un grand moment dans leur vie commune, une réconciliation émouvante.

Il gravit l'escalier en s'efforçant au calme. À mi-ascension, il s'immobilisa. Quelque chose ne concordait pas avec l'idée qu'il se faisait de ce retour de l'enfant prodigue. Des éclats de voix avinées s'échappaient de leur appartement. F.-M. fut parcouru d'une désagréable sensation de chaleur au bas-ventre. Sa mère n'était pas seule.

Il entra. De vieux airs de rock des années soixante jouaient trop fort au salon dans le lecteur de CD. Les invités ne semblaient même pas s'en apercevoir tant ils parlaient à voix haute et riaient trop fort. F.-M. alla tourner le bouton du

volume d'un demi-tour avant de s'approcher de la salle à manger.

La vue des bouteilles de vin vides et du désordre des couverts sur la nappe tachée le heurta. Les six invités de sa mère — des confrères et consœurs du journal à ce qu'il devinait — avaient fait un sort au plateau de fromages et sifflaient maintenant les digestifs. Il ne reconnut pas l'homme assis à la droite de sa mère, un petit rondouillard à la calvitie naissante, et il supposa que c'était le fameux Émile qu'elle était allée rejoindre sans lui en Estrie. Liliane accueillit son fils sur un ton gouailleur :

— Tiens, F.-M.! T'as l'air fatigué... T'es-tu cherché un emploi?

Petits ricanements en sourdine. Elle avait sans doute déblatéré sur son compte durant le repas. Il esquissa un sourire méprisant. Dieu que l'ironie de sa mère l'agaçait en cet instant.

F.-M. : 4, Liliane : 5.

Il maintint une attitude détendue et répondit sans laisser paraître son irritation :

— Bonsoir à tous. Vous êtes en train de régler le sort du monde? Je croyais que vous y étiez déjà parvenus un certain 15 novembre 1976... Excusez-moi.

F.-M. : 5, Liliane : 5!

— Oooooohhhh!!! firent-ils tous en chœur sur un ton de fausse alarme.

— Attention, rétorqua Liliane! On a mis du tigre dans le biberon de mon fils! Ça sent la révolte de l'extrême centre! Aux barricades tout le monde!

F.-M. : 5, Liliane : 6!

Contrarié par sa courte victoire, il haussa les épaules avec un rictus sinistre et se dirigea vers la cuisine sous les rires des convives. Il avait besoin de boire. Mais sa main demeura inerte sur la poignée de la porte du frigo. Sur l'horoscope qu'il y avait collé, sa mère avait surligné d'un large trait de traceur rose fluo les phrases : « *Une personne de votre entourage ne vous veut que du bien. Chance en amour.* » et ajouté au stylo : « *Émile me comble, en effet !* ». Elle le narguait ! Il avait pris l'initiative d'une réconciliation et elle l'humiliait...

F.-M. : 5, Liliane : 7.

Elle avait même affiché une nouvelle page de la rubrique « Appartements à louer » de son journal sur la porte du réfrigérateur, tenue en place par une autre figurine magnétique, un mignon petit canard jaune.

F.-M. : 5, Liliane : 8 !!!

Il pigna une bière dans le frigo, la décapsula d'un geste rageur et but une grande lampée.

Il luttait contre l'envie d'aller de ce pas régler ses comptes avec sa mère. Ce serait lui faire trop plaisir. Elle n'attendait qu'une telle confrontation devant un auditoire choisi pour lui rappeler à quel point il était de trop dans sa vie. N'était-ce pas le but de cette petite réunion organisée sans le prévenir ?

Une soudaine gradation dans les rires et les échanges accrut son malaise. La gêne de se trouver de trop le confondait bien plus que de voir sa mère s'amuser sans lui. Il but le reste de la bouteille d'un trait et décida de se réfugier dans la bibliothèque à l'autre extrémité de l'appartement ; il était évident que sa mère n'était pas en état de discuter maintenant et il se rendait compte qu'il n'arriverait pas à dormir tant que

ces nostalgiques de Woodstock ne seraient pas allés cuver leur vin ailleurs.

Mais Liliane le héla lorsqu'il passa devant la salle à manger.

— Viens donc prendre un digestif, F.-M. ! Ça fait pousser le poil sur les pectoraux.

Il allait décliner, mais se ravisa, mû par le soudain désir de « leur montrer ». Il tira une chaise et s'assit entre une journaliste renommée pour la couverture des assises judiciaires et un chroniqueur sportif qui s'était fait une spécialité de la louange inconditionnelle des équipes professionnelles locales. Les autres convives lui étaient étrangers et Liliane ne faisait aucun geste pour les lui présenter. Elle ne consentit qu'à le désigner de la tête à son commensal de droite en grommelant : « Émile, c'est mon fils... Il porte encore des culottes courtes, comme tu peux voir ».

Émile faillit renverser son verre en étirant le bras pour lui serrer la main. Elle était moite et potelée et son contact indisposa F.-M. Mais il n'eut guère le temps de s'en formaliser ; la première question cliché fusait au bout de la table pendant que sa voisine remplissait un verre d'Armagnac à son intention :

— Tu fais quoi présentement ?

Liliane répondit à sa place, une habitude qu'elle cultivait depuis qu'il était adolescent :

— Il prétend faire une recherche qui n'intéressera personne !

— Ça ne devrait pas être difficile ! Surtout s'il n'y a pas de dessins !

— Allons... Chacun a droit à son quinze minutes de gloire sous les projecteurs. Andy Warhol l'a prophétisé.

L'échange se faisait totalement en dehors de F.-M. Il assistait à l'éclatement des petites phrases sèches et arrogantes comme jadis il regardait de loin les cordons de pétards éclater dans la cour de l'école.

La chroniqueuse judiciaire parut se rappeler qu'elle lui avait posé une question et s'intéressa de nouveau à lui par-dessus le brouhaha qui régnait.

— Et ça porte sur quoi cette recherche ?

— Sur le rôle social de la vamp dans le cinéma américain de l'entre-deux guerres, répondit-il.

— Oh la la!! Tu crois que c'est tendance ? C'est vrai que le sujet pourrait être important. On n'a pas souvent des études sérieuses sur les femmes écrites par des hommes.

— En fait, reprit F.-M., ce n'est pas une recherche seulement sur la femme idéale, mais aussi sur un type de femme urbaine. Je veux démontrer que la ville a créé un problème grave, celui de la femme déesse que personne n'apprécie à sa juste valeur, que personne n'aimera jamais pour elle-même et qui passera la majorité de sa vie dans la solitude.

Sa remarque suscita un silence gêné autour de la table. Liliane lui lança un regard noir. Elle avait manifestement honte de son « grand inutile » qui se rengorgeait de phrases creuses. Le chroniqueur sportif voulut faire étalage de sa vacuité d'esprit :

— L'homme aussi est seul dans une grande ville...

— Moins que la femme, objecta F.-M. Les femmes sont en surnombre dans notre société urbaine. Même laids, les hommes parviennent presque tous à se... caser si l'on

veut, parce qu'il se trouvera souvent une femme résignée à vivre avec un homme tel que lui par dépit de ne pas rencontrer le chevalier blanc auquel elle a rêvé. Mais les progrès de l'industrie du maquillage ont fait en sorte que toutes les femmes, même les moins gratifiées par la nature, peuvent aujourd'hui s'embellir au point d'être séduisantes. Leur surnombre fait en sorte que plusieurs demeurent seules.

— Mieux vaut entendre cela que d'être sourd, grogna Liliane en portant son verre de Cognac à ses lèvres.

— Avez-vous consulté les sites de rencontres sur Internet, poursuivit F.-M. sans la regarder? Le nombre de femmes qui cherchent un compagnon est ahurissant, en particulier dans le groupe des plus de 45 ans.

— Ce n'est sûrement pas parce qu'elles sont toutes des déesses idéales, objecta la chroniqueuse juridique.

Émile voulut se joindre à l'échange.

— Il doit y avoir un moyen pour une femme seule de se faire valoir.

— J'ai connu des putes qui n'étaient pas belles mais gagnaient bien leur vie, énonça le convive qui faisait face à F.-M. et que l'alcool rendait hilare. Aux Philippines...

Les femmes présentes protestèrent :

— Tu vas pas recommencer avec tes histoires de reportage à l'étranger, Gilles?

— On les connaît tes aventures de tourisme sexuel en Asie...

Le Gilles en question gloussa comme un ivrogne repu.

F.-M. était surpris de la grossièreté des propos. Comment sa mère pouvait-elle lui préférer cette bande

d'abrutis ? Le chroniqueur sportif, un peu pédant, tenta de relever le niveau de la conversation.

— Et quelle est votre intention en décrivant ce phénomène ?

— D'abord, démontrer que la beauté est dans l'œil de celui qui regarde ces femmes. Et en outre qu'elles représentent une force pour les jeunes puisqu'elles peuvent leur transmettre une leçon de courage et de détermination...

Liliane coupa net :

— Autrement dit, qu'elles peuvent pourvoir à l'apprentissage des adolescents !

Tous éclatèrent de rire. Cette botte de Lagardère le terrassa. Il chercha sans succès une réplique. Déconfit, il se leva d'un trait et se rua vers sa chambre dont il claqua la porte.

Score final, F.-M. : 5, Liliane : 9...

Sa mère avait remporté la coupe Stanley.

Il alluma une lampe et, furieux, fit descendre le store de la fenêtre.

Elle voulait affirmer sa mainmise totale sur la situation ? Soit. Elle voulait le cloîtrer dans sa chambre avant de le pousser hors de l'appartement ? Soit. C'était la guerre et il lui fallait désormais oublier toutes les règles de bienséance. Mais d'abord s'échapper pour la nuit de cette atmosphère de bar tapageur.

Il forma le numéro d'Eugénie sur son portable et écouta les sonneries grelotter au bout de la ligne. Après cinq coups, le répondeur s'enclencha.

— 8734. Laissez un message.

Il grimaça. Un bip sonore se fit entendre. Il se résigna à parler.

— Bonsoir, Eugénie. Je sais qu'il est tard. J'avais le goût de te voir et je me disais...

Il fut interrompu par la voix d'Eugénie qui avait décroché au son de sa voix.

— Allo mon pitou... Tu m'attrapes dans la baignoire, entourée de lampions, de bulles, pis d'huiles essentielles. T'es excité par la chaleur pis t'as le goût de baiser hein ?

— T'as une façon un peu spéciale de dire cela...

— C'est la mienne. Faut t'y faire. Seulement, j'ai eu une très grosse journée et je suis restée !

— Restée ?

— Ben oui, restée. Comme on disait dans les Cantons de l'Est de mon enfance. Ça veut dire vannée, fatiguée. Comprends-tu là ?

— Euh oui, oui...

— Ça fait qu'il va falloir que tu fasses ton bonheur toi-même. Je me lève à la barre de l'aube demain matin. Une grosse vente de condo en vue à l'Île Paton à Laval. Okay ? À une autre fois, là. T'en ben *sweet* de m'avoir appelée. Bye !

— C'est ça. Bye.

Il éteignit le portable. La perspective de l'horrible nuit qui l'attendait le fit grimacer.

Il se dévêtit machinalement, passa une robe de chambre et se glissa hors de sa chambre jusqu'à la salle de bain à l'opposé de l'appartement.

Le jet de la douche ne l'empêchait pas d'entendre la musique rock de la chaîne stéréo dont on avait de nouveau haussé le volume.

Il ne lui restait plus qu'à s'enfoncer des bouchons profondément dans les oreilles, doubler la dose du somnifère qu'il irait chiper dans la chambre de sa mère et espérer que le sommeil le gagne.

Contre-attaquer

Maureen profita du sommeil profond de sa tante Kathleen pour s'esquiver en ce dimanche matin de canicule ; un petit mot sur la porte du frigo la prévenait de son retour tardif. Sa recherche d'un logis bien à elle tournait au désastre, ses revenus ne lui permettant pas d'accéder aux plus attrayants dans les quartiers les plus sympathiques.

Son séjour chez sa tante lui pesait de plus en plus ; Kate demeurait compréhensive, mais, après trois semaines, la promiscuité forcée rendait Maureen neurasthénique. Elle songeait avec amertume à s'avouer vaincue et à retourner à la maison familiale.

Atablée à une terrasse de café sous un parasol qui la protégeait à peine des ardeurs solaires, elle grignotait une brioche, en griffonnant de temps à autre sur un calepin des idées qui lui serviraient peut-être à écrire le prochain album de Ronny.

Elle but une gorgée de cappuccino glacé, se passa la langue sur la lèvre supérieure pour y cueillir la moustache de mousse de lait et s'efforça de carburger sur une aventure propre au batracien qui lui avait valu sa notoriété chez les enfants de garderie et du premier cycle du primaire. Ces derniers jours, il lui prenait parfois des envies de cuisses de grenouille sautées et napées de beurre à l'ail lorsqu'elle pensait trop à son « héros ».

Le contrat avec la maison d'édition l'obligeait à produire encore trois albums, une perspective qui contribuait

à la rendre insomniaque. Avec une froideur à la mesure de l'esclandre à la télévision, Brenda Talley lui avait rappelé que la date de livraison du prochain album était échue depuis une semaine et que « Gary voulait bien lui accorder une semaine de délai, mais pas plus ». Heureusement qu'un appel subséquent de Gary lui-même l'avait rassurée : elle pouvait compter sur sa patience. En échange, elle avait dû accepter de livrer en personne son manuscrit et les illustrations à Toronto et une galante invitation à dîner. Elle n'était pas encore remise de son étonnement.

Elle s'inquiétait de la présence toujours plus lourde du syndrome de la page blanche. La vie dans un micro appartement lui pesait autant que l'absence d'intimité. Elle en était rendue à espérer que sa tante quitte tôt le matin et revienne tard le soir pour retrouver la tranquillité indispensable à la création.

Perdue dans sa rêverie, elle imagina que Ronny se procurait une guitare. Plutôt un banjo. Non décidément, ça n'allait pas. Elle le vit plutôt avec une « *Autobarp* » de *folk-singer*. Bon, et alors ? Et s'il essayait de se faire valoir en chantant à des mariages de grenouilles ? Pas mal. Et que lui arriverait-il ? Sa marque de commerce était la maladresse ; Ronny ficherait la pagaille par ses fausses notes et ses chansons en anglais que personne ne comprendrait. Le chœur des rainettes fausserait à qui mieux mieux. À la fin, on lui intimerait l'ordre de se taire et de rester bien tranquille, s'il ne voulait pas être reconduit de force dans la mare d'une ferme éloignée, où des chiens bâtards et hargneux sèment la terreur chez les grenouilles.

Ce pauvre Ronny avait bien des problèmes d'accommodement... Il fallait trouver une orientation moins cruelle. Dee Chen en aurait déduit que son personnage incarnait vraiment la population anglophone tourmentée par les Québécois pure laine. Et s'il était sauvé in extremis par une jolie petite grenouille « *rockeur* » qui venait lui apprendre des chansons françaises qui soulevaient le peuple des batraciens ? Alors là, Dee Chen aurait sûrement accusé la grenouille irlandaise d'avoir vendu son âme à l'ennemi pour le sourire d'une grenouille de petite vertu...

Décidément, le plaisir d'écrire s'amenuisait. Elle avait fait le tour des mares de grenouille et se languissait du jour où elle se livrerait à la rédaction de romans pour adultes.

Son regard plana sur les clients dominicaux, livrés à l'observance du rite de savourer leurs croissants au cholestérol et de faire semblant de lire « *Le Monde* » vieux d'une semaine. À la table voisine, un jeune homme d'affaires sérieux déplia tout grand un quotidien montréalais et le tint ainsi quelques minutes. Maureen reconnut la photographie de Liliane à la page frontispice, dans une annonce encadrée où logeait le titre de sa chronique du jour : « *Les sangsues* » et le numéro de la page. Quel genre de propos un titre aussi provocateur pouvait-il bien chapeauter ?

L'impression d'être observée à la dérobée la gagna. Dans ces moments, une démangeaison lui chatouillait la nuque. Elle se passa la main dans ses longs cheveux bouclés, ramenés vers l'avant de manière à masquer sa tache de vin. Elle tourna lentement la tête vers l'arrière, sans succès, puis de l'autre côté de la rue où des promeneurs nonchalants

s'attardaient aux vitrines des boutiques. Elle ne distingua aucun observateur.

Au serveur qui passait entre les tables avec un plateau chargé d'assiettes souillées, elle demanda un autre cappuccino. À la relecture de ses notes, son agacement s'accrut. Les batraciens bleus ou verts l'horripilaient ! Gary lui avait pourtant déniché un nouvel illustrateur pour remplacer Dorothy, un jeune infographiste hyperactif qui dessinait à l'ordinateur avec une rapidité déconcertante. Les séances de travail en sa compagnie pour parfaire les illustrations l'angoissaient beaucoup, bien que le résultat fut souvent comique.

Mais la véritable raison qui l'incitait à dire adieu à son personnage anthropomorphe était ailleurs ; elle voulait se livrer entièrement à la rédaction finale du roman érotique en gestation qu'elle avait patiemment bichonné depuis deux ans.

— À quoi rêvent les jeunes filles ?

Une voix trop enjouée lui fit échapper sa brioche gluante dans l'assiette. Elle leva vivement la tête et aperçut le sourire de François-Marie, caméra en bandoulière. Il demanda aussitôt :

— Puis-je ?

— Je vous en prie, Gérard de Nerval... Prenez place.

Il déposa sur une chaise son lourd sac dans lequel il rangea la caméra, prit une serviette en papier sur la table, essuya patiemment le siège et le dossier de sa chaise, froissa la serviette qu'il jeta sur la table et s'assit. Maureen dissimula difficilement un sourire moqueur. De toute façon, F.-M. affichait la mine de celui que le sarcasme n'atteindrait jamais.

— Je t’observais de l’autre côté de la rue. Tu avais un air si sérieux. J’ai fait quelques bons clichés...

— C’était donc toi qui m’espionnais...

— Qu’est-ce que tu fais dans mon quartier? Simon m’a dit que tu habitais chez ta tante dans sa banlieue... typique.

— Ah ces citadins et leurs préjugés contre la banlieue... Tu me rappelles une fonctionnaire amie de ma mère qui avait été transférée d’Ottawa à Montréal. Cinq ans plus tard elle n’avait franchi aucun des ponts vers la Rive Nord ni la Rive Sud, n’avait jamais déambulé dans la rue St-Laurent et ne parlait toujours que l’anglais. Elle ne connaissait le Québec que du haut des airs parce qu’elle ne se déplaçait qu’en avion. Elle ne rêvait qu’à une mutation à Calgary.

— Oh la la! Je t’ai marché sur le pied sans le savoir?

— Excuse-moi. Mon séjour chez ma tante est un sujet... euh... «*touchy*» («*épineux*») pour moi présentement. C’est un peu la raison de ma présence ici... Je suis toujours à la recherche d’un appartement et je suis venue avec l’intention de parcourir le plus grand nombre possible de rues, au cas où je dénicherai la perle rare. Mais parle-moi de toi. Ta mère va bien?

— Parler de moi c’est parler de ma mère? Tout un raccourci... Disons, pour reprendre ton idée, que c’est «le» sujet problématique dans ma vie présentement... Tu as lu ce qu’elle a pondu dans sa chronique d’aujourd’hui?

— Le titre seulement...

F.-M. sortit de son sac un exemplaire plié du journal et pointa d’un geste rageur la chronique «*Dumont...réal*» à la page 6. Il l’obligea à prendre le journal en lui mettant le texte

sous les yeux. Plusieurs passages avaient été marqués avec un traceur jaune. Maureen reconnut le titre aperçu plus tôt : « *Les sangsues* ». Elle lut à voix basse un paragraphe mis en évidence d'un trait rageur :

« Comme des sangsues, les jeunes adultes d'aujourd'hui se contentent de sucer la protection de leurs parents et leur épargne de retraite durement gagnée. Aux États-Unis, seulement, on évalue à 4 millions le nombre de jeunes entre 25 et 34 ans qui vivent encore chez papa et maman ! Dans le rapport Mogolonsky (É.-U. 1996, The Rocky Road to Adulthood) on lisait déjà : « La définition de l'âge adulte est désormais imprécise. Bien que peu de jeunes entendent passer leur vie en compagnie de leurs parents, de plus en plus d'entre eux persistent à demeurer au logis familial sans de véritables bonnes raisons ». Ce ne sont que des enfants montés en graine qui s'incrument au domicile familial par peur d'affronter la vie. On peut comprendre cette décision de la part des jeunes femmes : elles se protègent contre les pièges du mariage qui fera d'elles des dépendantes économiques que leurs maris réduiront à l'état de servantes. Mais les jeunes « adultolescents » mâles n'ont pas cette excuse : ce ne sont que des parasites qui veulent avoir le beurre et l'argent du beurre ! »

Maureen lui rendit le journal, avec un sourire.

— Même quand elle exagère, ta mère a vraiment le don de tourner des phrases qui font mouche.

— Tu lui donnes raison ?

— Je ne me sens pas particulièrement visée...

— Évidemment ! C'est moi qu'elle décrit. Je ne croyais pas qu'elle irait si loin. Elle n'a tellement pas d'argument qu'elle a été obligée de dénicher une vieille étude dépassée. Et après tout ce que j'ai fait pour elle...

— Tu parles comme ma mère. Elle aussi me reproche de ne pas apprécier « tout » ce qu'elle a fait pour moi.

Ses lèvres pincées donnaient à F.-M. l'air boudeur du petit garçon mécontent de ne plus être le centre d'attraction dans une fête de famille.

La sonnerie intempestive de son cellulaire lui permit de ne pas se creuser la tête pour trouver une objection à la remarque de Maureen. Il tira aussitôt l'appareil d'une pochette de son sac et répondit vivement :

— Allo, oui ? Ah maman ! (Maureen remarqua sa moue attentive). Oui, je l'ai lue ! Décidément, ton sens de la caricature m'épatera toujours. (Silence). Tu étais sérieuse ? Ah... (Maureen reconnaissait bien là un tic propre à F.-M. : toujours dire « presque » le contraire de ce qu'il pensait...) Tu as besoin de moi ? Pourquoi ? Répondre au téléphone ? Ah, tu vas à la campagne avec machin... Émile, c'est ça... Oui, c'est une belle journée pour une promenade, oui... Mais pourquoi ne pas brancher le répondeur ? Tu attends trop d'appels pour cela ? C'est moi qui ne comprends pas maintenant. (Un temps assez long. L'étonnement le fit blêmir). Dans le journal ? D'accord, d'accord. J'y serai. À plus tard...

François-Marie enfonça l'interrupteur de son cellulaire d'un air songeur. Il tendit la main pour reprendre son journal.

Il tourna les pages en les chiffonnant pour enfin s'immobiliser, le journal grand ouvert à bout de bras.

— Merde ! Elle n'a pas fait ça ?

Maureen attendait une explication. Après quelques secondes, F.-M. replia sans soin le journal, le visage blanc comme neige, et le lui remit en pointant du doigt un encadré

dans une page des petites annonces sous la rubrique « Femme cherche femme ». Maureen lut :

« Jeune sexagénaire, heureusement veuve, cherche une coloc pour l'aider à supporter la présence de son garçon qui s'incrute au nid familial. But : partager les frais de la maisonnée et s'amuser aux dépens de l'encombrant rejeton jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il doit voler de ses propres ailes. » Suivait un numéro de téléphone. Maureen ne savait si elle devait rire de l'audace de Liliane ou compatir à la déconfiture de François-Marie.

— C'est d'elle ? Tu es sûr ?

— Et comment ! C'est son numéro de téléphone. C'était la raison de son appel : elle me demande d'être à la maison pour renseigner les femmes qui vont appeler aujourd'hui !

— Décidément, elle a du nerf ta Liliane. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne sais pas... Peut-être n'est-elle pas encore partie ? Il y a sûrement moyen de la raisonner. Tu pourrais me déposer ? C'est à trois rues d'ici à peine.

Maureen hésita.

— Maintenant ? J'ai des appartements à visiter, comme tu sais...

— C'est une affaire de quelques minutes à peine. Et tu pourras jeter un œil sur les maisons du quartier en même temps. S'il te plaît Maureen, « *pretty please* »...

F.-M. semblait si vulnérable tout à coup que Maureen le prit en pitié et lui adressa un petit sourire résigné :

— D'accord... Allons-y.

F.-M. ramassait déjà son sac dans lequel il fourrait le journal et le cellulaire sans y prendre garde.

— Maman ? C'est moi !

Une agréable fraîcheur baignait l'appartement. Les tentures tirées devant les fenêtres avaient maintenu la température nocturne. Un courant d'air les agitait mollement. Maureen songea au parloir du couvent de la Nouvelle-Angleterre où elle avait été pensionnaire à l'adolescence.

F.-M. l'avait laissée sur le seuil de la porte et fonçait vers la cuisine. Elle résolut d'entrer et de refermer la porte derrière elle. De cet endroit, elle apercevait le salon double au lourd mobilier classique. Sur le manteau d'une fausse cheminée en briques, trois magnifiques poteries mayas trônaient. Elle s'avança précautionneusement sur le tapis moelleux pour les admirer de plus près. Les trois avaient des caractéristiques sexuelles disproportionnées.

— Elle a déjà quitté, évidemment. Oh... Tu admires les rapines de ma mère ?

F.-M. était revenu sans qu'elle ne l'entende.

— Tu veux dire que ce sont des objets... volés ?

— Rassure-toi. Elle n'est pas une voleuse à proprement parler. Il y a sept ans, elle a eu un amant californien qui faisait le trafic d'objets d'art sud-américains. Elle a servi de « mulet » dans une transaction. Elle prétend qu'il avait fourré les œuvres dans ses bagages à son insu. Le type n'a jamais pu revenir à Montréal pour les récupérer. Il a été tué deux semaines plus tard dans une ruelle de Mexico à la suite d'une négociation qui a mal tourné. Je ne suis pas encore parvenu à la convaincre de rendre les objets. Elle dit à tout le monde que c'était un cadeau de rupture.

— Tout un phénomène, ta Liliane !

La sonnerie du téléphone retentit. Deux fois. Trois fois.

— Tu ne réponds pas ?

— Prenons le temps de souffler. Le répondeur va s'en charger.

Mais Liliane n'avait pas actionné la mise en marche du répondeur. F.-M. décrocha le combiné après la neuvième sonnerie.

— Allo ? C'est bien ici oui. Malheureusement non... Nous avons déjà accepté une candidate. C'est ça. Il n'y a pas de quoi. Bonne fin de journée.

Maureen ouvrait de grands yeux interdits.

— Tu n'as pas l'intention de dire à tout le monde que la place est prise ?

— Peut-être... J'ai besoin de réfléchir.

François-Marie brancha le répondeur, puis s'immobilisa quelques secondes, comme si une idée venait de le frapper.

— Maureen, tu veux visiter l'appartement ?

— Pourquoi ?

— Je pourrais te faire voir la chambre que maman veut louer.

— Oh, oh... Je te vois venir avec tes bottes de construction.

— Voyons ! Tu te cherches un appartement ou pas ?

— Oui, mais...

— Ça ne t'engage à rien.

— F.-M. Je ne suis pas sûre que j'aime ça.

— « *No strings attached* » (« *Sans obligations* ») comme vous dites. Ça ne prendra que quelques minutes. Allez, dis oui...

Maureen fit une moue sceptique lorsqu'il lui prit la main avec une mimique d'enfant suppliant pour l'entraîner dans le corridor. Il la poussa doucement dans le dos pour la faire pénétrer dans une chambre de bonne dimension.

Elle se figea. F.-M. dit aussitôt :

— Pas mal, hein ?

Maureen restait sur le seuil, surprise. Une cloison avait été abattue entre deux chambres pour créer cette pièce surdimensionnée qui offrait plutôt les caractéristiques d'une garçonnière. Près d'un lit double rétractable, un lavabo avait été installé sous une petite pharmacie fixée au mur et fermée par une porte à miroir. Une cabine de douche logeait dans une ancienne garde-robe.

L'autre moitié de la pièce était occupée par deux fauteuils bien rembourrés et un petit téléviseur blanc à lecteur DVD incorporé. Une grande bibliothèque vitrée en chêne massif masquait la moitié d'un mur et n'attendait que des livres. La porte entrouverte permettait de deviner les grandes dimensions d'une garde-robe. Maureen eut le souvenir fugace d'une suite où elle avait couché une nuit à Hambourg aux frais d'une célèbre maison d'édition qui l'avait invitée pour faire la promotion d'un album de *Ronny* traduit en allemand. Une expérience ratée qui lui avait laissé un sentiment d'échec.

— C'était la chambre que mon père avait aménagée pour lui ; il avait été bon menuisier avant de fonder sa PME. Maman n'a jamais voulu que je m'y installe. Mes parents faisaient chambre à part. Ils ne s'entendaient pas très bien vers la fin. Comment ces deux-là avaient pu décider de se marier me semble encore aujourd'hui incompréhensible. Ils avaient des

opinions politiques diamétralement opposées et s'engueulaient souvent. Papa rageait de voir maman monter sur toutes les barricades et militer de façon ostentatoire dans son syndicat de journalistes... C'était un petit entrepreneur en construction aux idées conservatrices. Il était plus âgé qu'elle et ses goûts le reflétaient en tout. Elle n'a jamais voulu m'expliquer ce qui les avait poussés l'un vers l'autre. J'ai longtemps cru qu'elle le détestait. Pourtant, quand il est mort, elle s'est enfermée dans cette chambre après les funérailles et elle a viré une cuite de cinq jours. Je l'entendais sangloter à travers la porte.

— Alors, elle l'aimait ?

Il se mordit l'intérieur de la joue gauche en grimaçant.

— Peut-être... C'est alors que j'ai compris qu'elle avait besoin de moi. J'ai décidé de lui venir en aide en prenant la place de mon père. Je voulais la supporter moralement, lui permettre de vivre son deuil.

— Ah, oui... Le fameux deuil... Et c'est elle qui t'a demandé de rester auprès d'elle ?

— Liliane n'est pas une personne de paroles, mais je suis persuadé qu'elle compte sur moi. Viens, je te fais voir le reste.

F.-M. guida Maureen dans chacune des pièces avec une aisance qu'il avait apprise d'Eugénie lorsqu'elle l'utilisait durant des « visites libres » de condos mêlé à des clients potentiels pour simuler de l'intérêt. Il aimait paraître incognito près d'elle, afficher un comportement débonnaire comme celui des amants qui figuraient aux côtés des grandes déesses du cinéma de l'entre-deux guerres qu'il affectionnait tant.

Au fur et à mesure que Maureen et lui arpentaient l'appartement où résonnait de temps à autre la sonnerie du téléphone vite interrompue par le répondeur, l'idée que lui avait inspirée sa présence prenait corps, se ramifiait, l'habitait de plus en plus. Pourquoi ne serait-elle pas « la » solution, le rempart contre la volonté maternelle de l'expulser, sa... défenderesse ?

L'audace de son calcul provoquait des décharges d'adrénaline en lui. Maureen apprendrait à le connaître, à apprécier sa personnalité d'homme dévoué. Parce qu'elle devait vivre avec la honte de cette tache de vin qui défigurait son visage ingrat, elle finirait par se sentir redevable de lui avoir ouvert les portes de l'indépendance.

Il envisageait cette nouvelle étape de sa propre vie comme une expérience de tendresse. Bien sûr, il ne l'aimait pas. Mais, à l'aube de la quarantaine, sa gentillesse avait plus de charme que l'appétit sexuel des femmes mûres qui l'employaient. Et, ce qui ne gâtait rien, sa vivacité d'esprit présentait un petit quelque chose de revigorant qui la rendait sympathique.

Au fond, ce qu'il ambitionnait de créer, c'était une espèce de « ménage à trois » amical. Un cocon protecteur. Pour le sexe, il aurait toujours Eugénie.

Il se convainquait déjà que l'exemple de Maureen allait l'aider à renforcer son caractère, à se départir de sa crainte viscérale de la vie et à fasciner sa mère. Ce qu'il avait vu d'elle lors de l'interview télévisée lui permettait de croire en la force de son tempérament.

Mais, la partie n'était pas encore gagnée : Maureen devait être acceptable à Liliane et surtout, rien de ses intentions à lui ne devait transpirer.

— Et voici ma chambre...

F.-M. s'écarta pour laisser entrer Maureen, incapable de dissimuler son étonnement devant des murs décorés de grandes affiches laminées du visage de femmes célèbres : Eleanor Roosevelt, Marie Curie, Golda Meir, Margaret Thatcher, Georges Sand et Néfertiti.

Le pupitre qui supportait son ordinateur haut de gamme n'occupait qu'un coin, près d'un lit simple. Deux murs étaient masqués par des bibliothèques où F.-M. avaient rangé par ordre alphabétique des centaines de cassettes vidéo et de DVD de films anciens ou traitant de sujets historiques, d'albums illustrés sur des vedettes des débuts du cinéma, de livres de « psycho pop » et de CD de musique médiévale ou grégorienne. Maureen cherchait ses mots.

— On dirait... On dirait une chapelle. Une chapelle en l'honneur de femmes de tête...

— Des femmes qui ont marqué leur époque, oui. Des femmes que j'admire et que j'aurais souhaité connaître. Y a-t-il des figures historiques que tu admires ou que tu as admirées ?

— Moi ? Je suis née dans une famille d'Irlandais catholiques. C'est tout dire. La seule femme que j'avais le droit d'admirer était la Vierge Marie. J'y ai mis du temps, mais j'ai fini par me lasser des cultes de toutes sortes. Ma mère m'en veut encore d'avoir abandonné la pratique religieuse. C'est l'un des points majeurs de notre contentieux à elle et moi.

— J'en connais un bout en matière de mère manipulatrice. Prends cette histoire de location de chambre, par exemple. Liliane aurait pu brancher le répondeur et ne pas

exiger que je sois présent. Mais c'est dans sa manière de m'humilier en me demandant de venir répondre au téléphone en son absence. Elle a tellement de mépris pour son fils qu'elle l'oblige à participer à son propre supplice.

— Tu pouvais refuser...

F.-M. la regarda, étonné, comme si elle blasphémait. Il faillit répondre, mais chassa l'idée d'un hochement de tête et la guida vers la sortie de son lieu de culte d'une main dans le dos.

— Il est passé midi. Tu veux casser la croûte ?

— Je suis à la recherche d'un appartement. Tu te rappelles ?

— Viens d'abord manger. Ce sera vite fait. Une salade, des fromages et un peu de Riesling. C'est prêt dans le temps de le dire.

Maureen devinait le jeu de son hôte, mais elle décida de le laisser aller jusqu'au bout de sa mise en scène. Elle se doutait déjà que la chasse au logis perdait de son importance et que François-Marie manigançait pour la convaincre de louer la chambre.

F.-M. commença son plaidoyer en fouettant une vinaigrette avec dextérité. Il se mit ensuite à déchirer des feuilles de romaine auxquelles il joignit de la roquette, des tomates cerise, des cœurs d'artichaut, des filets d'anchois et des olives noires.

— Qu'est-ce que tu dirais d'être notre « coloc » ? Je pourrais aisément convaincre Liliane de te louer la chambre à prix avantageux. Peut-être n'est-ce pas indispensable qu'elle sache que nous nous connaissons ?

— Je n'aime pas les situations troubles.

— D'accord. Je lui dis que je te connais et que tu cherches un endroit à la ville pour être plus près des écoles qui t'engagent pour faire des conférences aux enfants. C'est vrai ça non ?

— Ce n'est pas entièrement faux...

— Cela dit, tu as besoin de changer de décor, du moins pour un temps jusqu'à ce que les choses s'arrangent dans ta relation avec ta mère. Pourquoi dépenser des sommes folles pour te loger pour quelques semaines ?

— Écoute-moi E.-M. : entre ma mère et moi, c'est terminé. Je veux vivre loin d'elle. Tu saisis ?

Il répondit en tranchant une baguette de pain croustillante avec énergie.

— La vie est étrange... J'aurais donné n'importe quoi pour avoir une mère qui aurait eu besoin de moi, comme la tienne... Enfin, tu n'auras pas ce genre de relations avec Liliane. Ce sera plus une... compagne qui se mêle de ses affaires. Je suis sûr qu'elle aurait préféré mettre au monde une fille dans le fond.

— Tu beurres trop épais François. Je ne dis pas que la chambre n'est pas attrayante, mais je ne veux pas devenir le jambon du sandwich entre ta mère et toi.

— Pas question, je te le promets Tu te rends service à toi-même en logeant dans une chambre où tu pourras faire ce que tu veux et à bon prix, crois-moi. J'y veillerai. Et tu me rends service en calmant les préoccupations de ma mère. Je pourrai enfin terminer ma recherche en paix et me dénicher un emploi sans me faire pousser dans le dos chaque matin au petit-déjeuner.

— C'est sérieux ? Tu veux te trouver un emploi ?

Qu'est-ce qui lui avait pris ? Il avait dit la première chose qui lui passait par la tête. Lui ? Trouver du travail ? S'il faisait mine de retraiter, Maureen ne le prendrait pas au sérieux et déciderait peut-être de ne pas louer la chambre.

— Qu'est-ce que tu crois ? Je suis très avancé dans la rédaction de mon livre. J'ai...euh... J'ai déjà d'autres projets.

F.-M. ne prenait même pas le temps de figoler ses mensonges. Maureen demeurait sceptique.

— Pourquoi te croirais-je ? Je t'ai vu à l'œuvre. Tu fabules avec beaucoup d'adresse lorsqu'il le faut.

Elle rit à petits coups en hochant de la tête et but une gorgée de vin. F.-M. faiblit. Le perçait-elle à jour ? La vue de son sac à dos l'inspira soudain. Il le fouilla comme un drogué qui cherche le dernier sachet qu'il croit y avoir caché.

— Ah, tu veux des preuves ?

Ses mains déplaçaient les appareils électroniques, tiraient sur les fermoirs en Velcro. Maureen était crispée de gêne à la vue de son énervement.

— François... Voyons...

— Tiens, regarde !

Il lui tendit le brouillon d'un Curriculum Vitae.

— Je peaufine mon C.V. avant de le mettre à la poste. Je dois d'abord rédiger une lettre type convaincante. On ne se lance pas dans une telle opération sans préparation.

— Je te crois François, je te crois...

— J'aurai plus de liberté grâce à un travail si je ne suis plus redevable à ma mère de ma propre survie. Déjà qu'elle trouve que je suis un lâche qui perd son temps.

La sonnerie du téléphone continuait de résonner à intervalles irréguliers. François-Marie saisit l'occasion de poursuivre son entreprise de conviction.

— Tu vois comme tu as de la concurrence ?

— Ce n'est pas dans mes habitudes de prendre des décisions sous pression.

— Je comprends. Au fait, comment te débrouilles-tu chez ta tante depuis ton épisode à la télé ?

Maureen avala une bouchée de pain et éclata de rire.

— Tu n'en rates pas une, dis donc !

— Mais non, j'essaye de changer le sujet de conversation pour ne pas que tu t'imagines que je mets de la pression.

— Et comme par hasard, tu abordes la question de ma situation précaire dans un petit appartement où je dois coucher sur un sofa lit au matelas mince comme une pizza...

— Du moment que tu as un coin à toi pour écrire...

— J'ai la table pliante de la cuisinette.

— Ce n'est pas ce qui se fait de mieux en fait de pupitre. Je t'en installerai un dans la chambre, celui de mon père. Il est à l'abri sous de vieilles couvertures à la cave.

Maureen se piquait au duel des arguments.

— Je ne suis pas bonne cuisinière. Chez ma tante, je n'ai pas à me préoccuper des repas.

— Ici non plus. Cuisiner pour trois au lieu de deux, quelle différence y a-t-il ? Maman n'a pas fait beaucoup de cuisine même lorsque papa vivait. Elle était toujours au travail. Je passais de longues heures à regarder faire la voisine qui me gardait. C'est grâce à elle que j'ai appris. Et j'avais des dispositions.

— Comment vas-tu convaincre ta mère que je suis « la » candidate idéale ?

— La meilleure façon serait d'insister sur le fait que tu es en rupture de bans avec ta mère et que tu cherches à te libérer de sa tutelle. Ça l'impressionnerait...

Maureen se méfiait du cynisme de F.-M. Mais elle était tentée par le refuge offert et la quiétude d'un lieu où les trois occupants ne se marcheraient pas sur les pieds. Elle imaginait avec une anticipation électrisante le plaisir de posséder un endroit à elle loin du regard de sa mère...

— Je rêvais d'un appartement bien à moi, finit-elle par reconnaître, déjà un peu conquise.

F.-M. comprit qu'il marquait des points mais se garda de triompher.

— Ce sera un début. Si tu n'es pas heureuse ici au bout de quelque temps, tu pourras chercher ailleurs. À ton rythme.

— Je déteste cette expression...

— Je ne l'emploierai plus.

Maureen éclata de rire.

— Décidément, tu tiens à moi. Enfin, à ma présence ici.

— C'est vrai. Je crois bien que j'ai besoin de toi. Tu es... rassurante. On ouvre une autre bouteille pour célébrer ?

— Je devrais dire non, mais... Okay ! On fête !

En débouchant la bouteille à la cuisine, F.-M. souriait largement, fier de son adresse auprès des femmes. Il était surtout rassuré de lui avoir fait croire qu'il voulait à tout prix se trouver un emploi. Il savait bien, lui, que toutes ces démarches de C.V. et de lettres n'étaient qu'une façon de jeter de la poudre aux yeux à sa mère. Il suffisait de les expédier à

des employeurs dont il anticipait une réponse négative.

Il se sentait investi d'un courage tout neuf. Les vexations que lui avait servies Liliane étaient déjà légères comme des bulles de savon dans sa mémoire.

Restée seule à la table de la salle à manger, Maureen se demandait si elle n'avait pas tiré les meilleures cartes, après tout. F.-M. était maniéré sans doute, mais ce ne serait pas désagréable de partager l'appartement d'un homme d'intérieur si à l'aise dans les tâches ménagères.

Et ce n'était pas un compagnon aussi désagréable qu'on pouvait le penser au premier abord. Elle pourrait probablement le supporter quelques semaines, histoire de faire le point sur son avenir...

Cinématographier

Séquence de vacances 1 :

— Et ta mère a gobé ça ?

À genoux sur le lit, Eugénie enduisait méthodiquement le corps nu de F.-M. d'une huile fine au parfum un peu lourd de fleurs de lauriers-roses. Ses gestes étaient presque déjà des caresses tant son massage se faisait insistant. F.-M. poussait son corps à s'appesantir sur le matelas moelleux. Étendu sur le dos à même la serviette de plage à l'effigie du personnage de dessin animé, il souriait à Eugénie.

Un ventilateur à larges pales, au plafond de la chambre, malaxait insensiblement la chaleur lourde de fin d'après-midi. F.-M. célébrait agréablement sa « victoire sur sa mère ». Eugénie et lui s'étaient réfugiés pour deux semaines à Pompano Beach aux Bermudes, dans un petit chalet aux murs recouverts de stuc rose et coiffé d'un toit blanc pyramidal conçu pour récolter l'eau de pluie.

Il terminait sa confession à sa maîtresse, après lui avoir demandé pardon de ses mensonges des dernières semaines à propos de sa mère. Il lui expliquait comment il avait convaincu Liliane d'accepter Maureen comme coloc.

— Elle était réticente au début. Mais j'ai insinué que j'avais des sentiments disons... tendres pour Maureen et que la situation pourrait peut-être se développer au point que

nous cohabiterions ensemble dès que nous trouverions un appartement... Aaaaah...

Il exhala une plainte de désappointement lorsque Eugénie interrompit son massage expert.

— T'es un vrai *snoro*, François. T'essaies toujours de t'en sortir avec tes histoires arrangées avec le gars des vues... Fais juste attention de ne pas m'écarter mine de rien. Je le prendrais rien que pas. Je suis comme ta Maureen, moi, j'aime les situations claires.

— Cesse de t'en faire. Tu sais bien que c'est nous deux qui comptons.

— Tâche de t'en rappeler.

Elle reprit son massage avec une lenteur voluptueuse, ralentissant à dessein ses mouvements lorsqu'elle constatait que son érection s'accélérait de façon trop précipitée.

Satisfaite du résultat obtenu, elle se mit sans délicatesse « en selle » sur lui, introduisit son pénis dans son vagin et le chevaucha allègrement. Et même si F.-M. était dans des dispositions explosives, elle atteignit l'orgasme la première, tandis qu'il devait se contenter d'un résultat mitigé. Il dissimula sa déception dans un soupir sonore de contentement.

Eugénie vivait dans ses relations sexuelles la version féminine de l'éjaculation précoce, une disposition qui ne cessait de surprendre son amant. La frustration de devoir se contenter d'une coda express au moment de la jouissance, le rendait de plus en plus hésitant lors de leurs rapports.

Cette fois, il se risqua à aborder la question avec Eugénie qui s'étirait pour agripper une poignée de papier mouchoirs :

— Tu... as eu le temps de jouir ?

— J'cherche pas midi à 14 heures, moi.

— Tu ne crois pas que ce serait encore plus formidable si nous parvenions à la jouissance en même temps ?

— Tu lis trop de gros livres et de revues féministes. Dans le sexe, ce qui compte c'est soi-même.

— Égoïste...

— T'es pas satisfait de la manière dont je te traite ? Pourtant, je te le dis quand tu performs bien, non ?

— Si, mais...

— Mais quoi ?

— J'aimerais... en savoir plus, connaître tes réactions, ce que tu as aimé, ce que tu voudrais que je fasse d'autre...

— Bande fort, c'est tout ce que je te demande. Puis arrête de jouer à la jeune épouse frustrée. Ça m'agace.

Elle sortit du lit sans crier gare et passa un peignoir court en nylon rose qui mettait en évidence le galbe de ses jambes épilées sans aucune trace de varices.

— Il faut que je me prépare pour le souper.

F.-M. tendit la main pour caresser sa cuisse, mais elle était déjà hors d'atteinte. Il savoura la vision inspirante de ses fesses bien fermes moulées par le tissu soyeux.

Eugénie ignore le sexe de F.-M. qui refusait de rendre les armes et entra dans la salle de bain dont elle laissa la porte entrebâillée.

François-Marie soupira en ravalant son dépit et s'assit sur le lit, les jambes pendantes, pour passer un peignoir de ratine. Il l'entendit uriner puis tirer la chasse d'eau. Eugénie n'avait guère le sens des instants d'intimité romantique.

Caméra électronique à la main, il s'approcha tout doucement de la porte ouverte de la salle de bain. Eugénie était nue ; elle tendait la main sous l'eau de la douche pour en évaluer la chaleur.

Le flash la fit sursauter lorsqu'il prit un cliché de ses jolies fesses rebondies. Elle ne se retourna même pas et entra dans la baignoire en tirant le rideau de douche.

— Voyeur !

L'exclamation faussement irritée le fit sourire. Il revint vers la table de chevet et se versa une eau minérale.

Séquence de vacances 2 :

Le petit bateau du tour guidé caracolait paresseusement sur l'eau turquoise à quelques centaines de mètres du rivage accidenté. Groupés autour d'un hublot en plexiglas scellé dans le fond plat, une vingtaine de touristes d'un âge certain admiraient les poissons tropicaux et la flore sous-marine.

Eugénie tenait mordicus depuis leur arrivée à sa ballade le long de la côte et F.-M. s'y était prêté sans rouspéter. Il avait surmonté son agacement, conscient qu'il lui était entièrement redevable de sa présence en ces lieux paradisiaques. Pour jouir de quelques heures de farniente sur la plage de sable rose, sous un soleil cajoleur qui redonnait de l'ardeur à son corps badigeonné de crème solaire, le ministre du culte de sa déesse personnelle savait puiser dans sa réserve de patience.

En public, Eugénie exerçait avec grâce l'art de dissimuler sa détermination à harponner une jeune proie. Elle jouait la timide discrète et affichait un visage émerveillé,

comme si c'était elle qui avait été séduite par ce jeune fou fougueux à ses côtés.

De telle sorte que les vacanciers de l'âge d'or qu'ils croisaient ne pouvaient s'empêcher de se dire : « Soit, ils ne sont pas du même âge, mais ils forment un si charmant couple. Et c'est lui qui semble l'avoir pourchassée. Il paie pour tout. Tout compte fait, elle n'est pas si vieille que ça ; elle pourrait être sa grande sœur. Et s'ils sont heureux ? »

Comment auraient-ils pu deviner qu'Eugénie gratifiait son amant d'une généreuse allocation quotidienne pour lui éviter l'humiliation de passer pour un gigolo dans les restaurants ? Comment pouvaient-ils savoir que la carte de crédit « platine » qu'il brandissait dans les boutiques lui avait été prêtée par sa compagne qui réglerait la note au retour ?

À la salle à manger de l'hôtel, la veille au soir, une antique Américaine qui dégageait des effluves de parfum agressif et ne se déplaçait qu'en fauteuil roulant, s'était arrêtée près d'Eugénie et lui avait chuchoté assez fort pour être entendue par tous les dîneurs sourds :

— *You're a lucky one my dear. I envy you. Don't let anyone spoil your happiness ! (Vous êtes chanceuse, ma chère. Je vous envie. Ne laissez personne détruire votre bonheur !)*

Eugénie s'était oubliée ; F.-M. avait surpris son sourire carnassier habituel pour la première fois depuis leur départ de Montréal.

La vieille Américaine avait fait un clin d'œil entendu à F.-M. — dont les oreilles tournaient au cramoisi — avant de s'éloigner cahin-caha vers une table où se précipitaient déjà le maître d'hôtel et trois ou quatre serveurs aussi stylés que lui.

Fidèle à son personnage public, Eugénie avait minaudé juste ce qu'il faut en levant discrètement son Dry Martini à l'intention de son jeune compagnon. Son sourire avait retrouvé sa fausse ingénuité.

F.-M. s'était senti mal à l'aise et fier d'être envié tout à la fois. Le joug d'Eugénie était doux, mais inoubliable.

Et ce matin, à bord de ce bateau qui empestait le diesel, sa patience s'étiolait de vague en vague.

Les commentaires enthousiastes de rigueur de la jeune accompagnatrice — une splendide jeune Noire qui ne se gênait pas pour faire des œillades complices à F.-M., le seul jeune au sein de cette troupe de retraités et de semi retraités — fusaient comme les appels d'un baratineur de foire par-dessus le teuf-teuf du moteur qui bredouillait au ralenti.

Eugénie désigna du doigt sous la surface transparente trois ou quatre poissons colorés que la présence du bateau sur l'eau tiède laissait indifférents. De longues algues battaient langoureusement la mesure au gré des courants aquatiques.

Quelques encablures plus loin, F.-M. fit mine de s'attarder à la contemplation d'un massif de corail. Il visa le fond de la mer de sa petite caméra électronique. En une brève seconde, il avait immortalisé l'image pour les générations futures.

Que faire maintenant ?

Insidieusement, la main experte d'Eugénie lui caressa une fesse à la dérobée. Il se tourna vers elle et lui adressa une œillade amoureuse convaincante...

Séquence de vacances 3 :

Les deux premières mesures de *Fur Elise* carillonnèrent près de la tête de F.-M. dans son sac de plage en toile écarlate. Sa main l'agrippa aussitôt à la deuxième sonnerie, évitant d'interrompre le sommeil d'Eugénie qui rissolait sur une chaise longue à ses côtés, sous la chaleur du soleil au zénith.

F.-M. se leva d'un bond et s'éloigna en sautillant sur le sable brûlant en direction de l'eau turquoise qui léchait timidement la plage.

— Allo ? *Yes, yes ! I'll accept the charges. (Oui, oui ! J'accepte les frais.)* Allo ? Enfin c'est toi Maureen. Je croyais que tu m'appellerais plus tôt...

Maureen expliqua d'une voix neutre :

— J'ai pris quelques jours pour m'installer dans ma nouvelle chambre et j'avais du travail en retard. Qu'est-ce qui se passe ? Tu avais l'air inquiet dans ton message sur le répondeur ?

— Ah oui ? Pourtant, euh... Ça va bien ici. Je voulais seulement savoir comment tu t'arrangeais avec Liliane. Elle ne te fait pas trop de difficultés ?

— Au contraire. Liliane (elle l'appelait déjà par son prénom ?) est vite devenue une copine. Elle me fait bien rire avec ses histoires de salle de rédaction. Elle m'a prêté un ensemble charmant pour l'accompagner à un lancement dans un bar ce soir. Nous avons la même taille. Tu le savais ?

— Euh... non. Je... De quel romancier s'agit-il ?

Préoccupé à la pensée que son plan put subir des ratés, François-Marie n'écouta pas la réponse. Il regretta d'avoir joué

les grands seigneurs en annonçant son départ pour les Bermudes à sa mère, le lendemain de l'arrivée de Maureen dans leur vie, sous le prétexte de les laisser faire connaissance à leur aise.

Il pouvait bien faire de l'esbroufe à Eugénie avec son récit à sa mère d'une prétendue liaison avec Maureen. Mais il ne pouvait se mentir à lui-même : il s'était contenté de dire à sa mère que son amie avait besoin d'un pied-à-terre à Montréal pour écrire, et de l'assurer sans broncher qu'elle était « la candidate idéale parmi toutes celles qu'il avait interviewées au téléphone » au cours de ce fameux dimanche.

En déambulant de-ci de-là sur la bande de sable mouillé, il gardait les yeux au sol pour éviter les cadavres de physalies encore gonflées, échouées comme de grosses fleurs mauves insolites.

— Quand rentres-tu ?

La voix de Maureen le sortit de sa réflexion morose.

— Quoi ?

— Quand reviens-tu à Montréal ?

— Ah... Euh... Je ne sais pas au juste. Il fait si beau ici. Je me remets de tous les hivers horribles que nous avons connus depuis dix ans. En principe, je devrais rester encore huit jours, mais j'hésite... Je me sens devenir paresseux. Et je ne veux pas trop m'éloigner de l'écriture.

— Mais je croyais que tu avais pris ton ordinateur portable pour travailler un peu...

— Tu sais ce que c'est... Je crois que je me sens trop en vacances. Je me sens moins... inspiré.

F.-M. eut la vision fugace du corps nu d'Eugénie couché sur le sien et de ses mouvements rythmés du bassin. Il ne

pouvait tout de même pas avouer à Maureen qu'il servait d'esclave sexuel à une maîtresse qui aurait pu être sa mère. Pourvu que Liliane ne renseigne pas Maureen sur la nature de son séjour ici ! Son sourire narquois à l'annonce de son départ pour les Bermudes lui avait fait comprendre qu'elle n'était pas dupe. « Protège-toi surtout » avait-elle dit sur un ton faussement enjoué.

— Et puis, je ne trouve pas ici le genre de spécimens de femmes essentiels à mon étude.

— Ah... Veux-tu prévenir Liliane que tu rentreras plus tôt que prévu ?

F.-M. jeta un œil en direction d'Eugénie. Elle était toujours immobile sur sa chaise longue, le visage protégé d'un chapeau de paille à large rebord et de lunettes de soleil démesurées.

— Euh... non, ce n'est pas la peine. Je n'ai pas vraiment pris de décision. Je vais voir. Je rappellerai plutôt si j'avance mon retour. Tu lui dis bonjour de ma part ?

— Tu veux lui parler ? Elle est dans son bureau. Liliane ?

— Non !!! Non, non... Je dois y aller. La navette de l'hôtel m'attend pour... une visite à l'aquarium. Il y a des tortues de mer de 150 ans. Il paraît que c'est fascinant.

— Bon... Eh bien, mes amitiés aux tortues centenaires. Je dirai à ta mère que tu la salues.

— C'est ça. À bientôt.

— *Take care. (Prends soin de toi.)Bye.*

Il entendit un déclic sec. Il glissa le portable dans la poche de son maillot de bain et entreprit de faire un peu de

jogging sur le sable mouillé pour secouer la déception qui le gagnait.

De sa chaise longue, derrière ses lunettes fumées, les yeux d'Eugénie ne perdaient rien de ses allées et venues.

Séquence de vacances 4 :

François-Marie sortit d'un pas lent du Musée de la Marine d'Ireland Island. Il inspira l'air chaud humide. Il cligna des yeux et frissonna de satisfaction. Il était seul. Il n'osait se dire « libre ». Mais cet « après-midi de congé » que lui avait accordé Eugénie, partie à l'assaut des boutiques d'Hamilton, se révélait un moment de grâce. Il avait grandement besoin de se sortir du cycle épuisant des activités au lit et des siestes fades sur la plage frémissante sous le soleil en fusion de l'après-midi.

Il aspira goulûment une gorgée de la limonade glacée achetée dans une distributrice et, poussant sa mobylette de l'autre main, alla s'affaler sur une chaise à l'ombre. Il fit des yeux le tour du terrain de parade de l'ancien fort, s'arrêtant à la gigantesque figure de proue du « HMS Irresistible » en plein centre. Deux ou trois moutons grugeaient l'herbe, faisant office de tondeuses.

À quelques pas de là, des buissons de laurier rose embaumaient l'air environnant de leur parfum capiteux. F.-M. souhaita vivement que sa maîtresse ne succombe pas à la tentation de s'acheter un parfum au rhum à l'odeur persistante. Il angoissait à la pensée de lui faire l'amour tout l'hiver en combattant la migraine que lui infligeaient ces essences lourdes.

Un petit lézard vert pâle vint se positionner à un mètre de sa chaise en l'ignorant totalement. F.-M. lui consacra quelques minutes d'attention. L'animal s'enfuit soudain à toute vitesse, effrayé par une agitation subite.

Quatre ou cinq touristes âgés s'affolaient, poussaient des cris : « *Call for help !* » (« *Appelez les secours* »), « *Hurry !* » (« *Vite !* »). F.-M. se précipita vers un buisson où se morfondait le petit groupe en proie au désarroi.

Il écarta une sexagénaire anorexique qui se pressait les deux mains sur la bouche en geignant. Deux vieillards en bermudas et chemisettes aux couleurs criardes étaient figés d'hébétude. Une autre dame, le visage cramoisi sous sa visière blanche, était agenouillée près de la vieille Américaine en fauteuil roulant qui avait félicité Eugénie de sa chance. Elle lui tapotait vivement la main droite et hurlait :

— *Geraldine, don't go ! Brace yourself ! Help is on the way ! Please, don't leave me !* (Ne te laisse pas aller, Geraldine. Tiens bon ! Les secours arrivent ! Je t'en prie, ne me laisse pas seule !)

Mais le teint blafard de la vieille infirme témoignait éloquemment de son état : la crise cardiaque l'avait foudroyée.

Un bref instant, il se demanda que faire. Il ne lui venait à l'esprit que des gestes clichés vus dans les innombrables films d'avant-guerre de sa collection. Des mots résonnaient dans sa tête avec l'intonation d'Humphrey Bogart et ne formaient qu'un message absurde : « *Too late sweetheart ! She didn't make it...* » (« *C'est trop tard, chérie. Elle n'a pas résisté...* »)

Il songea à prendre son pouls, mais il ne put s'y résoudre à la vue des taches brunes sur la peau ridée, flasque et blanchâtre de l'avant-bras.

— *Coming through! Coming through!* («*Laissez passer! Laissez passer!*»)

Deux préposés du musée écartaient sans ménagement les spectateurs de plus en plus nombreux. Tandis que le plus déterminé des deux s'affairait déjà à la recherche de signes vitaux, l'autre glapissait dans son walkie-talkie pour commander une ambulance.

Le préposé se releva. Il se tourna vers la dame à visière blanche et grimaça.

— *She's got a pulse, but it's erratic...* (*Son pouls est arythmique...*)

La perspective d'une mort imminente sous ses yeux affola François-Marie. Pris d'un haut-le-cœur, il s'écarta. À peine rendu à sa mobylette, il vomit la limonade qu'il venait d'ingurgiter. Un grand frisson l'agita; sous la chaleur torride, il avait froid.

Il se laissa choir sur la chaise. Ce n'était plus du cinéma. Dans quelques années, ce serait sans doute Eugénie qui serait à la place de la vieille dame. Une Eugénie qui n'aurait pas fait l'amour depuis belle lurette et dont la peau serait parsemée de taches brunâtres... Et lui? De quoi aurait-il l'air à ses côtés? D'un vieux beau? Était-ce le genre d'avenir qui se profilait devant lui? Ne méritait-il pas mieux?

Le visage de sa mère lui revint en mémoire, puis celui de Maureen... Pour la première fois de sa vie, son métier de gigolo lui donna des frissons.

Tremblant comme un halluciné, il enfourcha sa mobylette et s'enfuit cahin-caha en direction du chalet rose, en souhaitant qu'Eugénie ne soit pas déjà de retour.

Envahir

Encore englué dans la mélasse d'une nuit d'insomnie peuplée de questionnements angoissés sur sa situation, F.-M. sombra à la barre de l'aube dans un sommeil fiévreux, entrecoupé de brefs cauchemars, invariablement des situations humiliantes impliquant sa mère.

Il avait 10 ans. Il lisait sagement « Les Sept Boules de Cristal » dans une chaise surdimensionnée en planches peintes, sur la pelouse du chalet familial. De la fenêtre de la cuisine où elles préparaient le repas, lui parvenaient les confidences de sa mère à sa jeune sœur Madeleine.

— Parfois, je me dis qu'il sera toujours un enfant. Il ne se rebelle pas, il ne conteste rien. À son âge, je me querellais avec ma mère et je fuguais durant de longues heures, parfois deux ou trois jours.

— De quoi te plains-tu ? Beaucoup de mères souhaiteraient un enfant comme François-Marie, répliquait Madeleine.

— Pas moi. Il fait trop « petit homme ». Il est trop raisonnable, trop fiable. À l'âge où les garçons fument des cigarettes en cachette, il endosse tous les messages de mise en garde à la télé. Il mange tout ce qu'on lui sert et il dessert la table sans rechigner. Il fait même le ménage de sa chambre sans que je lui demande.

François-Marie courait à la fenêtre pour crier à sa mère qu'il faisait tout cela parce qu'il l'aimait et qu'il voulait qu'elle l'aime de retour. Mais, dans son rêve, les deux femmes n'entendaient rien et il se précipitait vers la plage pour tenter d'allumer un feu de bois de grève humide. Sa tante Madeleine venait s'asseoir sur un rocher non loin de lui. Chaque fois qu'il osait la regarder, elle rabattait sa jupe avec une

mine attristée qui ne faisait qu'accroître son sentiment d'enfant délaissé...

Des pas sur le parquet devant la porte de sa chambre le tirèrent brusquement de son rêve. Maureen se rendait à la cuisine. La fatigue l'aspira aussitôt dans une autre bourrée de sommeil agité.

Il se voyait nu près du gigantesque sapin de Noël de la Place Ville Marie. Il faisait face à sa mère qui le toisait, une lueur d'irritation dans le regard. Il ne distinguait aucun visage, mais il sentait des milliers de paires d'yeux le vriller. Il demandait à sa mère de l'amener à l'abri, mais elle l'interrompait pour le ridiculiser :

— Enfin du désordre dans ta vie. Enfin de l'audace. Toi qui n'as jamais désobéi à un couvre-feu, te voilà en train de te masturber sur la place publique.

— Je ne masturbe pas ! hurlait F.-M.

Un trou noir poisseux, visqueux, l'absorba. Il émergea dans une salle de restaurant irréaliste, mal éclairée. La table était mise devant Liliane et lui, seuls convives dans ce lieu où bruissaient pourtant des échanges à haute voix.

Un carton plastifié affichait au mur un texte intitulé : « Les dix commandements du fils aimant ». Il demandait avec effort à sa mère :

— Pourquoi me détestes-tu ?

— Parce que tu m'ennuies.

— J'ai passé ma vie à essayer de te plaire.

— Tu m'agaces.

— Tu me reproches d'être ton fils ?

— Je te reproche d'être insipide, inodore et sans saveur, comme l'eau du robinet. Tu es comme une expérience de chimie qui ne sert qu'à

démontrer ce que tout le monde sait d'instinct.

— NON !!

François-Marie s'éveilla de nouveau, en nage dans ses draps poisseux. Maureen frappait à la porte entrebâillée.

— Ca va François ?

— Ça va. Je rêvais, je pense...

— Tu n'as besoin de rien ?

— Non...

Elle s'éloigna. F.-M. faillit la rappeler...

La porte close de la cuisine ne lui permettait pas de saisir la nature du bavardage des deux femmes, noyé sous le gargouillis de l'émission radiophonique préférée de sa mère. Il maudissait la logorrhée de la pécoreuse hyperactive, fascinée par ses propres élucubrations à contretemps qui obligeaient ses invités à parler plus fort pour contrer ses interruptions.

De retour des Bermudes depuis trois jours, F.-M. restait abasourdi de morosité et d'insomnie. Il avait tôt fait de déceler qu'en son absence Maureen et Liliane s'étaient trouvé des points communs dont le plus contraignant s'avérait leur irritante disposition à se lever «aux aurores nacrées». Finie pour lui la torpeur séduisante des grasses matinées qui s'étirent.

Était-ce le début d'un chapitre imprévu de l'affrontement qui l'opposait à sa mère ? Avait-elle élaboré une nouvelle tactique pour le mettre en rogne et remuer les tisons de leur querelle pour que, tel un oiseau qui dégringole la cheminée, il s'y brûlât les ailes ?

Pire encore : il redoutait que son astucieux plan de bataille ne subît déjà des ratées. Il avait souhaité contrecarrer les visées de sa mère en lui opposant Maureen ; il craignait maintenant d'avoir

mal déployé ses pièces. Il avait voulu faire la guerre en dentelles en introduisant la jeune femme dans la vie de sa mère comme sa conciliatrice personnelle. Il devait admettre une première défaite : elle n'était le pion de personne et refusait d'arbitrer leur différend.

À les entendre rire et s'exclamer, force lui était d'avouer que les deux femmes avaient des atomes crochus. Au retour de l'aérogare où elle était venue le cueillir, Maureen avait déclaré tout de go avoir trouvé dans la journaliste la mère à l'esprit ouvert et moderne qu'elle avait toujours souhaité avoir.

Il se contorsionna sur son lit en désordre dans un geste de rage enfantine. Les grandes chaleurs de l'été sapaient son énergie. La seule pensée de se remettre à l'écriture lui était insupportable. C'était pourtant l'unique justification de son existence de désœuvré ; il ne pouvait tout de même permettre à sa mère de lui rappeler une fois de plus qu'il était un « flanc mou » qu'aucun aiguillon ne parvient à motiver...

Le dépit tournait à une sourde colère. Celle de l'enfant à qui sa mère refuse l'exclusivité. F.-M. suait de jalousie. Les rires espiègles des deux femmes soulevaient en lui la crainte que l'arrivée de Maureen dans leur vie ne servirait pas ses fins.

Il n'avait plus le choix. Il fallait franchir une autre étape de sa guérilla. Le F.L.F.-M. (Le Front de libération de F.-M. !) devait déclencher une nouvelle attaque de contournement.

François-Marie gara sa vieille Renault 5 dans une rue du nord de la ville qui ne payait pas de mine ; ses deux

murailles de petits édifices mitoyens en briques disparates de deux ou trois étages étaient lourdement chargées d'affiches criardes au néon. Il vérifia pour la énième fois l'adresse griffonnée à l'endos de la carte d'affaires de Simon Ricard. À l'abri de ses verres fumés, il scruta les environs avant de faire quelques pas décidés, pour se rendre compte aussitôt de son erreur. Les numéros impairs correspondaient à l'autre côté de la rue. Ce départ ridicule l'agaça.

Le flot de la circulation rendait la traversée de l'artère difficile ; il se résolut à gagner une intersection et à attendre le feu vert, sa belle détermination déjà évanescence devant ce contretemps. Les devantures nécessitaient un bon ravalement. Des papiers froissés jonchaient le caniveau.

Il avançait, le nez en l'air, à l'affût des numéros civiques tachés de suie et de poussière. Derrière une palissade de panneaux de contre-plaqué vieillis par les intempéries et maculés d'affiches effilochées, les ruines carbonisées d'un bar de danseuses nues en disaient long sur la vétusté du quartier.

Sa détermination s'étiolait lorsqu'il releva enfin le numéro recherché. Une affichette en plastique, vissée à droite d'une porte en verre, lui confirma qu'il avait trouvé l'endroit. Il manquait deux lettres au nom de « Me Gino d'Allessandro, avo at/lawy r ». Son bureau occupait l'étage au-dessus de la « Pizzeria di Firenze ».

F.-M. gravit l'escalier intérieur à pas incertains. Des relents de mozzarella brûlée flottaient dans la cage poussiéreuse. Il aboutit à une porte vitrée sur laquelle on avait collé au diachylon une carte d'affaires de l'avocat pour remplacer le lettrage gratté sur le verre dépoli. On pouvait

encore deviner que le local avait précédemment fait le bonheur de « Giuseppe Del Vecchio, gérant d'artiste » (sic). Le pauvre avait-il fait faillite parce qu'il n'était parvenu qu'à en mettre un seul sous contrat ?

L'ameublement sommaire de l'antichambre se composait d'un petit pupitre à assembler soi-même probablement acheté dans une vente de garage, d'une chaise de dactylo désassortie et de deux vieux fauteuils recouverts de cuirette verte, obtenus de toute évidence d'un bar salon en faillite. Le grondement monotone du ventilateur d'un ordinateur d'une génération oubliée meublait le silence. Un pictogramme bien en évidence sur un coin du pupitre interdisait de fumer. S'il y avait une réceptionniste à l'emploi de « Me d'Allessandro, avocat/lawyer », elle était peut-être sortie pour satisfaire un besoin urgent de nicotine.

E.-M. lutta contre l'envie de fuir ce bureau déprimant. Une porte entrebâillée dans le coin droit laissa filtrer les éclats de la voix sonore d'un interlocuteur au téléphone. Les paroles en italien fusaient, suivies de brefs instants de silence, de grognements d'assentiment ou de protestation selon la réplique entendue dans l'acoustique.

« Tant qu'à être rendu... », soupira François-Marie en s'assoyant dans le fauteuil qui lui paraissait le moins défraîchi. Il feuilleta négligemment quelques pages du *Corriere della Italia*, puis s'attarda à des photographies de voitures de F1 dans une revue défraîchie. Il bâilla contre son gré et chercha des yeux un endroit où fixer le regard. Une unique reproduction d'un quelconque paysage bucolique, avec l'inévitable ruine d'un faux temple romain, lui valut quelques minutes de répit.

L'œil à sa montre, il sentait l'impatience le gagner. Il se leva pour s'éclipser au moment où Me d'Allessandro sortait de son bureau. De surprise, F.-M. échappa la chemise en carton orange dans laquelle il avait rangé quelques documents pour faire bonne figure, dont le testament de son père. Il se précipita à quatre pattes pour les ramasser.

— Scusi, fit l'avocat en manches de chemise et bretelles écarlates, de grosse lunettes rondes en corne glissant sur son nez en sueur. Vous êtes François-Marie Loubier, l'ami de Simon ?

— C'est moi, oui...

François se releva, en replaçant les feuilles échappées dans le dossier. Le jeune avocat replet lui tendit une main dont la moiteur fit grimacer F.-M.

Son bureau était à peine mieux aménagé bien que plus spacieux que l'antichambre. De toute évidence, Me d'Allessandro débutait dans la confrérie des plaideurs et ses revenus n'avaient pas encore l'ampleur de son tour de taille. La minceur de la porte qu'il referma n'était guère propice à assurer la confidentialité de leur entretien, constata F.-M. en entrant, mal à l'aise.

L'avocat se balançait légèrement sur son fauteuil en bois verni qui devait avoir deux fois son âge et attendit que son client potentiel lui fît part de sa démarche.

F.-M. exposa laborieusement sa situation, évoqua le testament de son père dont il lut un ou deux passages, s'attarda en un récit méthodique sur ses recherches « sociologiques », négligea de faire allusion à l'existence d'Eugénie, mais s'étendit sur la venue de Maureen à l'appartement, croyant impressionner son interlocuteur par sa grandeur d'âme.

Parfois, d'un geste bref, le petit personnage rondouillard notait quelques mots au verso d'une feuille déjà imprimée, autre signe, sinon de son esprit écologique, du moins de son sens de l'épargne. Aucun doute possible : F.-M. ne se trouvait pas dans un célèbre cabinet légal au sommet d'une tour d'ivoire du centre-ville.

La confession dura une vingtaine de minutes. F.-M. usa d'une certaine retenue dans les effets de manchettes pour ne pas irriter son interlocuteur, mais joua habilement la carte du créateur à qui l'on met des bâtons dans les roues, du fils dévoué qui doit affronter l'ingratitude d'un parent vieillissant (« Sait-on jamais, n'est-ce pas ? Avec l'âge... ») et termina par une péroration sur ses exigences face à sa mère où il eut la sagesse de se montrer sobre mais convaincu.

La réceptionniste secrétaire, de retour de sa pause-café, entra sans frapper pour déposer deux cappuccini dans des verres de styro-mousse sur le bureau de l'avocat. Le café était savoureux et F.-M. ne retint pas le geste de se lécher discrètement les lèvres décorées de lait chaud crémeux.

L'avocat réfléchit quelques instants, sirota une ou deux gorgées de son café, se renversa dans son fauteuil à ressorts et dit de plein fouet :

— En somme, vous aimeriez que votre mamma continue de vous faire vivre ?

François-Marie sentit son visage s'empourprer. En ces termes, sa démarche paraissait une vile combine, destinée à abuser de la générosité d'un parent à la santé défaillante. Il put néanmoins bredouiller :

— Mais... mais je suis sûr que mon père voulait que je demeure auprès de ma mère pour prendre soin d'elle!

— Peut-être... Ma, il n'est plus là pour nous le confirmer.

— Le fait qu'il avait précisé dans son testament qu'il me laissait une pension et le cinquième de la propriété du condo...

— Prego...

L'avocat tendit la main, prit le testament et le parcourut en quelques brèves minutes.

— La pension approche de l'échéance et votre mamma vous offre de racheter votre part de l'appartement dites-vous?

— Si, euh... Oui...

— Pourquoi au juste voulez-vous demeurer là à votre âge?

— Je... Je suis bien... J'ai passé ma vie là... Je suis plus à l'aise pour mes recherches...

— Vous n'avez pas d'amis?

— Mais oui j'ai des amis. Beaucoup même.

— Des femmes?

— Évidemment des femmes! Vous croyez que je suis... gai?

— Je ne crois rien, M. Loubier. J'essaie d'évaluer comment je peux vous défendre dans cette cause. En fait, SI je peux vous défendre.

Un vif dépit gagna F.-M. Il avait espéré avoir convaincu l'avocat du bien-fondé de sa démarche. Devait-il interpréter son attitude comme un refus poli et se retirer? Il chercha une contenance en buvant un peu de l'onctueux café qui embaumait l'étroit bureau.

Me d'Allessandro réfléchissait. Sa barbe, qu'il avait forte, crissa sous ses doigts lorsqu'il se frotta machinalement le menton et le cou. Du dehors, sur le trottoir, leur parvenait une engueulade en anglais entre le patron du restaurant et un livreur.

L'avocat s'accouda à son bureau et parla lentement. Un sourire ironique apparut sur son visage.

— Il y a peut-être un espoir. J'ai lu un article sur un cas semblable dans une revue de loi italienne, il y a quelques jours. Je suis tombé par hasard sur une petite nouvelle disons... inspirante. La Cour de cassation italienne a rejeté l'appel d'un père qui voulait que son fils, hmmm disons... devienne adulte. Le fils a 29 ans et a été reçu au barreau local. Il possède un appartement luxueux dans une grande ville et un portefeuille d'actions évalué à environ 350 000 \$. Il a refusé plusieurs offres d'emploi, mais a poursuivi ses parents pour obtenir une pension mensuelle de 1000 \$...

— C'est une blague... ??

— Pas du tout. La cour a conclu, je cite de mémoire évidemment, qu'il n'y avait rien de mal à ce qu'un jeune homme refuse des emplois qui ne correspondent pas à sa formation, ses habitudes, ses dispositions et ses intérêts. Les parents ont été condamnés à lui verser la pension jusqu'à ce que leur fils atteigne l'autonomie financière. Je cite toujours de mémoire.

— C'est ahurissant. ! Vous croyez que ça marcherait ici ?

— Pas sûr. Mais on peut toujours essayer, n'est-ce pas ? En tout cas, c'est une façon originale de renverser la vapeur et de contrer l'offensive de votre mamma. Vous m'avez dit qu'elle semble prendre cela comme un tournoi entre vous et elle, non ?

— Euh... oui. Hmmm... Je vais y penser... C'est une manœuvre... originale en tout cas. Euh... pour la question des honoraires ?

— 500 \$ pour ouvrir un dossier. Pour le reste, mon tarif est de 100 \$ l'heure.

François-Marie était trop bien élevé pour laisser paraître sa déception. Les émoluments pourraient s'avérer lourds à verser, advenant que sa mère fasse traîner les choses en longueur, passée l'extinction de sa mince pension.

— Est-ce possible d'éviter un procès ? Je connais bien ma mère. Elle a la tête aussi dure que le marbre du « David » de Michel-Ange.

Il sourit, content de sa blague qui n'obtint pas le succès escompté auprès de l'avocat.

— Je veux dire... euh... j'avais pensé à une... lettre d'avocat pour la faire réfléchir. Et si ça ne marche pas, peut-être qu'une... euh... conciliation...

— Écoutez, M. Loubier. Ce genre de manœuvres, ça se produit dans les téléromans ou dans les romans. Le monde a bien changé. Vous dites vous-même que votre mamma pourrait se montrer coriace. Moi j'ai confiance ; la jurisprudence récente est pleine de cas de petits-enfants qui ont obtenu des pensions de leurs grands-parents, de parents que la cour a obligés à verser une pension à un enfant pour lui permettre de poursuivre ses études, de jeunes enfants qui ont obtenu la protection de la cour contre des parents fumeurs... On vit dans un monde de fous de nos jours, M. Loubier. Votre cas pourrait être très populaire auprès des journalistes. Votre mamma est connue à cause de sa chronique ; elle va peut-être

vouloir éviter la mauvaise publicité pour ne pas nuire à sa réputation de « femme de son temps ».

F.-M. n'était pas insensible à de tels arguments. Mais la perspective de heurter les sentiments de sa mère, d'exposer leur « cas » sur la place publique et de se retrouver avec une cohabitation difficile, face à une Liliane qui afficherait jour après jour son profond mépris, était à tout le moins inquiétante.

Quel rôle jouerait Maureen dans une telle relation ? Se rangerait-elle du côté de Liliane, dont l'amitié toute nouvelle semblait lui tenir à cœur ? Les laisserait-elle tous les deux à leur querelle ? Rien n'était simple désormais. Il avait entrouvert une porte sur le mauvais temps et il tendait la main à l'extérieur pour savoir s'il pleuvait. Déjà, il ne se sentait plus tout à fait protégé des intempéries de l'avenir, debout dans une embrasure qui n'avait plus rien de coquet. L'insécurité le submergeait.

— M. Loubier ? Qu'est-ce que vous décidez ?

— Maintenant ? Comme ça ?

— Écoutez, Simon m'avait laissé entendre que vous étiez à bout et que vous aviez besoin de vous sortir d'un mauvais pétrin. En êtes-vous sûr ? Voulez-vous réfléchir ?

F.-M. eut l'impression que l'avocat venait de lui donner la possibilité de se retirer de l'embrasure et de fermer vivement la porte sur le mauvais temps qui menaçait à l'horizon.

— Vou-oui. C'est ça. Je crois qu'il faut réfléchir.

— Entendu. Laissez vos coordonnées à ma secrétaire en sortant. Je vous enverrai ma facture pour la consultation. Buon giorno.

Il lui serra mollement la main et s'empara du combiné du téléphone de l'autre, tout de suite prêt à se lancer dans une affaire bien plus rentable.

F.-M. en profita pour s'éclipser, laissant au passage sa carte à la téléphoniste, qui bâillait aux corneilles.

Il déboula l'escalier, écoeuré par l'odeur de mozzarella brûlée qui y flottait toujours et bondit dans la rue avec l'impression d'avoir échappé à une terrible avanie.

Mais sa couardise lui faisait honte... À qui se confier désormais ?

Se replier

Des paillettes de pâte feuilletée s'agrippaient aux lèvres trop rouges d'Eugénie dont la joue gauche se gonflait d'une énorme bouchée de son deuxième croissant prosciutto-laitue-gruyère. F.-M. lui avait fait la surprise d'apporter un goûter, histoire de faire une petite dînette impromptue à son bureau.

La bouteille de Sancerre blanc était délestée des trois quarts de son contenu grâce à la vigilante attention de la courtière qui alternait les bouchées, sectionnées de ses dents blanches bien alignées, et une gorgée du précieux liquide.

« Vive les appareils d'orthodontie » pensa F.-M., en picossant avec une fourchette en plastique blanc dans un contenant en plastique transparent encore à moitié rempli de feuilles de vigne farcies et d'un soupçon de taboulé.

Eugénie était de ces personnes qui expriment le contentement de manger par de légers murmures cadencés et nasillards. F.-M. lui sourit et avala une minuscule portion de taboulé, avant de lever sa fourchette pour indiquer qu'il s'apprêtait à parler.

La sonnerie du téléphone le devança une fois de plus. Depuis vingt minutes, il n'avait pas dépassé le stade de l'entrée en matière. Ils se revoyaient pour la première fois depuis leur « lune de miel » aux Bermudes (l'expression était de sa maîtresse) et elle ne trouvait même pas une minute pour lui témoigner de l'attention.

F.-M. se carra dans le confortable fauteuil et fit mine d'admirer le luxueux mobilier du bureau. Pourtant il avait eu maintes occasions de le détailler en long et en large depuis huit mois, soit depuis cet après-midi fatidique où il y avait pénétré, soi-disant pour connaître d'elle le cours des prix de condos dans son quartier, mais en vérité pour nouer contact avec cette belle femme mûre, dont une de ses « généreuses amies » lui avait vanté le net penchant pour les jeunes hommes de son âge. Avait-elle été dupe à ce moment de ses explications torturées sur sa situation difficile d'héritier présomptif ? Elle n'en avait rien laissé paraître.

Il écoutait procéder au téléphone cette véritable ogresse qui menait sur un ton sans réplique, et dans un anglais impeccable, la négociation d'une vente problématique. Il ne pouvait qu'admirer son sens inné d'abuser les autres ; elle était née pour accaparer les biens qui l'entouraient et leurs propriétaires. N'en était-il pas la preuve vivante ? N'avait-il pas renoncé peu à peu à fréquenter d'autres « clientes » pour répondre à son exigence d'exclusivité ?

Lors de leur première rencontre, elle l'avait littéralement séduit par son attitude experte, mais surtout par son apparente compassion. Elle avait fait montre de telles dispositions pour l'écoute active qu'il s'était emmitouflé dans une tranquille sérénité de macho. Eugénie avait joué la quinquagénaire effarouchée qui fait mine d'hésiter, lorsqu'il lui avait proposé d'aller prendre un verre à une terrasse.

À la fin de la soirée, il s'était pourtant retrouvé dans son lit et s'était épuisé à lui faire l'amour, tout de même un peu inquiet à l'idée d'ameuter les voisins du trop grand cottage

moderne de banlieue. Car la belle savait exprimer sa jouissance avec une emphase qui évoquait les cornes de brume.

L'avait-il séduite ou n'avait-il été que la victime d'une habile mangeuse d'hommes? Comme chaque fois que ce souvenir refaisait surface dans sa mémoire, F.-M. préférait le chasser. Au fond, il connaissait la réponse, mais il choisissait de s'illusionner et fuir la réalité pour ne pas aliéner le sentiment de sécurité que sa liaison lui conférait.

Il était là aujourd'hui pour « tâter le terrain » à la suite de son entretien de la veille avec l'avocat obèse et obtenir, mine de rien, l'opinion d'Eugénie. L'échéance de l'allocation mensuelle versée par la succession approchait trop vite à son goût. Dans l'éventualité où Liliane maintiendrait sa décision de le mettre à la porte et de vendre le condo, peut-être aurait-il besoin d'un « pensionnat » où panser ses blessures le temps de se revirer de bord? Si jamais il y parvenait...

Elle raccrocha d'un geste impatient.

— Niaiseux! Il s' imagine qu'il vit encore à Hong Kong. C'est le genre de client qui chipote sur le prix d'une maison et qui se *désâme* pour nous faire croire qu'il est trop pauvre pour l'acheter. Il arrive ensuite chez le notaire avec des centaines de milliers de dollars dans un sac en papier brun!

—Tu n'exagères pas un peu?

— Non. Ça m'est arrivé une fois. Depuis ce temps-là, je me méfie des gens qui ont l'air ordinaire et un peu simple. Ce sont les plus durs en affaires. Bon qu'est-ce qu'on disait? Ah, oui... TA mère...

Eugénie avala d'un trait un demi-verre de vin, enfourna la dernière portion de croissant qu'elle avait gardée à la main

et s'essuya consciencieusement la bouche tout en mastiquant. Une nouvelle strie rougeâtre apparut sur la serviette en papier qu'elle jeta négligemment sur l'assiette en styro-mousse.

Du bout de la langue, elle se nettoya les dents. F.-M. apprécia au plus haut point qu'elle gardât la bouche fermée. En un éclair, il s'imagina Eugénie en train de lui faire une fellation, la bouche pleine d'une bouchée de sandwich à demi mâchée et il frémit.

— Ton histoire d'action en justice, ça ne tient pas debout. Ça va durer trois ans de *niaisage* en cour et, au bout du compte, tout ce que tu pourras obtenir va aboutir dans la poche de l'avocat. En plus, tout Montréal va rire de toi. « *Take the money and run, kid!* » (*Prends l'argent et sauve-toi, mon jeune!*) Accepte la part qui te reviendra pour la vente du condo. Je peux vous aider; c'est un quartier couru, snob. Je peux vous faire une évaluation, si tu veux.

— ...!

— Ah... Je comprends. T'as peur de me présenter à ta mère.

— Mets-toi à ma place...

Sa proposition l'estomaquait. Il se sentait déjà suffisamment floué d'avoir introduit Maureen dans l'univers de sa mère; il n'avait aucunement l'intention de transformer Eugénie en Cheval de Troie de rechange.

— Si tu étais moyennement convaincu, tu le ferais. Le contraste te ferait du bien. Tu aurais enfin l'occasion de choisir entre « la maman et la putain ».

— ...!!

— Eh oui, j'ai des lettres moi aussi. Je suis allée au

cinéma dans ma jeunesse et j'ai lu des livres. Seulement, j'ai découvert que je préférais la jouissance à l'esprit. Ça ne change rien à l'affaire : il va falloir que tu te branches.

Eugénie se leva avec souplesse et alla ouvrir la porte d'un minibar d'où elle sortit une bouteille d'eau minérale qu'elle décapsula d'un geste brusque. Elle but plusieurs gorgées à même la bouteille, fit une légère pause et exhala un rot de contentement.

Dans de telles circonstances, les manières d'Eugénie soulevaient en lui un indicible malaise. Elle le fascinait et l'écœurait tout à la fois. Peut-être avait-il admis depuis longtemps qu'elle le dominerait toujours, quelle que soit son attitude... Il touillait son ridicule petit lunch du bout de sa fourchette, apparemment absorbé dans la lutte d'un reste de feuille de vigne farcie contre un morceau de tomate.

Eugénie vint se placer tout près de lui. Trop près. Il sentit son bas-ventre qui s'appuyait sur son épaule et dut se faire violence pour ne pas se sentir happé par le désir qui avait surgi en lui, comme une pousse jaillit brusquement de terre par la vertu d'une image accélérée dans un vieux documentaire de Walt Disney.

D'une caresse brusque, elle lui ébouriffa les cheveux. Sa voix avait une intensité convaincante. Elle l'attaqua sur un ton plus rauque :

— Il faut que tu prennes une décision François. Sors de tes chimères décorées comme des pizzas « *all dressed* ». J'ai été flattée un bout de temps que tu sois un petit voyeur vicieux. Mais j'ai vite compris que ce n'est pas moi que tu regardais. Celle que tu contemples, c'est ta mère. T'as jamais osé coucher

avec elle et je te sers de... coureur désigné, comme au baseball. Parfois, j'ai l'impression, quand tu me baises, que tu te masturbes sur moi en pensant à elle ».

— ARRÊTE!!!

Il était debout, frémissant de honte. Placide et immobile quelques secondes plus tôt, il se mouvait maintenant dans la pièce comme un animal sauvage à la démarche désordonnée et qui sent l'approche du chasseur.

— Je n'ai jamais eu de telles intentions envers ma mère! Je l'aime comme un fils aime sa mère. Jamais je n'oserais...

— Jamais?? Voyons, pauvre p'tit chou, tout ce que tu t'entêtes à faire, tes démarches pour la convaincre de te laisser vivre dans l'appartement, ton Irlandaise que t'as amenée comme *chambreuse* pour lui faire croire que tu pouvais t'intéresser à quelqu'un de plus jeune...

Le visage de Maureen avec son éclaboussure de Beaujolais nouveau, dont un cruel hasard l'avait gratifiée, s'imposa à lui. Il s'efforça de ne penser qu'au gris acide de ses yeux pour éviter d'être submergé par la pitié en répondant :

— Maureen est une amie...

— Si tu veux. Du moment que ce n'est pas une adversaire de plus pour moi. Mais ça ne change rien à la situation. Tout ce que tu fais te trahit : t'es en amour avec ta mère. Pas comme un fils. Comme un amoureux frustré.

— As-tu fini de m'insulter?

La sonnerie du téléphone résonna de nouveau. Eugénie répondit d'une voix sèche.

— Oui? Non, Charlotte, tout va bien. C'est rien

qu'une discussion animée. C'est tout. Non, j'oublie pas mon rendez-vous.

Elle raccrocha vivement.

— Écoute-moi bien François. J'm'en fous que tu penses à ta mère au lit. Ça me dérange pas une miette. Moi quand je baise, je ne pense qu'à moi, au plaisir que je reçois. Tant que tu seras capable de me satisfaire, je me ficheraï de tes petits fantasmes d'enfant incestueux. Je sais qu'au fond tu te cherches une femme qui te fasse vivre. Tant mieux pour moi, tu aimes les femmes matures. Mais...

Les mots faisaient défaut à Flanc-Mou 1er. Il savait qu'il aimait trop les femmes, du moins celles qui le dominaient, qui l'exploitaient ou qui, plus simplement, l'exaltaient en le traitant comme un enfant qu'on punit...

Comprit-elle son hésitation ? Elle décida de profiter de sa faiblesse.

— Mais je n'attendrai plus longtemps que tu te décides. Tu dois quitter ta mère ou en subir les conséquences.

— Que veux-tu dire ?

— Je te donne une semaine. Après, la chasse est ouverte. S'il se présente un beau jeune cul bien ferme dans mon champ de vision, il n'est pas dit que je vais regarder ailleurs.

Devant sa mine consternée, elle se réjouit intérieurement d'avoir frappé juste.

F.-M. était déchiré par l'obligation de faire un choix : il commençait à comprendre qu'Eugénie pariait sur le fait qu'il aurait toujours tendance à se réfugier chez la femme la plus forte, la plus dominatrice, la plus riche. Il aurait pu continuer son jeu d'esquive, mais il n'en avait ni l'habileté ni la force.

L'équilibriste avait oublié comment marcher sur le fil de fer. Il restait là, planté droit, agacé et honteux tout à la fois.

Indécis, il cherchait à prendre le contrôle de la situation, à exprimer à Eugénie son besoin de confiance, sa soif d'une relation plus tendre avec elle, la nécessité qu'il éprouvait enfin de s'affirmer, d'être admiré, apprécié... Qu'il avait besoin d'elle autant que de ses sous... Il cherchait ses mots pour lui dire qu'il accepterait un marché...

Eugénie profita habilement de son désarroi. Elle vint se placer tout près de lui, ses yeux noirs plantés dans les siens. Ses cuisses l'effleuraient. Il sursauta légèrement comme pour s'éloigner, mais elle mit sa main sur son bras, tout doucement et ce geste suffit à le paralyser. Elle avança sa bouche trop maquillée et effleura ses lèvres. Des relents de Sancerre et de jambon se confondaient avec le goût fruité de son rouge à lèvres.

Elle avait glissé un doigt dans un passant de sa ceinture pour le retenir et de son autre main, elle lui massait habilement le pénis qui se déployait avec vigueur. Il dit dans un souffle :

— Écoute...

— On se parlera une autre fois... On a le temps d'une petite vite. Mon client ne sera pas ici avant 15 minutes...

F.-M. luttait contre le désir qui déferlait dans son entrejambe et affolait déjà sa respiration. Mais cette fois, il souhaitait se révéler autrement...

— Attends... Je veux te demander...

— Parle pas. Une autre fois, on se parlera. Je veux que tu me baisses debout.

Eugénie l'enlaçait maintenant et ses lèvres expertes le réduisaient au silence. François-Marie faillit s'abandonner au feu intérieur qui le faisait tanguer. Eugénie avait placé une jambe derrière la sienne et le tenait fermement contre elle ; sa main s'empara de sa main, la plaça sous sa jupe et la fit remonter jusqu'à son sexe. Elle avait dû retirer sa culotte lorsqu'elle s'était excusée pour aller aux cabinets, peu de temps après son entrée dans son bureau. Elle avait planifié sa grande scène de séduction avant même qu'il ne lui révèle l'impasse dans laquelle il était coincé. Il était venu lui demander son appui et elle n'avait vu que l'occasion de se faire sauter. Pour la première fois de sa carrière de gigolo, il eut honte de lui.

— Et tu dis que je suis un obsédé?!?!

François-Marie se cambra et la repoussa, d'abord indécis puis décidé.

Tout à sa colère gênée, il s'empara de son mince porte-document en carton déposé sur une pile de chemises vertes sur le pupitre et sortit précipitamment, en tenant l'objet à la hauteur de son entrejambe pour masquer l'évidente protubérance qu'y avaient laissée les manipulations d'Eugénie.

Il passa devant le pupitre de la téléphoniste en s'efforçant d'afficher un air digne, poussa d'une seule main sur la lourde porte en verre qui offrait de la résistance.

— François, attends ! J'ai besoin....

Avec une fierté empruntée, il refusa de tenir compte du cri de sa maîtresse, aussitôt masqué par la fermeture de la porte. Il sortit dans la rue, en s'efforçant de maintenir un semblant de nonchalance en dépit de sa démarche, handicapé par la nécessité de garder le porte-documents à la bonne hauteur.

Il était fier de s'être échappé au moment où elle lui criait qu'elle avait besoin de lui. Un sentiment de contentement le submergeait.

La sonnerie de son portable retentit. Il grimaça et se dissimula à l'abri d'une providentielle cabine téléphonique pour extraire le mini-téléphone de la poche de sa veste.

— Allo ?

— T'es parti avec deux de mes dossiers en prenant ta serviette. Rapporte-les moi ; je rencontre ces deux clients cet après-midi et j'en ai besoin.

Il n'eut pas le loisir d'ajouter quoi que ce soit ; Eugénie avait déjà raccroché.

Pour la première fois depuis son départ du bureau, il abaissa les yeux sur son mince porte-documents : il dissimulait effectivement deux chemises vertes.

Un instant, il lutta avec le désir de les flanquer à la poubelle sur les cannettes vides, les journaux froissés et les papiers gras. Mais son fond de bon petit garçon bien élevé l'en empêcha.

Le rouge au front, il retourna sur ses pas. Charlotte l'attendait sur le pas de la porte. Elle prit les chemises avec un sourire professionnel et le gratifia d'un « Merci » neutre.

François reprit le chemin de l'exil. Il se demandait déjà comment il pourrait un jour oublier la honte qui le tenaillait... Mais surtout, comment il devrait dorénavant affronter sa condition de futur expulsé, sans le secours financier d'Eugénie.

S'accrocher

Dans ce qui avait été sa chambre à la résidence familiale, Maureen, les nerfs crispés, parcourait du regard les murs tapissés de papier peint fleuri démodé, incapable de ressentir une véritable amertume à la pensée de ce qu'elle accomplissait. Quelques semaines loin de sa mère avaient suffi à éradiquer sa culpabilité. Elle s'étonnait de se délester de la plupart des souvenirs qui avaient jalonné sa vie. Seul son avenir la préoccupait désormais.

Les rayons des bibliothèques demeuraient intouchés, sauf à l'endroit où elle avait retiré les exemplaires de « Ronny la grenouille irlandaise ». Sur le mur de droite, au-dessus d'une commode antique, le dessin encadré d'une page couverture dédicacée par sa mère « *To the most wonderful daughter* » (À la plus merveilleuse des filles) faisait une tache de couleur incongrue. Avec un petit pincement au cœur, elle hésita avant de décrocher le dessin ; elle sourit à l'air confus de Ronny, les épaules rentrées, assis sur un gigantesque trèfle à quatre feuilles, au milieu d'un champ de lys bicolores où des grenouilles bleues chantaient à l'unisson.

Une bouffée d'émotion la saisit. Elle inséra l'illustration dans un sac en plastique sur le lit. Son regard se fixa sur un petit cadre en argent ouvré, qui abritait une photo de sa grand-mère paternelle, prise au début des années 1930. La fameuse tache de vin, qui avait « sauté » la génération de son père, envahissait nettement la joue gauche.

Comme elle en avait voulu à cette vieille femme au regard sombre et à la mine austère, responsable de la tare qui l'affligeait. Combien de samedis soirs avait-elle passés dans cette chambre, à l'adolescence, l'invectivant dans son cœur parce qu'aucun garçon de son âge n'osait l'inviter à un *party* de sous-sol. Le pensionnat aux États-Unis l'avait heureusement soustraite à cette humiliation répétée.

Cette fois, Maureen haussa les épaules. Le temps où elle souffrait de sa « monstruosité » était révolu. Inutile de reverser les larmes de jadis. Elle se détourna de la photo. Elle était venue ici pour rompre avec ce passé qui l'avait trop longtemps empêchée de respirer et non pour chercher des façons de s'y accrocher.

Elle alla se poster une dernière fois devant la haute fenêtre à crémone. Du fleuve lui parvenait le sourd brassage de l'eau par les gigantesques hélices d'un porte-conteneurs.

Dans la cour arrière, où des éclaboussures de couleurs vives dans les arbres annonçaient déjà la fin de l'été, le VSU paraissait plein à ras bord de housses à vêtements trop remplies, de caisses de livres et de sacs de voyage.

Le plus difficile restait à faire : redescendre au rez-de-chaussée pour faire ses adieux. Elle frémit au souvenir du choc ressenti à son arrivée une demi-heure plus tôt...

Au salon, affectant l'insouciance, sa mère faisait mine de lire un hebdo local. Mais Maureen n'avait pu fuir le spectacle ahurissant d'un mannequin féminin, vêtu de son uniforme élimé du pensionnat, et que sa mère avait installé dans un fauteuil, près des hautes fenêtres donnant sur le Chemin du Roy. Ça ne pouvait être qu'une nouvelle mise en

scène pour la culpabiliser, lui montrer que son départ la poussait au déséquilibre.

Dorothy faisait un tel effort pour se contrôler, que son visage s'était vidé de son sang. Son père était sorti de la cuisine, un verre de whisky à la main. La fausse bonne humeur d'Andrew n'avait pas trompé Maureen ; lui aussi était sous le coup d'une forte tension et, comme à l'accoutumée, il se préservait de l'émotion à grandes lampées d'alcool. Il l'avait embrassée sur la joue et avait tendu la main à François-Marie, qui dissimulait son embarras face à la tension qui régnait, en trimballant les caisses et les valises.

À aucun moment, Dorothy n'avait esquissé le geste de se lever pour venir embrasser sa fille, se contentant de dire qu'elle croyait avoir tout emballé ce que Maureen lui avait indiqué, mais qu'elle devrait tout de même jeter un coup d'œil à sa chambre au cas où il resterait des souvenirs auxquels elle tiendrait.

— Sait-on jamais... avait-elle ajouté.

Maureen avait hésité trop longtemps à faire le premier pas pour aller prendre sa mère dans ses bras. L'instant de grâce s'était évanoui, ne laissant que la gêne. La mère et la fille avaient échangé quelques formules toutes faites. Dorothy n'avait même pas fait allusion à la présence du mannequin, mais tout dans son regard fiévreux de névrosée criait le message : « Tu vois, je te remplace par une poupée grandeur nature. Pour moi, c'est du pareil au même »...

Dans la chambre, la jeune femme frissonna en dépit de la douce chaleur de la fin de septembre. Elle s'empara des albums de « Ronny », du sac contenant la page couverture et

inspira longuement pour calmer les battements de son cœur. Sans un dernier regard, elle ouvrit la porte. Le bavardage à bâtons rompus entre ses parents et F.-M. parvint à ses oreilles pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans sa chambre, comme si elle émergeait de la surdité involontaire dans laquelle l'avait plongée un réflexe d'autoprotection.

Les gonds de la porte émirent une plainte sinistre lorsqu'elle la referma. Elle perçut le bruit comme un reproche. Après une brève hésitation, son pas fut aussitôt décidé. Le temps des remises en question était fini. Chaque marche qu'elle descendait le lui confirmait.

Elle entra dans le hall sur lequel donnaient d'un côté le vaste salon et la salle à manger unis par une porte d'arche. De l'autre, apparaissaient la salle à dessin de sa mère, le *den* d'Andrew, d'où s'échappaient des relents de vieille pipe, la cuisine et la bibliothèque où Maureen s'était consolée de sa laideur des années durant, par les voyages imaginaires que lui suggérait la lecture des centaines de romans classiques que son père et sa mère avaient collectionnés.

Elle pénétra dans le salon ; ses parents et F.-M. étaient assis dans ce décor qui n'avait que peu changé depuis cent cinquante ans. Leur passion pour les ameublements antiques et leur réfection avaient permis la sauvegarde du patrimoine familial.

Dorothy avait décidé d'interpréter son grand rôle du troisième acte : celui de la parfaite hôtesse que rien ne fait sourciller.

— Ah Maureen ! Je disais justement à ton... ami que ces meubles avaient souvent attiré des antiquaires dans notre maison.

F.-M., le front en sueurs, endossait, lui, le rôle de l'invité de bonne famille, un verre de limonade à la main, et qui débite des niaiseries. N'eut été du mannequin habilement disposé pour donner l'impression qu'il les observait attentivement de son regard fixe, on aurait cru à la visite amicale de deux fiancés aux parents de la future mariée.

— Je suis emballé par ces causeuses et ces guéridons, s'exasiait F.-M. que la tension rendait aussi fébrile que volubile. C'est victorien, n'est-ce pas ? Si seulement toutes nos familles québécoises avaient fait montre d'autant de discernement que vous, notre patrimoine n'aurait pas été soldé aux États-Unis pendant des décennies. Je dis souvent à ma mère qu'elle doit absolument refuser de succomber à la tentation de se départir des beaux meubles de notre appartement.

— Vous vivez chez votre mère, alors ? se hâta d'interjeter Dorothy. J'ignorais. Quelle attention délicate.

Pendant que sa mère se lançait dans des considérations à peine voilées sur la richesse et l'importance des liens filiaux, Maureen rageait intérieurement. Sa mère connaissait pertinemment la situation de François-Marie ; elle l'avait renseignée à ce sujet au moment d'emménager chez Liliane.

Elle prenait conscience de son petit jeu qui consistait à personnifier une mère à l'esprit ouvert, mais elle résista à la tentation de faire montre d'impatience et d'agressivité. Il lui suffisait d'observer du coin de l'œil le visage paternel tourmenté, figé dans une supplique muette : « S'il te plaît, pas d'affrontement ».

— Tu as bien le temps de t'asseoir quelques minutes ?

dit Dorothy comme si elle réalisait tout à coup que sa fille était encore là.

— Mais oui, *mom*.

— Il y a longtemps que tu ne m'avais pas appelée comme ça...

— Tu crois ?

Ce sobriquet était le dernier souvenir d'une période de leur vie commune, où avait régné entre la mère et la fille une amitié que rien ne paraissait devoir troubler. Dorothy avait alors le don d'imposer sa façon de faire, sous le couvert de suggestions soigneusement tricotées ou de demandes d'avis qu'appuyait une mimique interrogative du meilleur effet. Maureen avait longtemps succombé à la ferme gentillesse de sa mère.

La création des Ronny avait paru souder leur lien filial. La personnalité de Maureen s'était lovée dans la tiédeur d'un cocon bien ouaté, qui lui faisait oublier sa laideur.

Jusqu'au jour où elle avait entendu sa mère dire à Kate lors d'une réception du temps des Fêtes :

— Quelle chance d'avoir une fille comme Maureen. Je suis rassurée. J'aurai une vieillesse heureuse grâce à elle ; aucun homme ne voudra me la prendre à cause de sa laideur. Elle sera "mon bâton de vieillesse". Je l'aurai toujours à mes côtés.

La confidence entendue par inadvertance avait déclenché le processus de la libération de Maureen. Consciente d'être utilisée, possédée même, la jeune femme avait patiemment échafaudé le projet de prendre ses distances avec sa mère : le premier voyage fait seule, les séjours de plus en plus fréquents à Montréal « pour affaires », les séances de cinéma en solitaire, la découverte du *trekking*, les fins de

semaine dans des « *bed & breakfast* » isolés... Progressivement, Maureen s'était un peu habituée au regard des gens sur elle, à leur apprentissage d'elle et de son visage.

Avec le temps et grâce à ses réussites en littérature enfantine, elle avait conquis une timide confiance en soi. Elle avait suffisamment maîtrisé son trac pour donner quelques conférences aux enfants dans les écoles primaires de sa région. Elle avait ainsi acquis le courage de surmonter la peine que lui causaient les questions naïves de ses jeunes lecteurs, à propos de sa tache de vin.

Sous le couvert de l'encouragement, sa mère avait multiplié les petites interventions qui trahissaient son besoin d'ingérence, suggérant de participer ensemble à des salons du livre, des sorties en montagnes, des fins de semaine mère-fille. Mais Maureen avait vu clair dans son jeu : cette gentillesse pesante avait eu pour effet de la conforter dans sa décision de prendre son envol, de faire front à la vie.

— Vous saviez François-Marie que Maureen devait partir en voyage avec nous ?

— Euh... Non, je l'ignorais.

— Vous voyez, mon mari a pris sa retraite, il y a quelques mois. Nous avons fait l'acquisition d'une roulotte automobile. Évidemment, elle sera un peu trop grande pour nous désormais, puisque Maureen a décidé de ne pas se joindre à nous et d'aller vivre à Montréal. Et le vendeur refuse de l'échanger contre un modèle plus petit sans nous imposer une pénalité.

À la surprise de Maureen qui bouillait intérieurement, Andrew se tourna vers elle et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Et toi fille, tu as d'autres histoires de Ronny en gestation ?

De surprise, Maureen bredouilla :

— Non... Non, je suis en panne. Je ne sais pas si je vais continuer à écrire des livres pour les tout-petits...

Le regard paniqué, sa mère perdit toute contenance. Elle en oublia François-Marie qui avait toujours le regard fixé sur elle, attendant sa réponse à une question qu'il avait posée en même temps qu'Andrew prenait la parole et qui s'était perdue dans l'échange. Indécis, il tourna la tête vers Maureen qui poursuivait :

— Mon éditeur est en négociation avec un producteur de télévision. On m'offre d'écrire des scénarios pour une série animée. Une grosse coproduction avec la France. C'est un projet de 52 épisodes de 7 minutes.

Dorothy avait perdu toute trace de son assurance en objectant :

— Mais tu ne connais rien aux dessins animés !

— Tout s'apprend, *mom*. Je me suis procuré des livres, des copies de scénario et je me suis abonnée à un cours par correspondance sur Internet. De plus, le producteur a engagé un script-éditeur d'expérience pour diriger l'écriture. Je ne suis pas complètement idiote ; je vais m'en sortir.

François-Marie, mal à l'aise devant le trouble qui se lisait maintenant sur le visage de Dorothy, intervint à contretemps.

— Tu as bien mûri ta décision, Maureen ? Ce n'est pas un milieu facile. Et ton jeune public sera tellement déçu de ne plus suivre les aventures de ta sympathique grenouille.

Maureen le tança vertement :

— J'ignorais que tu avais autant d'expérience dans le milieu des séries télévisées pour enfants. Je n'ai pas dit que j'abandonnais totalement mon personnage puisque la maison de production veut en tirer une série.

— Mais... Mais je ne sais pas faire ce genre de dessin ! murmura anxieusement Dorothy.

— C'est fait par ordinateur, *mom*. Tu n'auras pas à y participer. Le producteur va te racheter les droits pour la reproduction des dessins.

Maureen attendit un refus qui ne vint pas. Dorothy paraissait trop accablée pour protester. Comme si elle prenait soudain conscience que la rupture avec sa fille se concrétisait à une vitesse de tsunami qu'elle ne pouvait contrer.

Andrew lampa son verre de whisky d'un seul coup et jeta un regard ému vers sa fille en disant :

— *I'm proud of you, lass. I know you'll be a great scriptwriter. 'Scuse me. (Je suis fier de toi, ma fille. Je sais que tu feras une excellente scénariste. Excusez-moi.)*

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Il se leva difficilement et s'en fut vers la cuisine d'un pas lourd, d'où leur parvint le bruit des glaçons que l'on jette dans un verre.

Sa sortie avait fourni à Dorothy l'occasion de se ressaisir quelque peu. Fidèle à elle-même, elle ne pouvait laisser sa fille remporter les honneurs de cette joute émotive.

— Ce n'était pas suffisant que tu lui brises le cœur en refusant de nous accompagner en voyage, tu dois aussi le mortifier en me congédiant devant lui et devant ton fiancé.

Maureen faillit lui hurler sa colère et sa frustration, mais se refusa de faire ce plaisir à sa mère.

— Ça ne prend plus, *mom*. Tu ne m'auras plus par ce genre de coups bas. Je vais vivre ma vie comme je l'entends, indépendamment de toi. Est-ce si dur à accepter? J'étais demeurée si longtemps une enfant à cause de toi que, parfois, j'avais encore peur de devenir une vraie adulte qui prend ses propres décisions. Cette fois c'est pour de bon : je pars. À propos, François n'est pas mon fiancé. C'est uniquement un ami.

Cette fois, Dorothy ne put rester assise. Elle se leva prestement et, tournant le dos à sa fille, alla regarder par la large fenêtre tout à côté du mannequin dont la présence se révélait de plus en plus cruelle et absurde.

— *I think you've said it all. Why don't you go now ? (Je crois que nous nous sommes tout dit. Tu devrais partir maintenant..)*

— *You're right. I'll say goodbye to dad. (Tu as raison. Je vais saluer papa.)*

F.-M., incapable de supporter plus longtemps la tension ahurissante, choisit d'intervenir.

— Maureen, tu ne peux partir comme ça? Mme Donovan, ne vous en faites pas, je vous la ramènerai souvent. Montréal n'est qu'à une heure d'automobile. Je la kidnapperai s'il le faut.

— Ne dis pas de bêtises, F.-M.! cria Maureen. Tu ne comprends rien à ce qui se passe et ça ne te concerne pas. Va m'attendre dehors. Je dis bonjour à mon père et je te rejoins.

Sans plus se préoccuper de sa mère ni de F.-M., Maureen se porta vers la cuisine où son père était adossé au comptoir, le regard fixé au plancher.

— *Dad ?*

Andrew leva des yeux embués vers sa fille et attendit qu'elle vienne se réfugier dans ses bras.

— Je te demande pardon de te faire de la peine. Et à elle aussi. Tu lui diras ?

— Tu sais bien que oui. Elle souffre beaucoup tu sais, comme toutes les mères qui ne savent pas aimer, qui ne savent que posséder. J'aurais souhaité que vous vous reconciliiez avant ton départ, mais je sais que ce n'est pas l'occasion idéale. Laisse passer un peu de temps et reviens nous voir... *Please ?* Ne coupe pas tous les ponts. Laisse-nous une dernière chance d'être de meilleurs parents. Veux-tu aller la saluer avant de partir ?

— Qu'en penses-tu ?

— Il ne faut pas que tu lui laisses l'occasion de se convaincre que c'est toi qui as tort. Même si elle te reçoit mal, montre-lui que tu as encore de la considération pour elle.

Maureen poussa un long soupir découragé.

— Je ne peux plus voir cet horrible mannequin... Elle m'inquiète... Tu crois qu'elle va s'en sortir ?

— C'est ma femme... Je n'ai pas passé ma vie avec elle pour la laisser sombrer dans la dépression. Le voyage va rapiécer bien des choses. J'y compte. *Go now (Vas-y maintenant)*...

Maureen le serra dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues avant de retourner au salon.

Sa mère s'était assise sur l'appuie-bras, à la droite du mannequin, dont elle tenait une main dans la sienne, comme un enfant qui se reconforte avec son ours en peluche.

Maureen vint jusqu'à sa mère et lui mit la main sur l'épaule.

— Mom ?

Elle sentit l'épaule se raidir, mais sa mère ne fit pas le geste de la repousser. Maureen dit d'une voix rauque :

— *I know that you don't believe it right now, but I love you. Take the time to have a nice trip with dad. I'll come and visit you when you're back. I'm sorry about the TV series... (Je sais que tu ne me crois pas aujourd'hui, mais je t'aime. Prends le temps de faire un beau voyage avec papa. Je reviendrai vous voir à votre retour. Je suis désolée à propos de la série télévisée...)*

Avait-elle réussi à l'atteindre ? Dorothy parut plus lasse et inclina la tête. Puis, sans se tourner vers elle, elle bomba le torse, se raidit et prononça d'une voix sèche :

— *You're not welcome in this house any more. Get out... (Tu n'es plus la bienvenue dans cette maison. Va-t-en...)*

F.-M. avait décidé de conduire le VSU, devant la mine rageuse de Maureen au sortir de la maison. Elle se moucha pour la huitième fois au moment où le véhicule passait la sortie de l'Assomption sur l'autoroute, prit une longue inspiration, but une gorgée de jus et dit sur un ton calme :

— Arrête. Je veux conduire.

— On n'est qu'à vingt minutes de Montréal. Je peux continuer.

— Non ! J'ai besoin de faire quelque chose.

F.-M. n'insista pas et se rangea sur l'accotement en croisant la bande cannelée qui produisit un grondement infernal.

Le VSU fonça sur la route sous la conduite nerveuse de Maureen.

— Tu veux en parler, demanda-t-il ?

— Ne me fais pas rire quand je conduis, fit sèchement Maureen en allumant la radio.

La voix de l'animateur d'une émission de discussion avec les auditeurs emplît aussitôt l'habitacle d'un fatras de clichés. Maureen tourna le bouton en maugréant. François-Marie bredouilla :

— Tu veux que je cherche une autre station ?

— Je veux que tu me fiches la paix ! Je n'aurais jamais dû te demander de m'accompagner.

— Rappelle-toi... Tu avais besoin de mon aide pour transporter les caisses trop lourdes pour toi...

L'ironie évidente la fit sourire en coin.

— Quand je pense que tu lui as dit que tu m'amènerais souvent en visite. Pour qui tu me prends ? Une petite pensionnaire qu'on sort de son collège le dimanche après-midi pour l'amener manger de la crème glacée au dépanneur du coin ?

F.-M. poussa un long grognement sonore.

— Bon... L'Irlandaise a besoin de passer sa rogne sur le dos de quelqu'un. Vas-y, je suis habitué de me faire piétiner comme une carpette par ma mère.

— Pauvre petit bébé, coupa-t-elle. Ça ne t'a jamais passé par l'esprit de foutre le camp ?

— Écoute, Maureen. Si tu penses que tu peux te débrouiller toute seule pour transporter les caisses jusqu'au deuxième étage, laisse-moi ici. Je vais rentrer en auto-stop.

Maureen freina un peu, pesta contre lui en anglais à jurons couverts, et accéléra.

F.-M. poursuivit :

— Tu mêles tout. Ton problème avec ta mère ne ressemble pas au mien. Tu voulais partir à tout prix et tu l'as fait ; je veux rester et elle ne veut pas de moi. Maintenant, si l'on parlait d'autres choses ?

Maureen acquiesça. Elle lui fit signe de la tête de regarder devant eux. Un long voilier de bernaches en V filait en direction du Sud. Maureen esquissa un sourire désabusé.

— Je ne sais pas si elles doivent aussi demander la permission à leurs parents pour quitter le nid familial.

— À moins qu'elles ne soient en route pour retrouver leurs parents...

Maureen éclata de rire :

— Je ne savais pas que tu pouvais faire de l'humour.

— Et moi, j'avais oublié que tu pouvais rire...

— C'est vrai que je n'ai pas été la coloc idéale pour toi, ces derniers jours.

— Bof... C'est aussi de ma faute. J'étais pris ailleurs.

— Ah oui, la *mature woman* dans ta vie. Comment va-t-elle ?

— Nous ne nous sommes pas parlé depuis deux semaines.

— Vous avez cassé ?

— Disons que nous sommes en période de réflexion... Euh... maman te parle-t-elle de moi parfois ? T'a-t-elle dit si elle acceptait que je reste ou veut-elle toujours que je quitte l'appartement ?

— Pour être franche, nous ne parlons pas de toi. On essaie plutôt de rigoler.

— Eh ben, tu es franche en effet.

— C'est comme ça. Écoute, si nous cessions de parler des absents ? J'ai envie d'une grosse pizza et de beaucoup de vin rouge. Je t'invite. C'est la coutume dans les déménagements : on invite les amis déménageurs à manger de la pizza, non ?

F.-M. rit franchement. Le côté primesautier et farfelu de Maureen refaisait surface.

— Va pour la pizza, *Miss*. Avant ou après que j'aurai fini le transport ? Ça serait peut-être préférable d'aller manger après... Je ne suis pas sûr d'avoir l'énergie nécessaire si on mange d'abord.

— D'accord. Direction l'appart'.

Il profita d'un coup d'œil sur une voiture qui les doublait à toute vitesse pour observer Maureen à la sauvette. Il s'étonna de ressentir une sorte de pensée sentimentale à son endroit. Elle avait du cran et de l'humour, elle savait dire ce qu'elle ressentait, elle ne craignait pas l'avenir. F.-M. se sentait presque... en sécurité.

Pour la première fois depuis l'épisode au bureau d'Eugénie, il était rasséréné, comme si la présence de Maureen avait sur lui un effet bienfaisant. Et s'il lui jouait le grand jeu de l'ami qui devient « quelque chose de plus » ? Une telle liaison lui permettrait-il de la convaincre de plaider sa cause auprès de Liliane ?

Il fit la moue en entendant le VSU passer sur la dépouille d'un raton laveur que Maureen n'avait pu éviter...

Remodeler

À quelques matins de là, F.-M. fut éveillé par le « *Fur Elise* » assourdi de son téléphone portable. Il chercha l'appareil sous ses draps (il avait pris l'habitude la nuit d'appeler des animateurs de lignes ouvertes à qui il exprimait ses opinions sur tous les sujets — même s'il n'en avait pas — pour tromper son insomnie) et parvint à répondre à peu près correctement à une secrétaire qui avait négligé de s'identifier.

Elle lui rappela qu'il avait expédié son curriculum vitæ à la revue de mode « *Tendance* ». Était-il toujours disponible pour un travail de réviseur de copies ? Pris de court, il répondit avec un enthousiasme feint. Elle le convoqua ipso facto à une entrevue pour le même jour à 15 heures et raccrocha.

François-Marie mit plusieurs minutes à se remettre du coup de fil inattendu. Dans son esprit, l'envoi de nombreux curriculum vitæ n'avait été qu'une tactique dans sa joute à finir avec sa mère. Pour l'intriguer, il avait étiré avec ostentation la « composition » d'une lettre de présentation, puis la recherche des adresses d'employeurs susceptibles de s'intéresser à ses capacités et enfin l'expédition des documents, à raison de deux par semaines (le mardi et le jeudi).

Les quelques lettres négatives, même celles d'entreprises à raison sociale anglophone, étaient toutes écrites d'après un modèle du manuel « Le français au bureau » de l'Office de la Langue française. Elles avaient trouvé place dans un dossier qu'il montait pour démontrer sa ferveur à rechercher

un emploi. Rien de plus. Il y avait tout lieu d'espérer que l'entretien avec cet employeur tournerait court lui aussi.

Car, en cas de comparution à la cour, il importait de disposer d'un dossier susceptible d'attendrir un juge, arguant du même coup qu'il avait dû négliger sa recherche pour se trouver un emploi.

Il s'appuierait sur le cas cité par Me d'Allessandro afin d'obtenir un jugement interdisant à sa mère de le contraindre à quitter l'appartement avant qu'il n'ait trouvé un moyen de subsistance à la hauteur de sa formation, de son mode de vie, de ses aptitudes et de ses intérêts. Dans ce contexte, il importait de faire preuve de bonne volonté et de détermination, même tranquille.

Et, advenant qu'il déniché un emploi de pigiste, disposer d'un modeste revenu ne pouvait que pallier en partie les effets néfastes de sa rupture avec Eugénie. Sans oublier que c'était la morte-saison pour les gigolos, ses « commanditaires » ayant migré vers les plages de Floride dès l'apparition des premiers signes de l'automne. Ses coups de sonde téléphoniques n'avaient servi à rien.

Liliane fit une soudaine apparition dans la cuisine tandis qu'il se préparait un petit-déjeuner sommaire. Échevelée, le teint cireux, la robe de chambre mal fermée dévoilant sa poitrine en pente, elle entra sans le saluer et prit un pot de jus de tomate dans le frigo.

F.-M. crut qu'elle s'efforçait de ne pas faire attention à lui. Il se hasarda à lui dire :

— Bonjour... Tu n'es pas encore au travail ?

— Aaah !

Le hurlement le fit frissonner. Le verre qu'elle avait commencé à emplir de jus éclata sur le carrelage. Elle fixa sur lui un regard désemparé. L'espace d'un bref instant, il eut l'étrange impression qu'elle ne le reconnaissait pas. Elle bredouilla :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Je veux dire... Qu'est-ce que tu fais debout si tôt ? Il est à peine 9h15.

François-Marie ne releva pas l'insinuation acerbe.

— Le téléphone m'a réveillé. Je suis convoqué à une entrevue.

— Qui voudrait t'interviewer grands dieux ?

— Pas une interview, une entrevue. Pour un emploi. Une journaliste devrait faire la différence entre les deux termes, pourtant...

L'œil hagard, Liliane le regardait éponger le liquide à l'aide d'un monceau d'essuie-tout en papier gaufré. Elle se secoua et alla prendre un autre verre dans une armoire. Tout en retraçant du mieux qu'il le pouvait les éclats du verre brisé sur le carrelage de la cuisine, F.-M. expliquait :

— C'est un magazine de mode qui cherche un conseiller linguistique pour parfaire les textes, corriger les fautes de grammaire, de syntaxe etc.

— Dans mon temps, on appelait ça un « correcteur d'épreuves ». Du temps où on imprimait le journal à partir de galées de plomb. Ça c'était du travail ; pas comme aujourd'hui avec les fichus ordinateurs et leurs dictionnaires incorporés. On a mis à la retraite tous les correcteurs d'épreuves et on laisse des jeunes frais émoulus des cégeps écrire des articles bourrés de fautes sur n'importe qui, n'importe quoi, n'importe comment.

On s'imagine que le chef de pupitre a le temps de tout corriger...

— Tu es bien agressive ce matin ? Tu t'es fait refuser une autre chronique ?

— Ffffttt ! Penses-tu ? On n'ose pas me refuser un article ! Non, je suis juste fatiguée... Je vais aller prendre une douche.

— Grosse soirée hier ?

— Même pas. J'ai été au cinéma avec Maureen voir le film de... voyons, comment il s'appelle... Voyons... Ah ça me reviendra bien. En vieillissant, je n'ai plus la mémoire des noms. Puis nous avons pris un verre avec Jean-Paul... Tu sais le scénariste qui écrit des séries dramatiques pour la télé ?

— Euh... Je ne vois pas...

— Tant pis. C'est le meilleur.

— Et le film ?

— Quel film ?

— Bien, tu as aimé ou pas ?

Liliane le regarda, perplexe. François-Marie aurait juré à ce moment que sa mère ne se souvenait plus de l'histoire du film, pas plus que du nom du réalisateur. Elle fit une moue médusée, parut réfléchir puis lâcha :

— Ah, le film... Oui, j'ai aimé. Enfin si on aime les gros « *remakes* » des films des années cinquante. Disons que je me suis détendue. La musique faisait un peu sirop d'érable, mais ça repose les oreilles du tapage de la rue. Je vais prendre ma douche. Maureen n'est pas là ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'elle dort encore. Le mal de bloc peut-être ?

— Ça se peut. On s'est bien amusées. Maureen n'est pas très habituée à se coucher tard hein ? Bon, je vais aller prendre ma douche.

— Tu l'as déjà dit.

— Ah oui ?

Elle le regarda indécise, puis le laissa en plan comme si elle était pressée par le temps.

Quelle curieuse attitude ; il s'attendait à ce qu'elle le questionne sur l'emploi, qu'elle lui lance des piques pour le complimenter sur son départ prochain de l'appartement... Ce devait être un phénomène de lendemain de veille. Ou de mémoire ?

Maureen aurait pu le renseigner sur leur soirée, mais aller dans sa chambre alors qu'elle était encore au lit lui paraissait un faux-pas. Leurs rapports étaient à cent lieues de cette forme d'intimité.

Son sac de cuir pesait lourd sur ses genoux. F.-M. ne s'était pas départi de sa mini caméra DVD, son magnétophone, un petit cahier à anneaux pour noter ses impressions ou ses idées fugaces, un roman entamé et deux ou trois magazines. La perspective de se retrouver sans lecture dans un lieu public ou une salle d'attente l'épouvantait ; il ne savait comment s'y comporter sans la protection d'un « bouclier » imprimé ou d'un gadget électronique.

D'une ponctualité malade, il était arrivé à l'heure fixée au siège social du magazine situé dans un luxueux édifice

du centre-ville, mais il attendait depuis 20 minutes que Lola Kouri, la directrice, veuille bien le recevoir. La sirupeuse musique d'ascenseur diffusée dans tous les couloirs et les magasins du sous-sol inondait aussi la réception où une jeune femme d'à peine 20 ans, maquillée de façon impeccable et vêtue comme une adolescente à sa première sortie dans une discothèque, feuilletait nonchalamment le magazine de la maison, répondant d'une voix feutrée aux appels téléphoniques. À chaque appel, elle extrayait la gomme à mâcher de sa bouche pour répondre, et l'y enfournait dès la communication terminée.

F.-M. appuya sa serviette contre le pied gauche avant du fauteuil inconfortable qui lui donnait la douloureuse impression d'avoir les genoux plus haut que le bassin. Il commença à se tortiller sur son siège pour étirer le bras en direction d'un exemplaire du magazine « *Tendance* » sur une table basse. La réceptionniste, casque d'écoute ultramine sur la tête, lui jeta un coup d'œil neutre, retira la gomme de sa bouche et lui dit sur un ton blasé :

— Ça ne devrait plus être bien long. Mme Kouri est encore en appel conférence avec Toronto.

— Il n'y a pas de quoi...

F.-M. allait compléter son geste, mais garda le bras tendu. Il préféra plutôt extraire de façon ostentatoire de sa serviette l'exemplaire acheté en toute hâte le matin même pour se faire une idée du genre de la publication et impressionner la téléphoniste.

Il relut quelques passages ici et là. Les textes manquaient de style, accumulaient les clichés et les fautes de

grammaire, de syntaxe et d'orthographe, résultat du recours sans discernement aux logiciels de correction automatique.

Il éprouvait un malaise indéfinissable. Pourrait-il s'adapter à un environnement de travail pour lequel il avait si peu d'affinité ? Ces nymphettes de seize ans qu'on voulait faire passer pour des femmes de trente ans lui paraissaient... hors d'ordre. À l'aube de la trentaine, François-Marie aurait dû partager le goût de ses amis pour ces jolis corps aux rondeurs à peine affirmées, mais il ne parvenait pas à trouver quelque stimulant que ce soit à ces clones. Qu'allait-il bien répondre si on lui demandait son avis sur les illustrations ?

Son regard fut attiré par un montage de photos annonçant le retour en vogue des tailleurs propres au cinéma des années 1930. « Quelle caricature », songea-t-il. Il chercha en vain un vague pastiche des tenues de Jean Harlow, Paulette Goddard, Tallulah Bankhead ou Marlène Dietrich.

Il fit un effort pour se dominer. On ne lui demandait pas de diriger une revue mais de corriger les fautes et les coquilles.

F.-M. n'avait jamais tenu un véritable emploi, hormis quelques « *jobs* » de commissionnaire l'été sur les chantiers de son père. L'univers du travail rémunéré le déstabilisait ; il n'en connaissait ni les règles ni les obligations. Pourquoi avait-il accepté ce rendez-vous ? La crainte de l'inconnu accéléra son pouls.

Il était encore temps de partir. Il pourrait toujours simuler une froide indignation devant la façon dont on le traitait en lui imposant une si longue attente. Il feuilleta la revue avec plus de vigueur. La réceptionniste leva les yeux sur

lui, en continuant de mâcher sa gomme la bouche entrouverte. À 20 ans, on n'a de passion que pour soi et les autres nous indiffèrent. Elle répondit à un appel.

— La réception. Oui... D'accord.

Elle raccrocha.

— Monsieur Loubier ? Mme Kouri vous attend. Suivez le couloir, dernière porte à gauche.

— Merci.

Elle demeura muette. François-Marie oublia son sac, revint sur ses pas, l'empoigna et sortit de la réception à la recherche de l'éditrice. À travers les portes closes des bureaux, il capta des échanges, des éclats de rire. Toutes les voix lui parurent jeunes. Trop.

Il frappa à la porte indiquée, attendit quelques secondes pour entendre une voix crier « Entre ! ». Il ouvrit.

Le bureau était vaste. Son premier regard fut pour le mur en verre qui lui faisait face et permettait d'admirer une fontaine en plein centre des étages de boutiques. Un jet surdimensionné en jaillit. « Madame » Kouri, une jeune femme de son âge, avait fait placer sa longue table de travail très « *design* » dans le même sens que le mur de droite ; sans doute s'était-elle lassée d'assister aux éjaculations mécaniques de la fontaine. Assise dans un fauteuil à dossier haut, elle répondait déjà à un autre appel et lui désigna un sofa appuyé au mur de gauche et séparé d'un fauteuil assorti par une longue table basse.

François-Marie avait chaud comme un enfant gêné qu'on a envoyé chez la directrice d'école. Devait-il s'asseoir ? Il se dirigea vers le meuble avec le plus de discrétion possible,

déposa son sac gonflé sur la table pour le reprendre aussitôt et le caler sur le tapis contre le sofa. Il hésita, puis finit par s'asseoir, face à la jeune femme qui s'exprimait avec vivacité en anglais.

Le malaise de F.-M. s'accrut lorsque le ton de l'entretien téléphonique monta : une quelconque querelle à propos des pressions croissantes des lectrices pour faire retirer les échantillons de parfums qui empestaient dans la revue. La jeune directrice ne mâchait pas ses mots : 177 lectrices avaient annulé leur abonnement au magazine le mois précédent seulement. Ça ne pouvait plus durer. Le tirage en kiosque subissait une baisse ; les lettres de protestation étaient plus nombreuses chaque mois. Ne pouvait-on avoir un commanditaire qui fabriquait un parfum de qualité plutôt que ces odeurs infectes qui rappelaient les formats géants vendus dans les magasins à 1 \$?

F.-M. leva les yeux sur Lola Kouri. Elle lui fit un clin d'œil : de toute évidence, elle mettait toute la sauce pour impressionner son interlocuteur, mais jonglait allègrement avec ses propres notions de la vérité.

Elle raccrocha après avoir soutiré à son correspondant la promesse qu'il ferait tout en son pouvoir pour retirer les échantillons de parfum des exemplaires livrés par la poste aux abonnées qui en auraient fait la demande.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle était près de lui, lui secouait énergiquement la main et s'assoyait dans le fauteuil de l'autre côté de la table. Elle ne lui offrit pas le traditionnel café. Elle projetait d'ailleurs l'image de celle qui n'a pas de temps pour les civilités.

Il y avait belle lurette que François-Marie n'avait pas eu affaire à une jeune femme de son âge et, l'espace d'un bref moment, il fut saisi par un sentiment trouble attisé par une bouffée de parfum capiteux et un regard décidé. Lola Kouri ne devait pas être du nombre de celles qui se plaignaient des parfums agressifs des échantillons de sa revue.

— Je peux t'appeler François ?

— Euh... oui... oui.

F.-M. pesta intérieurement. Il détestait la manie du tutoiement intempestif propre à sa génération. Il regrettait que se soit perdue la bienséance des rapports entre étrangers, propre à la génération de ses parents.

— Il ne s'agit pas d'un travail bien compliqué, en dépit du titre de conseiller linguistique. Ça consiste à revoir les textes, corriger les fautes, donner du sens à des phrases qui semblent ne pas en avoir. Tu vois le genre ?

Il acquiesça d'un signe de tête. Elle poursuivait déjà.

— Moi, j'ai eu la chance de faire mes études dans un collège privé en Suisse. Mon père avait émigré à Montréal en provenance du Liban et il avait la passion du français bien écrit et bien parlé. Ça ne lui a pas donné grand chose, remarque ; il a essayé sans succès de s'intégrer à la société québécoise et il a tenté à trois reprises de se faire élire député libéral. Mais ses électeurs le trouvaient snob à cause de son parler soigné et il n'a jamais même réussi à se classer deuxième. Qu'est-ce que je disais donc ? Ah, oui. Tu sais comme moi que les jeunes journalistes d'aujourd'hui ne savent pas écrire ; heureusement, ils ont de l'imagination et ils n'ont pas peur de courir la nouvelle. Mais ils ne font pas la distinction entre un proverbe en latin et un slogan

en espagnol. De toute façon, on ne leur demande pas d'être intelligents, mais de livrer de la copie à la date fixée.

Lola était une véritable machine à paroles. F.-M. essayait de suivre le débit sans perdre le sens de cette diatribe.

— Tu connais le magazine? Ce n'est pas une revue de philosophie et il ne prétend pas l'être. Il s'adresse aux filles et femmes de 14-24 ans. Mais il rejoint aussi les femmes dans la trentaine et la quarantaine qui n'ont pas encore accepté de vieillir. Nous le savons par nos sondages auprès de nos lectrices. De la mode, des secrets d'alcôve, des tests à répétition sur la vie avec les hommes, beaucoup de conseils de maquillage, des interviews avec des vedettes... Bref, le chiard courant. Ça marche à vitesse grand V. J'ai dit au téléphone tout à l'heure que le tirage baissait, mais c'est faux. Le problème n'est pas là : le problème c'est que les femmes de 40 ans menacent de décrocher parce qu'elles ne peuvent plus blairer les échantillons de parfums. Et je ne veux pas perdre ce genre de lectrices; elles ont de l'argent et elles achètent les produits de nos annonceurs. Mais c'est comme ça qu'il faut procéder avec les « twits » de Toronto qui ne connaissent pas le public francophone du Québec. Tu me suis?

— Oui. Mais... euh... qu'est-ce que j'aurais à faire, exactement, comme travail?

— Ce que tu auras à faire! Parce que j'ai bien l'intention de t'engager. J'ai lu ton C.V. et je reconnais quelqu'un qui sait écrire sans fautes. Tu as un ordinateur? L'Internet?

François hochait la tête.

— Donc, tu pourras travailler chez toi. On t'envoie les textes, tu les corriges et tu nous les retournes par le même

canal. Tu es à la disposition des metteurs en pages au cas où il y aurait des phrases à couper ou des titres à transformer.

— Je comprends...

— Et tu réponds aux questions des rédacteurs qui t'appellent pour t'engueuler le cas échéant quand tu as modifié leurs textes.

— Mais...

— Ne t'en fais pas. Ce sont des pigistes. Ils sont tellement habitués à courir les assignations qu'ils se préoccupent plus de leurs cachets que de leurs articles. On te paye 30 \$ l'heure; je vais te faire préparer un contrat. Tu n'as pas de lien d'emploi, donc aucun avantage social. Le contrat est renouvelable aux trois mois, à moins que ton travail ne soit pas satisfaisant. Ça te va?

F.-M. était abasourdi. Tout allait si vite. Il n'eut pas le temps de refuser.

Lola Kouri se leva d'un bond, lui serra la main. La sonnerie de son téléphone portable retentit. Elle grimaça.

— Allo? Oh... bonjour! Une petite minute veux-tu?

Elle fit une grimace comique à François-Marie.

— Excuse-moi, j'aurais voulu qu'on fasse plus ample connaissance. Ce sera pour une autre fois. Laisse tes coordonnées et ton adresse électronique à la réceptionniste. On t'enverra une copie de contrat. Ciao!

Elle lui serra la main, fit un sourire machinal et se remit à parler au téléphone le dos tourné en se rendant à sa table de travail.

F.-M. récupéra son lourd sac et sortit de travers en hésitant.

À l'étage des boutiques, assis sur un banc en ciment voulu inspiré de l'Antiquité romaine, il laissait son regard planer autour de lui sur l'agora couverte d'une toiture en verre, essayant de mettre de l'ordre dans ce qui venait de se dérouler. Il avait trouvé un travail, sans le vouloir ! Était-ce enfin la réponse aux menaces de sa mère ? Comment oserait-elle le chasser s'il contribuait même modestement aux frais du condo ?

Pourtant, sa toute nouvelle confiance en soi était plus que mitigée : sa mère pouvait le chasser de l'appartement dès maintenant puisqu'elle avait la preuve qu'il pouvait voler de ses propres ailes. Il n'avait encore rien signé ; il pouvait encore se déclarer incapable d'accepter le contrat, prétendre qu'il avait trouvé mieux ailleurs, invoquer un travail en vue mieux rémunéré, la maladie subite de sa mère, un séjour imprévu à l'étranger... Il se retourna pour chercher de l'œil la fenêtre du bureau de Lola Kouri et fut rassuré de ne pas l'apercevoir.

Quand il s'agissait de fuir une difficulté, F.-M. avait l'imagination fertile de l'enfant qui explique à sa mère le motif d'une punition à l'école ou d'un retard. Le trait dominant de sa personnalité avait toujours été l'hésitation, le louvoisement, l'option timide. Toute sa vie n'avait-elle pas été une longue lutte inégale contre l'autorité facile des autres ? Le comportement direct, ferme, presque indélicat de son interlocutrice, l'avait déstabilisé.

Combien de fois n'avait-il pas imaginé qu'il faisait front plutôt que de baisser les bras, qu'il s'affirmait sans broncher, qu'il trouvait en un clin d'œil une répartie sulfureuse propre à décontenancer un adversaire ?

Hélas, l'affirmation de soi lui faisait défaut. C'est pourquoi il avait passé sa vie à rechercher la compagnie des femmes de tempérament dont la détermination le soulageait de l'obligation de s'imposer.

Et si cet emploi n'était qu'une porte ouverte sur l'ennui ?

Mais après quelques instants de réflexion, il finit par reconnaître que d'avoir été choisi pour ce travail lui plaisait. Liliane lui avait répété sur tous les tons qu'il n'arriverait jamais à rien de bon dans la vie, qu'il se réjouissait d'avoir enfin l'occasion de la confondre. Avec son penchant pour la pensée magique, F.-M. se laissa croire que ce n'était peut-être que le début du succès qu'il avait anticipé depuis des lustres...

Soudain, son attention fut attirée par l'entrée de Maureen dans une parfumerie. Elle s'y hasardait à pas hésitants, prête à changer d'avis. Deux jeunes femmes dignes de servir d'illustration à des articles de « *Tendance* » l'accueillaient avec des sourires empruntés. Maureen dans une boutique de produits de beauté ? Elle qui ne se maquillait jamais ?

Sans réfléchir plus avant, F.-M. pigea sa petite caméra DVD dans son porte-documents et fit en vitesse la mise au point sur Maureen. Un zoom l'amena tout près d'elle, au point qu'il put distinguer son visage cramoisi. Décidément, elle n'avait pas l'habitude de ce genre d'endroit.

Maureen offrait à la caméra son profil sans tache de vin. Instinctivement, en voyeur averti, F.-M. déclencha le mécanisme d'enregistrement. Le petit moteur ronronna.

Il déplaça très légèrement l'objectif vers la droite et capta le visage attentif des deux vendeuses qui s'étaient

approchées de Maureen. De derrière leur comptoir, elles jetaient un œil critique sur son visage. Celle qui semblait la patronne leva le bras et sa main vint se poser sur le côté gauche de la tête qu'elle fit légèrement pivoter pour lui permettre d'examiner de plus près la tache de vin.

F.-M. zooma sur le visage humilié de Maureen.

S'ensuivit un bref entretien entre la vendeuse et Maureen, l'autre s'étant éloignée de quelques pas pour accueillir une cliente qu'elle semblait bien connaître puisque leur échange fut tout de suite amical. François-Marie allait reporter sa caméra sur Maureen quand il sursauta vivement : l'autre cliente était Eugénie !

Une boule d'émotion enfla dans son estomac ; son front s'humecta. Elle était toujours aussi aguichante. La vendeuse qui l'avait accueillie s'éloigna pour aller sélectionner divers vernis à ongles.

Eugénie se tourna en direction de Maureen. Elle devait apercevoir le profil à la tache de vin. F.-M. se figea sur son visage élégamment maquillé ; il y lut tout à coup un mélange de dureté et de mépris qui le gêna.

Maureen avait-elle perçu le regard de son ancienne maîtresse ? Elle se tourna à son tour et fixa Eugénie qui la dévisageait sans vergogne. Le retour de la vendeuse mit fin à la scène. Eugénie se pencha vers elle et se mit à parler.

Mais le mal était fait. Maureen baissa le tête et répondit mollement à la patronne qui lui présentait des fonds de teint. Elle saisit son sac à main et se dirigea vivement vers la sortie sous le regard ébahi de la vendeuse qui tenait un pot dans chaque main.

F.-M. fit un nouveau zoom sur son visage bouleversé. Elle pleurait en se faufilant dans la foule des promeneurs.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ?

En reportant sa caméra vers le magasin, il sursauta vivement : Eugénie était sortie de la boutique. Elle l'avait aperçu et lui faisait signe de la main. Elle articula lentement en silence le mot « *voyeur* », sourit malicieusement et s'éloigna.

F.-M. ressentit une vague de honte le submerger et tout en enfournant sa caméra dans son gros sac en désordre, il chercha de l'œil les idéogrammes des toilettes publiques...

Organiser

Recluse dans sa chambre, Maureen sembla dès lors chercher un refuge dans le travail. F.-M. se doutait qu'elle fuyait le souvenir des dernières paroles maternelles et le monde cruel du dehors.

Seul le clapotement assourdi des touches de son clavier d'ordinateur filtrait à travers la porte close à intervalles irréguliers, avant de se noyer sous la musique celtique dont elle faisait jouer et rejouer des CD pendant des heures. Puis le silence calfeutrait la chambre. F.-M. concluait alors qu'elle avait sombré dans le sommeil ou l'hébétude.

Elle prenait la plupart de ses repas au restaurant. Si, d'aventure, elle grignotait un semblant de petit-déjeuner, elle attendait que ses hôtes soient occupés ailleurs pour se glisser dans la cuisine où elle se versait à la hâte un bol de céréales et un café qu'elle transportait aussitôt dans sa chambre.

François-Marie passait lui aussi désormais le plus clair de son temps dans sa chambre à réviser les textes de « *Tendance* ». Il se risquait parfois dans le corridor, à tendre l'oreille contre la porte de la chambre de Maureen, sans se résoudre à y frapper. Liliane le surprit un matin au moment de quitter l'appartement et l'admonesta, croyant qu'il l'espionnait. Elle aussi s'inquiétait du mutisme de Maureen, mais elle était de la génération de ceux qui se mêlent de leurs affaires.

Récemment, la routine de Liliane avait changé; elle s'absentait tôt le matin et ne revenait que tard en soirée.

L'appartement se transforma peu à peu en monastère studieux, où la règle du silence s'appliquait avec succès.

F.-M. aurait presque aimé cette situation si l'attitude de Maureen ne l'avait tant intrigué.

Il ne pouvait lui avouer avoir eu connaissance de sa mésaventure humiliante à la boutique de cosmétiques, et pourtant il souhaitait lui faire connaître les sentiments de compassion qu'il croyait ressentir pour elle à la suite de l'incident.

L'expérience était toute nouvelle pour lui. Ses rapports plus commerciaux que sentimentaux avec les femmes mûres ne s'étaient pas effectués sous ce signe. Il n'avait jamais dit à Eugénie qu'il l'aimait parce que son sentiment tenait plus de l'appétit que de la passion.

Il était évident que l'épisode de la boutique avait choqué Maureen à un point difficile à expliquer. Rompu à l'art de fantasmer, F.-M. s'imaginait en train de converser avec elle, de la tenir même dans ses bras si c'était indispensable. Mais il se sentait inadéquat dans le rôle du consolateur des affligées, d'autant plus que la raison pour laquelle la présence d'Eugénie avait suffi à plonger Maureen dans un tel désordre émotionnel lui échappait.

F.-M. en était rendu à se préoccuper autant du climat qui régnait autour de lui que de sa situation de fils en transit dans l'appartement de sa mère. Il sentait la situation évoluer sans trop comprendre pourquoi.

Une nuit où l'insomnie le tenaillait, une inspiration subite le fit bondir de son lit : il inséra dans le magnétoscope la cassette filmée au centre commercial.

En pleine pénombre, une lueur grisâtre emplît l'écran du téléviseur jusqu'à l'apparition des premières images. Il se coiffa d'un casque d'écoute.

Le déroulement au ralenti de la bande-vidéo lui permit de scruter les images légèrement floues. La scène n'avait rien d'exceptionnel. Maureen semblait hésiter dès le seuil de la boutique et sa démarche était à la fois gauche et nerveuse. Les deux vendeuses s'adressaient à elle gentiment. Le geste de la vendeuse qui lui touchait le visage paraissait moins odieux, presque doux, comme une caresse. L'expression de la femme ne laissait paraître aucune aversion.

L'arrivée d'Eugénie suscitait un certain mouvement dans l'image. En la reconnaissant, F.-M. avait actionné le zoom avant pour s'assurer qu'il s'agissait bien d'elle. Il avait ensuite actionné un zoom arrière pour cadrer à la fois Maureen et Eugénie en faisant la mise au point ; les traits de leurs visages étaient nets cette fois.

Puis, la vendeuse qui avait accueilli Eugénie s'éloignait... Le regard de son ancienne maîtresse errait de gauche à droite sur les tablettes de produits derrière le comptoir avant de fixer Maureen avec hauteur durant de longues secondes. Celle-ci tournait la tête dans la direction d'Eugénie, soutenait à peine son regard, puis baissait la tête jusqu'au retour de la vendeuse.

F.-M. décida de faire dérouler la bande image par image à partir de ce plan. Au premier visionnement, il ne saisit pas le sens de la scène. Il rembobina la bande et engagea l'extrême ralenti : Eugénie se penchait vers l'avant et disait quelques mots à la vendeuse. Celle-ci esquissait un demi-sourire gêné et

regardait rapidement Maureen du coin de l'œil. Eugénie retrouvait son allure joyeuse et s'affairait à choisir un vernis à ongles parmi les flacons que lui avait apportés la vendeuse qui, le visage crispé, se montrait maintenant volubile, comme pour masquer son embarras.

Il visionna la bande à vitesse normale ; tout se passait si vite qu'un spectateur sans lien avec les deux femmes n'aurait pas saisi ce qui s'était déroulé. Il visionna deux autres fois la scène au ralenti. Impossible de s'y tromper : l'inconfort de Maureen s'accroissait dès le moment où Eugénie prononçait quelques mots au retour de la vendeuse.

À ce moment, la panique empoignait Maureen. Elle quittait le magasin brusquement, essayant tant bien que mal de remettre sa carte de crédit dans son portefeuille sans échapper son sac à mains.

La scène prenait fin sur le geste de la main d'Eugénie, son sourire cynique et ses lèvres qui formaient avec exagération le mot « *voyeur* »... F.-M. appuya rageusement sur le bouton d'arrêt du magnétoscope. Il se jeta sur son lit en fouissant dans les couvertures jusqu'à y trouver une tanière protectrice contre la rancœur.

F.-M. avait conclu, après réflexion, que l'attitude d'Eugénie, quoique nébuleuse, avait eu un caractère traumatisant pour Maureen. Qu'avait-elle bien pu entendre qui l'avait humiliée à ce point ? N'était-elle pas blindée contre le regard des autres, selon ses propres dires ?

L'incident inspira à F.-M. de reprendre la rédaction de son livre. En panne sèche depuis plusieurs semaines, il crut avoir trouvé le combustible nécessaire à alimenter sa réflexion qu'il orienta sur la cruauté.

Hélas. Si le chercheur était mu par les aspirations les plus grandes, son talent, lui, demeurait petit. Les rares pensées qu'il alignait péniblement sur l'écran de son ordinateur — entre deux sessions déprimantes de correction d'épreuves qui le faisaient pester contre les aberrations grammaticales des collaborateurs de « *Tendance* » — s'avéraient peu éloquentes.

Combien de temps encore pourrait-il abuser son entourage avant que sa fumisterie ne soit démasquée ?

Trois heures de « fièvre créatrice » ne résistèrent pas à l'appel habituel de la paresse et de la morosité. L'inspiration lui faisait défaut pour une raison bien simple : il ressassait le cas de Maureen, mais était incapable d'imaginer ce qu'elle éprouvait. Il avait beau s'évertuer à la défendre, à la valoriser, à exalter son courage, il n'était qu'un soi-disant porte-parole au service d'une pauvre déesse qui ne l'avait investi d'aucune fonction et ne lui avait fait aucune confiance.

F.-M. sombra dans la divagation... La publication de son étude allait venger ces milliers de femmes du triste sort que leur réservait la méchanceté de la société. Sa mère comprendrait enfin quelle chance elle avait eu de mettre au monde un enfant aussi brillant. Et Maureen apprendrait avec joie qu'elle avait contribué par sa présence à réconcilier enfin la mère et le fils.

Qui sait ? Maureen développerait peut-être pour lui une amitié reconnaissante... Son expérience sexuelle à lui —

résultat de plusieurs années de fréquentation de femmes mûres qui avaient égoïstement sinon affectueusement fait son éducation — contribuerait sans doute à faire son bonheur si d'aventure elle le souhaitait.

Dans l'évocation d'éventuels rapports avec elle, une question taraudait F.-M : il n'était pas mu par l'amour, tout au plus un sentiment de confort sentimental. Sans espoir de réconciliation avec Eugénie, silencieuse depuis plus de deux mois, il envisageait la perspective de se retrouver au lit avec Maureen, même si cela n'éveillait en lui aucun désir véritable. Il se dit qu'elle serait sans doute une partenaire timide, mais que le temps se chargerait de cimenter une relation agréable quoique sans feu d'artifice. Après tout, ce qu'il recherchait n'était-il pas ailleurs, dans l'assurance de vivre à l'abri des vicissitudes de la vie ? Et la reconnaissance de Maureen irait peut-être jusqu'à lui assurer un... support économique... Pourquoi pas ?

Dans son jeu absurde au poker de l'avenir, il se laissait envahir par le plus grand de ses rêves puérils : le confort d'une existence dépourvue d'angoisse et de confrontation avec la vie quotidienne et la garantie que les revenus d'une compagne le mettraient à l'abri du besoin. F.-M. était un gentil « *pimp* » qui s'ignorait. Il avait besoin d'amour comme d'un repas quotidien de malbouffe, pour la sensation d'être repu et légèrement somnolent dans son bien-être.

— Toc-toc.

Il sursauta et prit conscience que sa rêverie l'avait éloigné de son travail. Son ordinateur s'était mis en état de veille. En se levant pour aller ouvrir, il fit tomber par terre un exemplaire de « *Tendance* ».

Maureen se tenait dans l'embrasure, le visage terni par la mélancolie qui l'habitait depuis quelques jours.

— Je te dérange ?

— Non, pas du tout. Viens t'asseoir. Je vois que tu n'es pas seule...

Maureen tenait deux verres dans une main et une bouteille entamée du whisky irlandais préféré de son père dans l'autre. Elle se laissa choir dans un fauteuil pendant qu'il ramassait la revue tombée sur le plancher. À la vue de la photo d'une nymphette en page couverture, elle commenta avec ironie en remplissant les verres :

— Un nouveau créneau de recherche ?

— Non, un exemplaire témoin tout au plus. Pour mon travail.

— *No kidding (Sans blague)* ? Tu as déniché un boulot. ? Ça te plaît ?

— C'est frustrant, mais ça paye le beurre d'arachide.

— Je n'ai jamais ouvert ce magazine. Sa couverture m'agresse dans les salles d'attente et à côté de la caisse au dépanneur.

F.-M. eut un éclair de perspicacité. Il lança une ligne à l'eau.

— Beaucoup d'articles sont consacrés au maquillage, à la mode.

— Pour les petites ados au t-shirt bedaine...

— Oui et non. La directrice me dit qu'une forte proportion du tirage se compose de femmes de 40 ans et plus.

— Ah oui ? Fais voir.

F.-M. remit le magazine à Maureen et prit le verre bien

rempli qu'elle lui tendait. Elle feuilleta quelques pages, avec un petit sourire désabusé. Presque méprisant.

— Je n'arrive pas à croire à toutes ces âneries. Tiens, prends ce paragraphe, par exemple : on a l'impression que la journaliste est payée par une compagnie de produits de beauté pour l'écrire. Elle prétend que cette crème de nuit « agit comme un tonique sur la structure de l'épiderme et contracte les cellules à la surface de la peau ». Selon elle, une femme se réveille le matin avec une peau plus ferme, plus belle et dépourvue de rides.

— Tu n'y crois pas ?

— Je crois à l'alimentation bio, à l'exercice et... à un peu de whisky de temps à autre.

F.-M. sauta sur l'occasion, mine de rien.

— Pourquoi ne pas employer de produits de beauté ?

Mouche. Le visage de Maureen rosit. Elle porta son verre à ses lèvres avant de répondre.

— À quoi bon ? J'ai cherché. Il n'y a pas de maquillage pour rendre invisible la carte de France rouge bordelais nouveau que j'ai dans le visage...

— Tu pourrais choisir d'avoir une intervention.

— J'y ai pensé. Je suis un peu... « *chicken* ». Si ça ne marchait pas...

— Tu crois que ce serait plus... remarqué que maintenant ?

— Oui... Non... Je ne sais pas.

— Tu en souffres beaucoup ?

— Pourquoi me parles-tu de ma tache de vin ?

Le ton brusque mit F.-M. en garde contre trop de précipitation. Il reprit avec douceur :

— Nous parlions de maquillage, du magazine...

Maureen recommença à feuilleter la publication. Cette fois avec plus de minutie, s'arrêtant sur des réclames de produits, esquissant parfois un sourire amer.

François-Marie l'observait à la dérobée. Il percevait son émoi, sa fragilité soudaine, ses efforts pour refouler la peine qui lui gonflait les yeux. Il se réjouit d'avoir su faire naître en elle cet état d'esprit, cette dépendance momentanée. Il lui fallait maintenant se montrer à la hauteur, tendre une main secourable, jouer à fond le rôle du confident, du frère. Sans beurrer trop épais et surtout sans révéler qu'il était déjà au courant de la scène du magasin.

— Maureen... Tu peux me dire de me mêler de ce qui me regarde... Mais je me rends compte que tu n'es plus la même depuis quelques jours. Tu t'enfermes dans ta chambre... Tu nous fuis Liliane et moi. Il m'est arrivé de t'entendre pleurer... Tu veux en parler?

« Oups... Parler de son vécu... Le cliché des clichés » se dit François-Marie. Il fallait se garder d'abuser de ces phrases passe-partout pigées dans les trop nombreux articles de psycho-pop qu'il avait corrigés pour « *Tendance* ».

Heureusement, il ne se sentait même pas honteux de lui dissimuler la vérité. Pour le bien de Maureen, et pour le sien, il était disposé à se montrer sous les meilleurs auspices. Sa propre générosité lui faisait chaud au cœur. Il eut l'intuition qu'il fallait faire une pause, laisser à Maureen le temps de soupeser l'offre d'aide dissimulée qu'il lui faisait.

Elle avala une bonne lampée de whisky, frissonna, se mordit doucement les lèvres et parut hésiter. Puis elle se leva

sans crier gare et fit quelques pas en direction de la porte de la chambre.

— Tu me prêtes ta revue ? Je voudrais y jeter un coup d'œil...

— Euh... Bien sûr...

Maureen avait la main sur la poignée de la porte. Elle s'immobilisa, inclina la tête et commença à sangloter tout doucement, dos à lui.

Aussitôt F.-M. fut à ses côtés et passa le bras autour des épaules musclées de la jeune femme. Elle se laissa faire avec une certaine raideur lorsqu'il la fit pivoter. Il la pressa contre lui en se remémorant Barbara Stanwick éplorée dans une scène d'un film dont le titre lui échappait. Était-ce avant ou après la Deuxième Guerre mondiale ? L'odeur de biscuit au chocolat imprégnée dans le pull-over de Maureen lui souleva un peu le cœur.

Tout en lui caressant imperceptiblement le dos, il essaya de faire dérouler dans sa tête quelques images du film, s'irrita de sa mémoire défaillante et se concentra sur Maureen pour ne pas gâcher une si belle occasion.

Déjà, le tressautement de ses épaules s'atténuait. Il en profita pour se dégager et, la tenant par la main, la reconduisit jusqu'à son fauteuil. Surtout ne pas se montrer trop impulsif, trop entreprenant. Il versa un peu de whisky dans le verre de la jeune femme et s'assit sur sa chaise ergonomique qu'il rapprocha légèrement d'elle de façon à gêner son départ s'il lui prenait la fantaisie de s'éclipser de nouveau.

— Si tu me racontais ce qui te met dans un tel état...

Elle prit une longue inspiration, but une gorgée

d'alcool pour s'éclaircir la gorge et pigea deux ou trois papiers-mouchoirs dans une boîte à côté de l'ordinateur dont l'économiseur d'écran transforma subitement le moniteur en un ballet de planètes. Elle se moucha à deux ou trois reprises et soupira. F.-M. s'efforçait à une patience de confesseur, conscient qu'il ne fallait surtout pas la brusquer.

— C'est arrivé la semaine dernière...

Maureen lui narra l'épisode de la boutique. Il feignit une profonde attention.

— ...Alors la cliente, une quinquagénaire bien conservée, avec de beaux restes comme on dit (le cœur de F.-M. se serra), me regarda avec un tel mépris que j'en avais le souffle coupé. Et elle marmonna à la vendeuse en s'assurant d'être entendue : *« Il y en a qui auraient avantage à ne pas se montrer en public pour ne pas faire peur aux enfants »*. Ça m'a brûlée à vif. Pourquoi une telle méchanceté envers quelqu'un qu'on ne connaît pas ?

Maureen but. Elle abaissa son verre en le tenant des deux mains comme s'il pouvait l'aider à contenir le tremblement qui les agitait.

— Il m'est arrivé de subir des questions directes de jeunes enfants à des séances de signature au Salon du Livre ou lors de tournées dans des écoles de ma région. Mais aucun n'a jamais manifesté de cruauté. C'était comme si cette femme me connaissait, comme si elle savait que j'écrivais des livres pour les tout-petits et qu'elle avait voulu sciemment me blesser, m'atteindre dans ce qui est ma nature même...

Une larme se perdit sur sa joue. F.-M. eut à l'esprit le visage d'Ingrid Bergman dans la séquence finale de

« *Casablanca* » où Humphrey Bogart la convainc de monter dans l'avion en partance pour la liberté. Il comprit qu'Eugénie s'était sciemment montrée cruelle. Elle avait sans doute repéré F.-M. avant d'entrer dans la boutique et avait déduit que Maureen était la « chambreuse » dont il lui avait décrit la tache de vin, et qu'il l'attendait sur son banc. À travers elle, c'était lui qu'elle visait.

Il comprenait le désespoir de Maureen. Pour un peu, il se serait laissé aller à lui déclarer son affection, son engagement à toujours l'écouter et à la protéger. Mais un tel emportement ne trouvait pas de véritable élan chez lui. Il craignait en outre de saboter par sa hâte son plan d'approche de sa coloc. Non. Il fallait d'abord amener Maureen à se reposer sur lui. D'un ton sobre, il murmura :

— Je te découvre sous un nouveau visage. Sans jeu de mots.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai toujours cru, depuis que l'on se connaît, que tu t'étais fabriqué une carapace à l'épreuve de tous les coups. Que tu étais une femme forte et déterminée. Impassible même.

— C'est l'alcool qui me fragilise en ce moment ; je ne veux pas que tu penses que je suis une pleurnicharde. Ah, et puis, à quoi bon... Je ne suis pas insensible à la méchanceté. Personne ne l'est...

— Il n'y a pas que ce petit incident du magasin. Il y a eu ton départ de chez tes parents. Je te croyais froide et même cynique et tu m'as surpris par ton émotion sur le chemin du retour. Je découvre une femme qui vibre, qui ne demande qu'à vivre...

Maureen fixait son verre, immobile. Elle haussa les épaules d'un geste las. F.-M. n'aurait su dire à ce moment si sa tactique d'apaisement faisait de l'effet sur les nerfs à vif de sa coloc. Il décida de poser prudemment un nouveau jalon.

— Si seulement...

Elle leva les yeux, une question muette dans une moue.

— Ben... Si seulement tu te maquillais, même un peu...

— J'ai horreur de cela. Je ne veux pas avoir l'air des greluches de ton magazine.

— Tu n'as pas à copier ce genre tape-à-l'œil, je t'assure. Juste à appliquer des notions de base qui mettront dans l'ombre ta... petite imperfection...

— Tu veux rire de moi ? Qui peut ne pas regarder cette forçure ?

— L'idéal serait d'attirer le regard des autres ailleurs... Sur tes yeux, qui sont magnifiques, ta chevelure qui pourrait contribuer à mieux dissimuler... l'objet du délit, sur la morphologie de ton visage...

— Tu parles comme une vendeuse de petits pots de crème antirides.

Elle se remit à feuilleter le magazine, trouvant ici et là des passages qu'elle lui martela.

— Tiens, des clichés comme ceux-ci : la « peau plus lisse d'apparence plus jeune », les « formules améliorées à double action » ou bien les « coenzymes naturelles »... Toutes des conneries...

Son ironie rassura F.-M. Elle retrouvait sa gouaille. Il n'avait pas fauté. Il fallait maintenant procéder avec tact pour

achever de saper la réticence de l'Irlandaise. Encore un petit effort de flagornerie.

— Il ne faut pas voir le maquillage comme une dissimulation... Mais comme une mise en valeur. Tu as déjà une silhouette à faire tourner les têtes. Pourquoi ne pas offrir un visage qui retient le regard ?

— Si la silhouette avait compté tant que ça, tu crois que je serais seule dans la vie ?

— Si tu avais accepté de mettre en valeur ce que tu as de beau, je ne crois pas que tu serais seule...

— Il est un peu tard pour reprendre le temps perdu...

— Non. Il y a sûrement quelqu'un qui va découvrir la vraie toi... Peut-être plus tôt que tu ne le penses...

— J'en doute !

— Pas moi.

Ils se regardèrent droit dans les yeux pour la première fois. F.-M. eut la conviction qu'il était sur la bonne voie. Maureen murmura :

— Je... Je vais y penser...

Elle s'empara de sa bouteille de whisky et du magazine, se mit debout en l'obligeant à reculer sa chaise et sortit en le gratifiant d'un petit sourire timide.

La porte se referma. F.-M. frémit de contentement de soi. Il croyait désormais à son avantage dans le match à finir qu'il jouait avec l'existence.

Quoi qu'il arrive, il y aurait toujours Maureen...

Transformer

Un soir où il peinait à conférer un simulacre de retenue aux propos aussi dithyrambiques que creux d'une chroniqueuse de spectacles du magazine « *Tendance* », l'attention de F.-M. fut éveillée par des pas hésitants dans l'escalier intérieur, suivis du couinement typique de la porte qui s'ouvrait.

Il avait laissé intentionnellement la porte de sa chambre entrebâillée pour ne pas rater son retour. Il demanda à haute voix sans quitter son poste à l'ordinateur :

— Maman ?

— Qui est là ? Ah... c'est toi.

Encore un retour aviné à la maison... C'était devenu une habitude. F.-M. grimaça, mais s'efforça de garder son calme.

Il entendit le cliquetis du trousseau de clés qu'elle jetait dans un vide-poche en céramique sur la crédence à droite de la porte d'entrée. Il prêta l'oreille. Quelques grognements puis des grincements sur la tringle : elle rangeait son manteau dans la garde-robe du couloir en pestant contre le refus de collaborer des cintres enchevêtrés. Le sac fourre-tout fit un bruit sourd en s'écrasant sur les bottes. Le plancher du couloir se plaignit à répétition. Liliane s'encadrait déjà dans l'embrasement de la porte de la chambre et le dévisageait, de ses yeux perçants injectés de sang.

— Ne me dis pas que tu perds encore ton temps à tes niaiseries ?

— Ça ? Non. C'est un travail de révision que je fais pour un magazine.

Liliane s'approcha pour jeter un coup d'œil incrédule à l'écran. Elle lut une phrase et détourna aussitôt la tête dans sa direction. L'odeur de fond de tonne caractéristique chatouilla son nez.

— Ça parle au diable ! Mon grand flanc mou s'est trouvé une « *job* ».

— Mais... je t'en avais parlé, voyons.

Liliane le coupa d'un ton péremptoire.

— Non, tu ne m'en avais pas parlé !

— Tu te rappelles de la convocation à une entrevue ?

— Je ne m'en souviens pas !

— Ça n'a pas d'importance... J'ai été engagé le jour même. Désormais, je pourrai contribuer équitablement aux frais du logis.

— T'as du temps à rattraper.

F.-M. ne releva pas la pique et reprit aussitôt :

— N'est-ce pas formidable de voir une mère et son fils travailler dans les communications ?

Liliane prit un exemplaire du magazine sur son bureau et le feuilleta sans conviction. Les pages étaient agitées d'un fort tremblement.

— Tu ne vas tout de même pas comparer ta revue de nymphettes anorexiques à un vrai journal ?

— C'est bien toi. Toujours un mot d'encouragement à la bouche. Tu as passé une bonne journée ?

— Ouais, ouais...

— Quel est le sujet de ta chronique de demain ?

— Je ne publie rien demain. Je travaille à un... une... sorte de projet à long terme. Le journal m'a confié une... enquête qui va me prendre beaucoup de temps...

— Tu retournes au reportage ?

— Non, non. C'est un sujet qui fera l'objet de plusieurs chroniques...

— Ah... De quoi s'agit-il ?

Liliane parut prise au dépourvu. Son regard était vide, comme si elle ne se souvenait plus de la question. Alors, visiblement agacée, elle haussa le ton :

— De quoi ? Du... du... sort des parents qui sont pris avec des... des grands flancs mous à la maison ! Tu me tapes sur les nerfs avec ton interrogatoire François. Fous-moi donc la paix une fois pour toutes ! Ah et puis j'ai besoin de m'étendre... Quelle heure est-il donc ?

Elle jeta le magazine par terre et sortit sans refermer la porte pour se réfugier dans sa chambre. François poussa un long soupir de commisération, ramassa la publication et, le torse tendu vers l'écran cathodique, reprit la lecture de l'article en souffrance.

La voix nasillarde de Bob Dylan s'éleva avec force dans l'appartement. Sa mère piquait une autre crise de nostalgie. F.-M. claqua la porte de sa chambre pour marquer sa désapprobation et mit les « *Sonates pour clavecin* » d'Antonio Soler dans le lecteur de CD. Il s'isola avec son casque d'écoute sur la tête.

Pour la première fois de sa vie, il s'avoua que l'amour filial devenait un véritable supplice et sa détermination à vivre sa vie dans ce lieu chancela.

— *SHIT !!! I'm so fed up !! (Merde !!! J'en ai marre !!!)*
s'écria Ava Gardner dans le rêve de F.-M.

Il sortit de sa torpeur, un peu secoué par la déconfiture de la magnifique aventure en technicolor dans laquelle il s'apprêtait à sauver la somptueuse femme fatale d'un aventurier sans scrupule.

F.-M. s'assit dans son lit. Que se passait-il ? Le radio-réveil sur sa table de chevet marquait 1 heure 36.

— *Shit, shit, double shit !!!* (*Crotte, crotte et recrotte !!!*)

Il réalisa que les jurons en sourdine n'avaient pas franchi la bouche pulpeuse d'Ava Gardner mais traversaient la porte de sa chambre. Il sauta du lit, enfila sa robe de chambre et sortit dans le couloir.

De sous la porte de la salle de bain filtrait un rayon de lumière : Maureen passait sa rage sur quelque chose.

Il s'approcha avec une démarche discrète, en nouant le ceinturon sur les pans de sa robe de chambre. Il frappa à la porte de la toilette.

— Quelque chose ne va pas Maureen ?

La porte s'ouvrit brusquement.

— *Fuck you !!* (*Fous-moi la paix !!*)

Une apparition étonnante le figea sur place. Son amie avait entrepris de faire un essai de maquillage et le résultat avait de quoi faire hurler de rage l'Irlandaise soupe au lait. Ses lèvres écarlates avaient doublé de volume tant elles étaient beurrées de rouge. L'ombre à paupière verte appliquée sans subtilité faisait un étrange contraste avec le fond de teint étalé en plaques inégales sur les joues et dans le cou. La tache de vin avait pâli sous la couche épaisse, mais avait gagné dans l'opération une triste teinte orangée.

Une fois le premier instant d'ahurissement passé, F.-M. pouffa et s'obstrua la bouche des deux mains pour réfréner la cascade de rires qui le secouait.

Maureen tenta de lui claquer la porte au nez, mais F.-M. s'interposa en la repoussant des deux mains.

— Les nerfs l'Irlandaise !

Sa fermeté l'étonna lui-même.

Maureen céda. Le rouge de l'humiliation ne fit rien pour améliorer l'état de son visage qui prenait presque une teinte carotte.

— Laisse-moi entrer.

Maureen recula au fond de la salle de bain, près du lavabo et lui tourna le dos, incapable de lui faire face plus longtemps ni de se regarder dans le miroir. F.-M. referma la porte derrière lui. Son hilarité s'était dissipée. Le caractère dramatique de la situation en imposait.

— Où as-tu trouvé ces produits-là ?

— Dans une pharmacie.

— Personne ne t'a aidé à faire un choix ?

— Je n'ai pas osé parler à une vendeuse. J'étais trop gênée. J'ai pris ce qui me semblait convenir... Je suis coincée : je dois aller à Toronto dans deux semaines pour y recevoir un prix de littérature jeunesse et remettre les dessins et le manuscrit du dernier Ronny. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu envie de ne pas avoir l'air d'une religieuse défroquée.

— Tu pourrais toujours te faire maquiller dans un salon d'esthétique sur place...

— Écoute, ça me glace rien que d'y penser. Depuis mon expérience de l'autre jour, je n'ai aucune envie de faire face à de jeunes techniciennes épouvantées par mon visage.

— Tu charries, Maureen, mais je te comprends. Pour l'instant, laisse-moi faire.

F.-M. s'approcha d'elle, une moue compatissante sur le visage.

Maureen rabattit vivement le couvercle de la cuvette et s'y laissa choir.

— Ça me le disait aussi que je faisais une erreur. *Damn... (Tabarn...)*

Elle aurait eu l'air comique n'eut été de son accablement. Il étendit de la crème démaquillante sur une poignée de papiers-mouchoirs et commença à faire disparaître les traces du masque grotesque. Maureen se laissa faire. Il avait le geste doux et presque tendre. Elle tenait son visage levé vers lui, les yeux fermés, comme une madone en prière.

Pressentant qu'elle s'abandonnait avec confiance, il prit plaisir à faire durer l'exercice, ému de sa confiance. Ce n'est qu'après plusieurs minutes de soins attentifs qu'il remplit le lavabo d'eau tiède, dénicha une débarbouillette dans l'armoire à serviettes, l'imbiba d'eau et se mit à éponger tout doucement le visage de Maureen.

Elle se laissait faire comme une enfant que sa mère prépare pour le coucher nocturne. F.-M. ne pipait mot, soucieux de ne pas interrompre trop tôt ce moment d'étrange intimité. Mais il ne pouvait prétendre plus longtemps que l'opération nécessitait tant de soins.

Le visage de Maureen avait gardé la même position d'offrande. Il profita de l'avantage de sa position pour déposer un baiser sur son front, se hâtant de dire aussitôt à Maureen qui ouvrait des yeux surpris :

— Voilà pour votre punition, Miss Donovan. La prochaine fois, faites donc confiance à votre coloc.

Maureen sourit et murmura en baissant la tête :

— Merci F.-M., merci surtout de ne pas te moquer...

— Pas de quoi.

— Je suis épuisée. Je n'ai plus les idées claires. On se reparle demain ? Ça serait dommage de réveiller Liliane.

— Pas de danger. Elle était ronde comme un petit pois tout à l'heure. Beurrée comme un petit Lu. Son comportement m'inquiète ces jours-ci. Je ne sais pas ce qui lui passe par la tête... Bon, à demain alors. Bonne nuit.

Chacun regagna sa chambre en marchant à pas léger pour éviter de faire gémir le parquet du couloir.

F.-M. était trop fébrile pour retrouver rapidement le sommeil. L'épisode nocturne occupait toute son attention. Il se mit à feuilleter des albums de photos de stars, s'attardant sur les chefs-d'œuvre de maquillage élaborés par de véritables artistes et les portraits séduisants créés par des photographes de génie.

Une idée germa au cœur de sa réflexion : il avait l'occasion d'ouvrir les yeux de Maureen sur sa disponibilité, sur son tempérament d'homme dévoué aux femmes, d'homme qui aime les femmes. Pourquoi ne pas lui offrir de lui enseigner les rudiments du maquillage ? Il ferait d'une pierre deux coups : il lui redonnerait confiance en elle et mériterait sa sympathie amicale. Peut-être en viendrait-elle à l'appuyer dans son différend avec Liliane pour lui manifester sa reconnaissance. Sa balance du pour et du contre se mit à osciller dans sa tête. La confiance de F.-M. en ses capacités de maquilleur avait tout de même ses limites.

Il avait passé son enfance et son adolescence à reluquer sa mère et sa tante Madeleine. Il avait observé toutes ses maîtresses d'un âge incertain qui l'avaient séduit par leurs visages réaménagés avant de l'accueillir dans leur lit. Il avait consacré des heures innombrables à détailler les photos des stars qu'il admirait. En outre, son travail de réviseur de copie l'avait obligé à lire un grand nombre d'articles sur le maquillage ces dernières semaines. Mais était-ce suffisant ?

Pourtant, jamais plus il n'aurait une pareille occasion de se rendre indispensable, de transformer le visage de Maureen en une image plaisante. La tache de vin qui la défigurait finirait par ne plus compter à ses propres yeux. Il s'encourageait à croire qu'il pouvait créer une nouvelle Maureen.

Il était persuadé qu'en se voyant dans la glace, elle serait tellement émue d'une joliesse enfin trouvée qu'elle lui en serait éternellement reconnaissante. Leur relation actuelle tenait beaucoup du lien filial entre une grande sœur et son jeune frère. Mais il se sentait prêt à lui manifester une amitié plus tendre s'il le fallait. Le séjour à Toronto serait un succès grâce à lui et Maureen en reviendrait avec un sentiment de redevance.

Déjà, il s'emballait.

Elle était la police d'assurance sur la sécurité à laquelle il aspirait. Cette perspective fit descendre en lui un sentiment de paix et de sérénité qui lui arracha un long bâillement.

F.-M. sombra à l'aurore dans un sommeil fertile en rêves où Maureen Donovan s'était transformée en Maureen O'Hara dans une version québécoise de « *The Quiet Man* » et où il

interprétait le rôle de John Wayne. À défaut de savoir vivre, il savait rêver.

Réveillé vers 9 heures par le départ bruyant de sa mère, il se rendit à la cuisine, mine de rien, pour prendre un petit-déjeuner rapide. Dans le couloir, il frappa à la porte de la chambre de Maureen. Silence. Il s'enhardit et entrebâilla légèrement la porte : le lit était fait. Maureen avait dû s'absenter pour un rendez-vous. La chance était avec lui.

Devant un cappuccino corsé, il entama la phase un de son plan de campagne. Il téléphona à Lola Kouri pour lui soutirer des conseils sur le maquillage, prenant prétexte de vouloir améliorer ses connaissances et fournir ainsi un meilleur effort dans ses corrections de texte.

Comme tous les jeunes cadres désireux d'affirmer leur compétence et leur importance, Lola fut sensible au discours flatteur de F.-M. Elle ergota à perte d'haleine sur les nouvelles tendances en maquillage et s'engagea à lui expédier ipso facto par messenger des cassettes vidéo, des DVD et des revues spécialisées sur la question. F.-M. se confondit en remerciements et en compliments, l'assurant de son total dévouement à la cause de « *Tendance* ».

L'heureux dénouement de sa démarche lui plut. Il était dispensé des frais de son perfectionnement avec plus d'armes qu'il n'en fallait pour se lancer à l'assaut.

Une heure plus tard à peine, il se plongeait dans le visionnement des cassettes et des DVD. Au fur et à mesure du

déroulement des images, il actionnait régulièrement le bouton de la pause, pour se permettre de couvrir plusieurs lignes du cahier de notes de sa soi-disant recherche.

Les concepts de « gommage », de « cure de choc », de « brillant qui hydrate les lèvres », de « gels fraîcheur », de « stratégie antirides », de « formules à base d'hydroquinone » et de « produits éclaircissants » commencèrent à acquérir du sens.

À défaut d'être brillant, F.-M. avait toujours été studieux. Les notions que son esprit n'assimilait pas d'emblée, sa détermination butée à apprendre finissait par les lui inculquer dans leur essence. Il avait le don de la méthode, plutôt que de l'art.

Il s'attarda sur la façon de dissimuler les cernes et prit note d'avoir recours à une base de couleur jaune et d'un demiton plus claire que le cerne. Parfois, certaines notions lui paraissaient abstraites, mais il se disait qu'il serait toujours temps de compléter son apprentissage en scrutant les revues spécialisées que Lola Kouri avait ajoutées à l'envoi.

Certaines techniques nébuleuses l'inquiétèrent ; dans le doute, il se demanda s'il ne serait pas plus prudent de confier Maureen à une esthéticienne pourvue d'appareils électroniques modernes et mieux renseignée sur les produits nouveaux. Mais il était pressé par le temps et il se devait de jouer à fond son rôle de sauveur et s'attribuer tout le mérite de la réussite.

Il se replongea dans les techniques d'application des fonds de teint et des fards à paupières. Son écriture un peu brouillonne n'avait jamais laissé autant de gribouillis dans son cahier de notes. Il accumula les conseils qui lui semblaient les plus appropriés au soin du visage de Maureen : le mouvement

ascendant de l'application de bas en haut pour « remonter » le haut du visage, le recours à des tons doux comme la pêche, le rose et le rouge clair pour les joues et les lèvres... Mais aussi les teintes neutres pour les paupières, les correcteurs de teints pour atténuer les imperfections, les rougeurs et les cernes, etc.

Le maquillage n'est-il pas le plus beau des mensonges ? Et F.-M. avait la détermination d'un menteur qui veut s'élever au niveau du grand art.

Il se figea en entendant les pas de Maureen dans l'escalier. La documentation se retrouva pêle-mêle sous les couvertures de son lit défait. Il éteignit le téléviseur et le lecteur de DVD et s'assit de guingois devant son ordinateur. Un mouvement de la souris fit surgir l'image d'un texte à l'écran.

Maureen s'encadra dans l'embrasure.

— Encore en pyjama à la fin de l'après-midi ?

— Hein ? Il est déjà si tard ? J'avais tellement de travail que j'en ai oublié de manger.

Cette fois, le menteur disait la vérité. Il se sentait le ventre creux et des raideurs lui barraient le dos.

La marche avait donné un air serein à Maureen ; il la trouva même gracieuse. La tâche de la mettre en valeur lui parut faisable.

Elle allait se retirer ; il interrompit son geste.

— Maureen, j'ai pensé à une façon de... t'aider pour ton voyage à Toronto.

— Ah...

— Veux-tu que je t'enseigne quelques techniques de base pour te maquiller ? Rien d'élaboré. Juste quelques petits trucs que tu pourras mettre en pratique sans difficulté ?

Elle se renfroigna.

— Qu'est-ce que tu y connais ?

— J'en connais suffisamment pour te sortir de l'embarras. C'est un peu la raison pour laquelle on m'a engagé à « *Tendance* » ; j'étais capable de discerner les erreurs dans les textes sur le maquillage, entre autres choses.

F.-M. avait franchi le stade du discernement entre la vérité et la fabulation tant il était possédé par le désir de mener à bien sa « mission ».

— Je ne sais quoi te répondre... Je pensais me décommander...

— Et reculer encore une fois ? Tu n'as rien à perdre. Je pourrais choisir quelques produits de base. Liliane est absente tous les jours. Elle n'en saura rien. Ce sera notre secret.

Maureen hésitait. Trop longtemps aux yeux de F.-M. qui craignit de s'être laissé emporter trop loin par son enthousiasme. La première phase de son plan était-elle en péril ? Devait-il revenir à la charge ? Il eut l'intuition qu'il fallait opter dès lors pour la fausse retraite sans oublier de bien choisir ses mots.

— Écoute, sens-toi bien à l'aise de dire non. Je me mêle sans doute de ce qui ne me regarde pas. Tu pourras sûrement y arriver par toi-même...

Elle haussa le ton.

— Tu sais bien que non ! C'est juste que... que je trouve bizarre de me faire maquiller par un homme... Ce n'est pas comme de confier sa tête à un coiffeur.

— Je comprends ton hésitation. Essayons une chose : je te maquille une fois, une seule, et si tu n'es pas satisfaite, on

arrête tout. Si ça va, on continue à faire des expériences. On n'a pas beaucoup de temps. C'est quand ton voyage à Toronto déjà ?

L'allusion en apparence détachée à la remise du prix eut l'effet d'un coup feinté. Maureen parut se replier sur elle-même en se renfrognant.

— Dans onze jours... En soirée...

F.-M. connaissait la réponse, mais d'oser la question lui permettait de profiter du désordre mental qui affligeait Maureen pour jouer son as.

— Ouf... C'est court, mais je suis sûr qu'on peut y arriver. Si on ne lambine pas. Allons, du courage *my Irish friend*. (*mon amie irlandaise*).

Elle poussa un long soupir résigné.

— Ok. On essaie une fois. Après je verrai.

— Entendu. On commence demain matin. Dès que Liliane sera sortie.

Maureen lui adressa un pauvre petit sourire résigné et se réfugia dans sa chambre.

F.-M. inspira et expira à quelques reprises pour calmer l'exaltation qui lui battait aux tempes. Le plus dur restait à faire.

La première journée de l'expérience fut vécue dans une sorte de fièvre semblable à celle qui rend les enfants anxieux à la veille des grandes vacances. Sitôt Liliane partie, F.-M. demanda de l'argent à Maureen et se rendit dans une

parfumerie renommée pour y faire l'acquisition d'une importante quantité de produits de maquillage.

À son retour à l'appartement, il bondit dans la chambre de Maureen et la pressa de se rendre à la salle de bain où il la fit asseoir sur une chaise avant de lui passer une serviette au cou.

Il dissimula son angoisse sous de longues péroraisons sur la manière d'utiliser les minuscules instruments, sur la façon de répartir les fards en dégradé, sur les rouges qui font des lèvres pulpeuses comme si elles étaient gonflées de collagène, et sur les « *blush* » qui créent des effets semblables à ceux du botox.

Elle se laissa « déguiser » sans rouspéter, sans protester, comme une enfant sage. Le résultat lui plut moyennement.

François-Marie tremblait de fatigue et d'angoisse. Il avait gagné la première manche...

Jour après jour, il prit de plus en plus d'initiative et inventa pour elle un visage séducteur, grave et amusé tout à la fois. Certaines de ses tentatives déclenchaient chez sa « cobaye » un fou rire incontrôlable, à un point tel qu'il devait interrompre son travail tant les tressautements d'épaule de la jeune femme et ses larmes ruinaient de longues et patientes minutes d'application de fond de teint et de fard à paupière.

Maureen se doutait-elle ces jours-là que les connaissances de F.-M. avaient été apprises in extremis la nuit précédente ? Elle ne trahit jamais ses doutes si elle en eut.

Elle sortit de sa réserve, offrit de prudentes suggestions, expliqua ses refus ou s'enthousiasma brièvement pour certain résultat qui n'avait pourtant rien de bien exceptionnel.

Il s'installa entre eux un climat d'intimité qui plut à F.-M.. Comme s'ils avaient franchi un cap avec nonchalance, éloigné de tout rapprochement sexuel.

Il était à l'aise dans son rôle du jeune frère qui l'assurait de ne pas effaroucher indûment Maureen. Elle ne laissait paraître aucun sentiment affectueux. Mais si d'aventure elle posait la main sur la main de F.-M., c'était avec une douceur qui le troublait. Son amitié pour elle se métamorphosait en une inclination dont la nature lui échappait, lui qui n'avait jamais éprouvé d'amour véritable pour les femmes de sa vie. Que des besoins.

Au soir du huitième jour, quelques minutes seulement avant le retour de Liliane, elle l'embrassa sur les deux joues pour le remercier d'avoir particulièrement bien réussi à faire oublier sa tache de vin.

F.-M. faillit réagir en la pressant contre lui, mais interrompit son geste et se contenta de lui mettre la main sur l'épaule comme à n'importe quel ami. Il joua plutôt avec brio un joker qu'il avait gardé en réserve :

— Pour célébrer, je t'invite à la Cinémathèque ; on y projette « Rebecca » de Hitchcock. Joan Fontaine y est particulièrement attendrissante.

Elle lui jeta un regard ironique.

— Tu règles toujours ta vie à partir d'un film, *my god* ! Je... je ne suis pas prête... Je ne me sens pas capable d'affronter une foule.

— Si, tu le peux. Après je t'emmène au restaurant. Dépêche-toi.

— Ça me fait peur... Mais pourquoi pas ?

Il ouvrit la porte de l'appartement au moment où Liliane introduisait une clé hésitante dans la serrure. Liliane se figea sur le seuil.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive Maureen ? Tu es ravissante !

Le compliment fit chaud au cœur de F.-M. qui se garda bien de s'en attribuer le mérite. Il pressa la main de Maureen pour lui faire comprendre de ne pas révéler leur secret. Maureen s'en sortit allègrement.

— Je prends des cours privés de maquillage. Réussi n'est-ce pas ? À propos, nous allons au cinéma ; vous voulez nous accompagner ?

— Merci. J'ai eu une dure journée. Une autre fois peut-être.

— Bonsoir, maman. Ne nous attends pas. J'ai invité Maureen au restaurant.

— Ah oui ? Eh ben... Bonne soirée, alors.

Liliane regarda F.-M. droit dans les yeux. La méfiance avivait son étrange regard humide, comme si elle cherchait à deviner la motivation de son fils. Ou plutôt comme si elle ne la comprenait que trop bien.

F.-M. soutint le bras de Maureen de façon ostentatoire lorsqu'ils descendirent l'escalier, soucieux de provoquer Liliane... Il se réjouissait d'avoir marqué des points importants et se répétait en lui-même :

— Il y aura toujours Maureen, désormais...

Pourvu qu'il ne cédât pas à l'impatience, il était assuré de créer enfin la situation qu'il avait imaginée : gagner du temps et parvenir à changer le cours des choses.

De la fenêtre du salon, Liliane les observa tandis qu'ils prenaient place dans le VSU de Maureen, garé de l'autre côté de la rue. L'alcool qu'elle avait ingurgité à grandes lampées dans un bar du centre-ville n'avait pas altéré totalement sa lucidité. Il faudrait bien qu'elle leur parle, pourtant. Elle ne pourrait garder pour elle ce lourd secret qui la minait.

Elle appuya son visage sur la vitre froide de longues minutes après le départ du véhicule, cherchant à anesthésier la tourmente dans son cerveau.

La sonnerie du téléphone la sortit de sa méditation. Elle caracola un peu pour se rendre jusqu'à l'appareil qu'elle faillit faire chuter par terre en prenant le combiné.

— Allo ? Qui ? Ah... Bonsoir... Merci de retourner mon appel de chez toi... À la Rédaction, ce n'est pas toujours simple de se parler... J'ai réfléchi et... j'accepte ta proposition... Je te laisse. Je suis plus fatiguée que de coutume ce soir.

Elle raccrocha.

Retraiter

F.-M. sortit en furie des bureaux de « *Tendance* », heurtant même de l'épaule, sans le vouloir, un kamikaze cycliste qui venait livrer une grande enveloppe matelassée.

Les paroles de Lola Kouri résonnaient dans sa tête : les pigistes du magazine avaient tous signé la pétition exigeant son congédiement par la direction, à défaut de quoi ils vendraient leurs articles à un concurrent.

La jeune directrice, à qui François avait fini par prêter des sentiments d'humanité au fil des semaines, lui avait annoncé sans détour qu'elle ne pouvait se permettre une rébellion qui mettrait en péril le tirage de « sa » revue. Elle lui reprochait d'avoir outrepassé ses droits en modifiant les tournures de phrases pour donner aux reportages et chroniques un style « littéraire qui ne convenait pas à une revue populaire s'adressant à un jeune lectorat et en conséquence elle mettait fin à son contrat ».

— Vous auriez dû vous contenter de corriger les coquilles et les grosses fautes de grammaire. Nos lectrices nous pardonnent bien des divagations, vous savez. Elles s'intéressent d'abord et avant tout aux articles sur la mode, aux illustrations, aux « tests » de personnalité, au courrier du cœur...

F.-M. ne fut pas sans remarquer le vouvoiement nouveau dans sa bouche, avant de demander :

— Mon mandat n'était-il pas de donner une meilleure facture aux articles ?

— Oui... Mais... Dans une limite raisonnable. Et à notre satisfaction.

— C'est ce à quoi je me suis consacré entièrement.

— La chroniqueuse des spectacles, par exemple, s'est plainte...

— Ah oui... Celle dont le talent est bien petit.

— Ne soyez pas méprisant. Elle est très bien vue des artistes.

— Ce n'est pas une référence compte tenu qu'elle louange toujours les mêmes personnes, les rares qui acceptent sa présence parce qu'ils ont bien besoin de publicité gratuite.

— Qu'importe votre opinion! Vous n'aviez pas à transformer sa critique du « show » de Josh Gingras pour lui faire dire que c'était un « spectacle époustouflant et famineux ».

— Elle manque de vocabulaire la demoiselle. Elle avait écrit que c'était « un maudit bon show ». Vous savez, il y en a qui, lorsque le Créateur a distribué le talent de l'intelligence, étaient partis cueillir des fraises.

— Inutile de cracher des insultes, M. Loubier. Ce que je dis, c'est que nos lectrices ne connaissent pas le sens de ces mots.

— Je vous ferai remarquer qu'ils sont au dictionnaire. De plus, vous aviez accepté mes changements en lisant les épreuves.

Les joues de Linda Kouri prirent instantanément une jolie couleur carmin qui s'harmonisait à son chemisier bleu pâle très « tendance ». F.-M. comprit qu'elle ne lisait pas les textes, mais ne pouvait tolérer d'être prise en défaut. Elle se

mit à fourrager sur son pupitre presque vide pour se donner une contenance et conclut l'entretien sur un ton sans réplique :

— Envoyez-nous votre dernière facture. Nous vous expédierons votre dernier chèque le plus rapidement possible.

F.-M. s'était aussitôt levé pour fuir cette Rédaction dont la directrice était une inculte qui ne connaissait même pas le sens des mots « époustouflant » et « faramineux » !

F.-M. fulminait de retour au condo. Tout allait si bien ces derniers temps. Le lien qu'il était en train de tisser avec Maureen lui avait donné un peu de détermination pour la première fois de sa vie, au point même de ne plus espérer un changement d'opinion imminent de sa mère à propos de sa présence à l'appartement. Et voilà que, privé de revenus, il se retrouvait en aussi mauvaise position qu'auparavant. Il n'avait même pas encore fait une véritable approche auprès de Maureen pour faire mousser leur amitié.

Il fallait la rejoindre à sa chambre d'hôtel à Toronto. Il laissa la sonnerie se répéter une douzaine de fois sans résultat. Où pouvait-elle bien être ? La remise des prix avait eu lieu deux jours plus tôt. Elle aurait déjà dû être de retour. Il dicta un message de demande de rappel au préposé.

Était-il trop tard pour tenter une nouvelle approche auprès de sa mère ? Il lui fallait protéger ses arrières. Il arpenta l'appartement, allant d'une fenêtre à l'autre pour observer la rue. Quoi de mieux que de lui préparer un festin bien arrosé pour stimuler chez elle un état d'esprit réceptif à

son retour dans les rangs des chômeurs ? Il jongla avec l'idée quelque temps. Puis il la chassa de son esprit, au souvenir de ses précédentes tentatives de séduction par la bouffe.

Il était coincé. L'absence de Maureen l'angoissait. Pour quelle raison avait-elle prolongé son séjour à Toronto ? Il était impatient de savoir si tout le mal qu'il s'était donné pour l'embellir avait porté fruit. Il avait écouté en cachette chaque jour les messages sur le répondeur de Liliane ; aucun n'était de Maureen. Il devenait urgent de vérifier si leur belle entente d'avant son départ avait survécu. F.-M. commençait à regretter de ne pas s'être montré plus... affectueux.

Il n'y tint plus. La solitude le faisait sombrer dans une morosité de plus en plus sinistre, un véritable choc pour lui que les derniers jours avaient conforté dans le sentiment que la sécurité tranquille lui était enfin acquise. Il fallait parler à quelqu'un. Même à Liliane. Il forma le numéro de la Rédaction du journal. Après tout, elle devait bien y passer de temps à autre. Elle ne pouvait pas être constamment en reportage.

Il s'attendait à tout sauf à se faire dire par le téléphoniste : « Désolé, Mme Dumont ne travaille plus ici. »

Il hoqueta presque de surprise en disant qu'il devait lui parler, que c'était d'une importance capitale. Entre deux réponses à d'autres appels, le téléphoniste lui offrit d'acheminer son appel au directeur de l'information.

Dès qu'il fut en communication, il bredouilla à ce dernier qu'il voulait simplement parler à sa mère et que ça semblait présenter un problème. Le ton hésitant du journaliste le bouleversa :

— Comment ? Vous n'êtes pas au courant ? Demeurez-vous toujours chez votre mère Monsieur Loubier ?

— Mais évidemment ! Quel rapport ?

— Ça m'étonne qu'elle ne vous ait pas prévenu... Voilà... Nous avons offert à votre mère, il y a quelques jours, de prendre une retraite anticipée et elle a accepté. Nous lui avons fait une fête à la Rédaction. Je suis désolé que...

— Elle ? Prendre sa retraite ? Mais voyons, elle a toujours dit qu'elle n'abandonnerait son poste que sous la contrainte.

Aussitôt énoncé, le mensonge parut ridicule à F.-M. lui-même.

— La... « contrainte » (le ton était ironique) ? Vraiment ? Curieux. Dès que je lui en ai touché mot, elle a sauté sur l'occasion. Elle était très satisfaite des conditions avantageuses que nous lui avons présentées. Elle m'a dit que ça survenait au bon moment dans sa vie, qu'elle rêvait depuis des mois de faire autre chose, de s'éloigner de Montréal pour mettre à exécution un projet qu'elle caressait depuis longtemps.

— Je suis estomaqué. Vous savez de quoi il s'agit ?

— Vous connaissez votre mère ; elle n'a pas inventé l'art des confidences. Mais vous me semblez inquiet. Est-ce qu'elle va bien ?

— Oui, oui, très bien, quoiqu'elle s'absente beaucoup.

— Est-ce que vous redoutez quelque chose ? Elle avait l'air tellement contente de sa décision... Et nous aussi d'ailleurs. Vous savez aussi bien que moi que votre mère commençait à avoir un petit problème de... de consommation. Si vous voyez ce que je veux dire.

— J'ai toujours cru que c'était une sorte de marque de commerce chez vous les journalistes...

— Bon. Je pense que je ne peux vous en dire plus M. Loubier. L'idéal serait de poser vos questions directement à votre mère.

— D'accord. Pardonnez-moi de vous avoir importu...

L'autre raccrocha avant même que F.-M. eût terminé sa phrase.

Il reprit son errance dans l'appartement, rompu par la perplexité qui le tenaillait. Une petite fête ? N'était-ce pas le soir où elle ne se rappelait plus qu'il avait trouvé un travail ? L'inquiétude attisait sa détresse. La combinaison inattendue de la retraite de sa mère et de son congédiement, ne pouvait que le replonger de nouveau dans la précarité la plus détestable.

Il prenait conscience de façon aiguë qu'il avait peu d'amis, personne à qui se confier, à qui demander un avis. Il n'avait toujours eu que des relations.

Il ne tenait plus en place ; sans réfléchir plus avant, il appela Simon Ricard sur son téléphone cellulaire.

— J'ai deux minutes, fit celui-ci, le souffle court. Je suis entre deux sets.

F.-M. expliqua d'abord rapidement son congédiement. Y avait-il quelque chose à faire ?

— Rien, fit l'autre. Tu n'avais aucun lien d'emploi. Ça avait été précisé dès le départ.

— Mais j'ai donné le meilleur de moi-même, j'ai respecté les directives, le mandat que m'avait donné la directrice...

— Et alors ?

— Elle aurait pu me défendre auprès de ses pigistes ?

— Pauvre naïf. Un patron, ce n'est pas un gentil organisateur de club Med. Tu n'avais aucune importance à ses yeux. Ce qui compte c'est le tirage de son magazine. J'agis de la même façon à sa place.

— Tu... ?

— Écoute. Je dois retourner sur le court. On m'appelle. À un de ces jours...

Il avait coupé court sans laisser à F.-M. le temps d'aborder le cas de sa mère. Celui qu'il avait toujours considéré comme son meilleur ami lui disait « *À un de ces jours...* », ces paroles qu'on jette en pâture à une connaissance ennuyeuse dont on veut à tout prix éviter la rencontre. F.-M. prit conscience de l'ennui qu'il suscitait chez les autres et retomba dans sa vieille habitude de s'autoflageller. « Maudit niaiseux... Maudit cave... ».

Mécaniquement, sans réfléchir, il tapa de l'index les premiers chiffres du numéro de l'agence immobilière d'Eugénie, s'interrompit au moment d'appuyer sur le dernier bouton et raccrocha.

Il en était rendu là ? Il était prêt à appeler son ex-maîtresse à la rescousse ?

Le malaise de la solitude le submergeait. La vague était si forte qu'il paniqua. Il se rua à la salle de séjour et s'empara de la bouteille de scotch. Il but au goulot et s'étouffa. Allons ! Il n'allait tout de même pas se comporter en pochard comme sa mère !

Il se prépara un verre selon les règles de l'art en insistant à peine sur le soda et les glaçons. Il but une gorgée. Le liquide froid lui fit du bien.

Il alluma le téléviseur et s'affala sur le fauteuil préféré de sa mère. Il s'y moula et sirota ainsi trois ou quatre verres, sombrant dans une espèce de torpeur glauque.

Les canaux défilaient au gré du maniement fantaisiste de la télécommande. À un certain point de sa divagation éthylique, il fixa son attention sur une chaîne éducative où était diffusé « *Odd Man Out* » de Carol Reed. La complexité de l'intrigue eut raison de son agitation et il s'enfoula dans un sommeil dont il n'émergea qu'au milieu de la nuit, étendu sur le tapis.

La porte de la chambre de Liliane était close. Elle était rentrée et s'était mise au lit sans l'éveiller. Il fit de même, chancelant, un peu honteux d'avoir suivi le mode d'emploi favori de sa mère pour apaiser ses angoisses.

Mais le souvenir du silence de Maureen le chicotait et il mit beaucoup de temps à se rendormir.

Tout tenter

F.-M. suivait les méandres de la « vieille route » dans sa Renault 5 à peine sortie du lave-auto. L'autoroute lui aurait permis de gagner Berthierville en moins d'une heure, mais il avait opté pour le Chemin du Roy et son paisible décor d'après-midi d'automne pour mieux savourer le coup de chance qui allait changer sa vie.

Kate, la tante de Maureen, l'avait tiré de son sommeil éthylique un peu avant midi pour lui annoncer le décès des parents de Maureen, tués dans un accident sur une autoroute du Massachusetts. Le grand rêve des Donovan de sillonner les Amériques n'aurait duré que quelques jours. Leur Winnebago avait été heurté à l'arrière par un camion remorque de la Beauce, parti livrer un chargement de sapins de Noël à New York. La caravane avait aussitôt quitté la voie et effectué deux tonneaux avant de basculer sur le flanc gauche dans un profond fossé.

Kate s'était faite la porte-parole de Maureen pour lui demander de se joindre à la famille pour les funérailles. Enfin des nouvelles d'elle ! Il avait hâte d'en savoir plus sur son séjour prolongé. Tout rentrait dans l'ordre. Sa présence était requise.

Il n'hésitait pas à considérer d'abord son intérêt dans cette triste nouvelle. Pouvait-il douter que la vie prendrait désormais un tournant inespéré à la suite de son congédiement humiliant ?

Le tragique événement lui offrait l'occasion de témoigner à Maureen l'affection qu'il s'efforcerait de ressentir

désormais. Il restait lucide : il ne serait jamais amoureux d'elle. Mais, leur rapprochement récent lui avait rendu son compagnonnage agréable, ce qui ne gâterait rien au plaisir de vivre à ses côtés dans une quiétude rassurante qu'il recherchait.

L'héritage, sans doute important ne serait-ce que pour la magnifique demeure ancestrale, les laisserait libres de poursuivre, elle sa carrière d'auteure pour enfants et lui ses recherches sur son sujet de prédilection. Elle était certes plus fortunée que lui, mais ce n'était pas un obstacle à une forme d'union. Même libre.

Il affectionnerait d'autant plus de prendre soin d'elle, comme il l'avait fait pour sa mère et pour Eugénie, que son impécuniosité stimulait chez lui un tempérament de larbin. Il se persuadait que Maureen apprécierait sa présence, ses attentions, ses qualités « d'homme d'intérieur », ces mille et un petits gestes qui la mettraient à l'abri des sollicitations de la vie quotidienne, ennemies du travail intellectuel.

Puisque la présence de ses amis était très clairsemée autour de lui depuis quelque temps, (il soupçonnait Simon Ricard d'avoir amplement narré à tous son combat ridicule contre sa mère), F.-M. entrevoyait avec sérénité un nouveau départ dans une petite ville.

Son plan se précisait : Maureen n'avait plus de raisons de fuir son milieu maintenant que sa mère n'était plus là pour lui rendre la vie insupportable. La jeune femme ne lui devait-elle pas de s'être embellie et d'avoir acquis une sorte d'assurance devant l'adversité ? Elle comprendrait sûrement que son existence continuerait de changer pour le mieux grâce à lui !

La voiture de F.-M. sortit du village de Lanoraie. En abordant une courbe, son regard se porta sur le fleuve St-Laurent rutilant sous le soleil d'automne déjà bas. Ce paysage bucolique lui confirmait la sagesse de son nouveau choix de vie. Dans quelques petites minutes, il serait à Berthierville pour commencer son œuvre de consolateur de son amie affligée...

Il loua une chambre dans un modeste motel sur la route nationale à l'entrée de la ville et y fit sa toilette avec la minutie qui le caractérisait. Il haussa le volume du téléviseur pour masquer le bruit des voitures qui se croisaient sur la route en face de l'établissement.

Durant le court périple depuis Montréal, il s'était interrogé sur le comportement le plus approprié à la situation. Devait-il surgir à la porte de la maison familiale, pas rasé, débraillé, les cheveux en bataille, pour mieux faire comprendre qu'il était venu aussi vite qu'il avait pu? Il avait vite écarté cette idée de mise en scène. Maureen ne serait pas dupe. Depuis qu'elle logeait chez Liliane, elle avait appris à connaître ses habitudes et savait que le paraître revêtait une grande importance pour lui.

Il lui fallait se montrer sous son meilleur jour au moment de faire la connaissance des membres de la famille de Maureen et en profiter pour jouer de son charme. Comment Kate avait-elle appelé la veillée funèbre qui suivrait la fin des visites au salon mortuaire? Un « *wake* »?

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait amplement le temps d'aller souper, de se composer une attitude de circonstance et de répéter le genre de commentaires qu'on dit dans ces moments de gêne. Surtout, éviter les gaffes et les lapsus... Il sourit en se remémorant celui d'un confrère de travail de sa mère qui lui avait témoigné sa sympathie aux funérailles de son père en lui disant : « Mes félicitations » plutôt que « Mes condoléances ».

Dès son entrée dans la salle d'exposition du salon mortuaire, F.-M. fut frappé par le petit nombre de visiteurs, des personnes âgées pour la plupart, seules ou en couple, et qui s'arrêtèrent aussitôt de deviser en anglais pour le dévisager longuement.

Devant un rideau violet tendu, sur lequel les lettres « R.I.P. » de couleur argent avaient été imprimées au pochoir, deux urnes étaient disposées dans leur coffret verni sur une table recouverte d'un drap noir qu'entouraient quelques gerbes de glaïeuls, rapetissées par une couronne surdimensionnée à l'effigie d'un trèfle à quatre feuilles composé de petits œillets blancs.

F.-M. fit de son mieux pour retenir son envie de s'esclaffer et pour se remémorer les gestes convenables qu'il avait imaginés durant le trajet depuis le motel, mais c'est d'un pas hésitant qu'il s'approcha des urnes. En l'absence de prêtre, il se tint debout, les mains nouées sur le ventre et inclina la tête dans une attitude voulue la plus respectueuse possible. Il n'avait aucune idée de ce à quoi il devait penser ; le seul salon

funéraire qu'il avait visité était celui où son père avait été exposé.

Son unique rencontre avec les parents de Maureen ne lui avait guère laissé de plaisants souvenirs, quoiqu'il conservât une impression émue à la pensée du gentilhomme qu'était Andrew. Il compta lentement dans sa tête « Mille et un, mille et deux, mille et trois... » jusqu'à ce qu'il atteigne la demi-minute, poussa un lent soupir qui fit son effet sur deux vieilles dames assises de guingois sur des chaises en plastique orange non loin de là. Il entendit nettement leurs chuchotements de personnes sourdes :

— *Who is this bloke? (Qui est ce mec?)*

— *He's no bloke. He's Maureen's boy friend. (Pas n'importe qui. C'est le petit ami de Maureen.)*

— *She found a boy friend in spite of her ugly face? Geez... Some girls have all the luck... (Elle s'est trouvé un amant en dépit de sa laideur? Jésus, aux innocentes les mains pleines.)*

Géné par les sarcasmes, F.-M. pivota et fit des yeux le tour de la salle à la recherche de Maureen.

Une jolie dame à la fin de la cinquantaine s'approcha de lui, la main tendue. Son visage souriant plut aussitôt à F.-M., de même que ses implants mammaires et la teinture rousse de sa jolie coiffure.

— Vous devez être François-Marie? Je suis Kate, la tante de Maureen. Euh... la sœur de Dorothy.

— Bonsoir, Madame. Mes condoléances les plus sincères. Ce doit être un moment difficile à vivre pour vous.

— Oui, mais moins difficile que d'endurer ma sœur Dorothy de son vivant, croyez-moi.

L'ironie surprit F.-M., pas encore remis des réparties des deux vieilles dames. L'humour acerbe le déstabilisait. Une dame qu'il venait à peine de rencontrer lui lançait un trait d'esprit méchant à propos de sa sœur morte. Quelle attitude devait-il adopter. ? Il bredouilla, déstabilisé :

— Euh... Oui. Je... comprends. Euh... Maureen est-elle présente ? Je ne la vois pas.

— Elle est allée aux toilettes. Elle passe son temps à boire du thé pour ne pas s'endormir. Ça fait que, vous comprenez... Il faut dire que notre parenté est plutôt ennuyante, comme vous pouvez le constater. Je pense qu'on va fermer le salon plus tôt ce soir. Avec le « *wake* », on va essayer de mettre un peu de vie dans ce monde-là. Tiens, voilà justement Maureen.

F.-M. ne l'avait pas revue depuis près de deux semaines. Elle arborait un maquillage qu'il n'aurait pas renié ; elle avait su mettre à profit ses leçons, bien qu'il pourrait éventuellement parfaire sa technique. Il se dit que ça ferait partie de ses fonctions à ses côtés. Il nota aussi son tailleur noir élégant, probablement acheté à Toronto, lorsqu'elle s'avança vers lui pour l'embrasser gentiment sur les deux joues.

— Salut F.-M. C'est gentil de t'être déplacé.

— Bonsoir, Maureen. Mes condoléances. Je présume que ce fut tout un choc.

— Bof, il faut bien y passer un jour ou l'autre. Andrew me manque déjà beaucoup ; il tenait à la vie et voulait encore la savourer à fond. Quant à Dorothy... Je pense qu'elle a réalisé son « *death wish* » (*désir de mort*).

— Tu es dure...

— Tu crois ? Écoute, c'est elle qui conduisait. Le chauffeur du camion a juré sur son lit d'hôpital que la caravane avait brusquement freiné à fond même si aucun véhicule n'obstruait la route. Il a frappé l'arrière de plein fouet sans pouvoir l'éviter. La roulotte a creusé une tranchée dans le fossé avant de faire deux tonnes.

— Veux-tu dire que ta mère.... ?

— Je suis persuadée qu'elle a délibérément fait obstacle au camion. Elle voulait provoquer un accident. Andrew dormait sur une couchette à l'arrière... Tu comprends qu'il n'a eu aucune chance. Maman a été retrouvée coincée derrière le volant. Sa ceinture de sécurité n'était pas bouclée.

Sa description clinique de l'événement n'était marquée d'aucun signe d'émotion ; même lorsqu'elle prononça le mot « *maman* », ses yeux demeurèrent secs. Elle poursuivit sur un ton détaché :

— Tu connais ma relation tendue avec Dorothy. Je ne te cacherai pas que je me sens un peu libérée. J'ai plein de projets que j'ai hâte de te raconter. Pour l'instant, il faut respecter la tradition irlandaise et recevoir les gens qui se sont déplacés pour le « *wake* ». Tu viens à la maison, j'espère ? Kate et moi comptons sur ton aide. Ne t'inquiète pas ; avec un peu de whisky, nous allons rendre la soirée supportable. Peux-tu partir maintenant pour déverrouiller les portes et faire de la lumière ? Je ne voudrais pas que l'une de mes vieilles tantes se casse une hanche. Elles ont toutes la vue basse et les os en porcelaine. Prends ma clé. Kate et moi allons organiser le transport à la maison. N'oublie pas de hausser le thermostat aussi. À propos, tu es venu sans Liliane ? C'est dommage ; j'aurais aimé la voir. Je dois lui parler.

F.-M. tiqua. Il eut honte de n'avoir laissé qu'un bref message à Liliane, sans lui fournir l'adresse de Maureen. Pour ce qu'il avait à faire, il ne voulait pas s'embarrasser de sa présence. Mais pourquoi Maureen tenait-elle à parler à sa mère ?

Elle s'était déjà éloignée et informait les visiteurs qu'il était temps de se rendre au domicile de ses parents pour la petite réception qu'elle avait organisée.

F.-M. réalisait mal que quelques minutes à peine s'étaient déroulées depuis son entrée. Le comportement de Maureen le mystifiait ; ce n'était plus la femme à qui il avait enseigné les rudiments du maquillage et dont il avait séché les pleurs. Elle faisait montre d'une détermination dont le maquillage ne pouvait être le seul responsable...

La voix de Kate le tira de sa réflexion. Elle était revenue près de lui et voulait lui présenter des gens.

— François-Marie ? Seriez-vous assez aimable de donner un « *lift* » à mon oncle Biddy et mes tantes Bridget et Eileen ?

F.-M. fit face à un vieillard de haute stature, au teint rougeaud et au regard malicieux ainsi qu'aux deux petites vieilles qu'il avait entendues critiquer Maureen lorsqu'il s'était recueilli devant les urnes de ses parents. Les yeux levés vers lui, elles l'examinaient sans vergogne. La galanterie flagorneuse de F.-M. prit aussitôt le dessus.

— Mais avec plaisir ! *I'll be glad to greet these two beautiful ladies in my car. (Je suis enchanté d'enlever ces deux jolies dames dans ma voiture).*

Les deux vieilles femmes gloussèrent pendant que l'oncle Biddy clignait de l'œil à l'intention de F.-M.

D'un pas lent pour respecter l'élan mitigé des jambes percluses d'arthrose, il guida le trio à l'extérieur jusqu'au stationnement où l'attendait sa voiture. En faisant basculer le siège avant pour permettre aux deux dames de monter à l'arrière, il eut de la difficulté à ne pas s'esclaffer lorsqu'il entendit Eileen et Bridget se faire des commentaires :

— *Too bad he's French. He's got class and a great ass!*
(*Dommage qu'il soit francophone; il a de la classe et un beau cul*).

— *Too bad we can't say the same for his rusted old car...*
(*Dommage qu'on ne puisse pas en dire autant de sa vieille voiture rouillée...*)

L'atmosphère du salon mortuaire fut vite oubliée. En quelques minutes à peine, il régna à l'intérieur de la respectable demeure ancestrale un joyeux tumulte où les échanges devaient beaucoup de leur vivacité aux bouteilles du savoureux alcool irlandais que Kate et Maureen avaient sorties de l'antique armoire de la salle à manger où Andrew les dissimulait. Le secret le mieux connu de toute la parenté.

Seul « pure laine » au sein de ce groupe de joyeux « Leprechauns » de l'âge d'or, F.-M. avait du mal à se maintenir au diapason des conversations où l'on glissait de l'anglais au français sans crier gare.

Il se tenait un peu en retrait de Maureen comme un prince consort et se composait un visage de circonstance pour écouter les participants raconter chacun une anecdote amusante à propos d'Andrew, ou un événement rocambolesque

de la vie de Dorothy. Chacun s'efforçait, avec plus ou moins d'emphase, de faire un petit laïus sympathique aux disparus dont les cendres étaient restées dans leurs conserves au salon mortuaire jusqu'à l'enterrement du lendemain.

Dans ces allocutions aussi sentimentales qu'humoristiques, les assistants trouvaient matière à tempérer leur chagrin, déjà atténué par l'alcool qui attisait leur bonne humeur.

François-Marie finit lui aussi par tremper plus souvent ses lèvres dans l'excellent whisky, autant pour se donner une contenance que pour se sentir imbu de l'atmosphère de plus en plus hilare qui faisait se hausser le ton des voix de minute en minute.

Il accepta de bonne grâce d'être dragué par une septuagénaire qui prenait prétexte d'un cousinage oublié avec Dorothy pour le palper en lui faisant une description peu sympathique de la stupeur qui avait frappé toute la tribu des Donovan lorsque ses membres avaient appris que Maureen était née « *with the curse* » (*avec la malédiction*). Devant le regard interrogateur de F.-M., la douairière précisa : « *You know... The strawberry mark... In her face ...* (*Vous savez bien... La tache de vin... Sur sa joue...* »)

Kate et Maureen allaient d'un ancêtre à l'autre, offrant sur des plateaux des sandwiches aux œufs ou au jambon, des tranches de Stilton sur du pain grillé, des olives, des bâtonnets de céleri, des radis. F.-M. s'amusait des claquements que les dentiers de la vingtaine d'invités produisaient avec une cadence remarquable.

Cette cérémonie d'anti-deuil commençait à lui plaire. Un vieillard encore alerte, engoncé dans son habit démodé

trois pièces d'un marron qui commençait à prendre la teinte du beurre d'arachide aux entournures, entreprit de lui raconter comment il avait été renommé pour ses frasques de jeune homme, ce qui lui avait valu l'opposition des parents de Dorothy à toute tentative de la courtiser.

François-Marie s'étonna de voir les yeux du vieil homme s'embuer. Se pouvait-il qu'il dît la vérité?

Un barrissement étrange le fit sursauter au moment où il allait se hasarder à offrir quelques mots de compassion au houligan septuagénaire. Le silence se fit presque.

Une voix cria :

— *Go ahead Sheilah !! (Vas-y, Sheilah !!)*

F.-M. découvrit la raison de l'étrange grondement qui avait succédé au barrissement : la vieille dame qui lui avait rappelé la tache de vin de Maureen s'était glissée sur le banc de l'harmonium qui trônait dans le fond de la vaste salle de séjour et s'efforçait de tirer quelques sonorités harmonieuses de l'instrument démodé.

Après bien des tentatives au résultat incertain, la prénommée Sheilah parvint à exercer un douteux contrôle sur les pédales et le clavier ; les notes parurent se succéder de façon à former un air connu. Le petit groupe poussa un « Haaaah » admiratif qui amena un franc sourire sur les lèvres de Maureen debout près de F.-M..

Celui-ci capta son regard et lui décerna à son tour un sourire des plus chaleureux. L'animation aidant, il était même sincère. Il se sentait bien au sein de cette étrange assemblée où l'on se moquait de la tristesse et où l'on défiait la cruauté de la grande faucheuse. Maureen lui cligna de l'œil. Son maquillage

avait perdu de son éclat sous la chaleur intense et la tache de vin se laissait deviner, mais tant pis ! F.-M. savait qu'il pouvait vivre aux côtés de cette femme sans trop se formaliser de son handicap. Et que ne faisait-on pas aujourd'hui en chirurgie esthétique ? Il saurait éventuellement la persuader.

L'oncle Biddy alla se planter à côté de Sheilah et d'une voix d'abord chevrotante puis de plus en plus assurée, il entreprit d'interpréter « *My Wild Irish Rose* ».

F.-M. surprit Kate qui se tamponnait discrètement les yeux à l'aide d'une serviette en papier maculée de taches de moutarde. L'émotion du vieillard vibrait dans les trémolos et suscitait chez chacun une indicible mélancolie. Deux ou trois vieilles dames se hasardèrent à joindre leurs voix à la sienne. Puis d'autres. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, c'était un véritable chœur de chant gériatrique qui exprimait la joyeuse mélancolie de l'âme irlandaise.

Ignorant les paroles, François-Marie se contentait d'afficher un air de circonstance. À la fin de la chanson, on se mouchait bruyamment au salon.

La tante Sheilah crut approprié de changer un peu l'atmosphère en attaquant : « *Goodnight Eileen* ». Le chœur lui fit aussitôt écho. Il s'ensuivit une belle lutte entre l'harmonium poussif et les voix éraillées et un peu fausses auxquelles le whisky donnait du tonus.

Cherchant Maureen des yeux, F.-M. la vit s'éloigner vers la cuisine, un plateau de verres vides à la main. Il l'y rejoignit.

— Ta famille est vraiment exceptionnelle !

Elle se tourna vers lui, le visage réjoui.

— N'est-ce pas ? Je les aime beaucoup. Ça faisait des années que je ne les avais pas réunis. Mais presque tous ces gens sont la parenté d'Andrew. Du côté de ma mère, on ne savait pas s'amuser comme cela. Les réunions de famille étaient mortelles. Seule Kate avait le goût de la fête. Ça leur venait peut-être de leur éducation baptiste.

— Ta mère n'était pas catholique ?

— Non. Elle l'est devenue en épousant Andrew. Sa famille l'a reniée parce qu'elle avait viré « papiste ».

— Eh ben... Je mesure à quel point je connais peu de choses de ta famille.

— Ça n'a pas d'importance. Pourquoi devrais-tu la connaître ?

La réponse mit son instinct en alerte. L'impression ressentie au salon mortuaire une heure plus tôt le gagna à nouveau. Maureen semblait différente. Il avait anticipé qu'elle dirait : « *Ne t'en fais pas ; tu apprendras vite à les connaître* » comme s'il allait de soi qu'il soit désormais considéré comme son... « *chum* ».

Il fallait éclaircir la situation. Sans forcer la note évidemment, de façon détournée, à sa manière polie. Pendant qu'elle déposait les verres souillés au lave-vaisselle, il lui demanda sur un ton badin :

— Au fait, pourquoi faut-il que tu parles à Liliane ? Je peux lui transmettre ton message.

— Je préfère lui parler de vive voix. C'est plus gentil. Mais je peux tout de même te le dire : je vais libérer ma chambre très bientôt comme elle me l'a demandé dans un message laissé à ma chambre d'hôtel. De toute façon, ça ne pouvait pas mieux tomber.

Le verre de François-Marie tremblait dans sa main. Les impressions les plus saugrenues l'assaillirent en quelques millisecondes. Complètement déstabilisé, il plongea dans le vortex d'un échange dont il redoutait l'issue sans savoir pourquoi ni comment l'éviter.

— Est-ce à dire que tu vas t'établir ici à plein temps ? (Au plus profond de lui-même, il s'entendait hurler : « S'il te plaît, dis oui ! »)

— Tant que je n'aurai pas vendu la maison. Mais ça ne va pas tarder...

Une chaleur vive inonda F.-M. tandis que Maureen allait prendre d'autres verres dans une armoire au-dessus de l'évier pour les disposer sur un plateau, Elle poursuivait déjà :

— On m'a présenté un couple gai à Toronto qui s'est entiché depuis des années de l'idée d'ouvrir un « *Bed & Breakfast* » au Québec. Mike et Bob ont même appris le français en immersion depuis deux ans pour s'assurer de faire face à la clientèle. Ils sont dans la trentaine avancée et ont fait fortune en écrivant des jeux vidéo. Ils veulent vivre autre chose. Je leur ai parlé de la maison et leur ai montré une photo ; ils viennent la visiter le lendemain des funérailles.

Trop d'informations se bousculaient dans la tête de F.-M., trop d'informations qui venaient en totale contradiction avec tout ce qu'il avait anticipé. Comment la vie pourrait-elle lui jouer un aussi sale tour ? Il décida de jeter ses cartes, inquiet à la pensée que la partie qui se dessinait prenait une allure qu'il redoutait.

— Mais pourquoi vendre la maison ? C'est un endroit magnifique pour une créatrice comme toi. Avoir la paix et

l'espace pour écrire. Vivre dans un cadre aussi... splendide.

— Je ne veux pas m'enfermer dans le passé. J'ai besoin de l'excitation d'une grande ville, de ses sollicitations, de ses grands événements. J'ai besoin de la foule où personne ne se préoccupe de moi. Où personne ne me connaît.

— Mais tu serais à une heure à peine de Montréal! Pourquoi veux-tu t'y enterrer, dans la pollution, le bruit?

— C'est ici que je m'enterrerai si je reste, François. Dans les souvenirs lourds et avec la méchanceté de ma mère qui va se rappeler à moi par les meubles, les tapis, les tentures, le papier peint, les affreuses photos...

— Tu peux tout redécorer! Tu en as les moyens!

— De quoi parles-tu? dit-elle d'un air stupéfait. La maison est grevée d'hypothèques. Andrew avait emprunté des sommes importantes pour investir dans des PME qui ont fait faillite l'une après l'autre, à cause de la récession. Dorothy a légué son argent à une œuvre qui se consacre à la réhabilitation des alcooliques. C'est elle qui faisait vivre papa... J'hérite de la maison et des dettes. Sa vente et celle du mobilier me permettront de tout régler. Crois-moi, je n'ai plus rien à faire ici. Elle s'est bien vengée de mon départ, crois-moi!

Un léger tremblement l'habita tout entier. Son désarroi accélérât sa respiration. Il frissonnait en dépit de la chaleur.

— Mais pourquoi... quitter notre appartement?

— Liliane ne te l'a pas dit? Elle a vendu le condo.

— Quoi!!! Elle ne peut le faire sans mon autorisation. Je vais lui parler.

— À ta place, je serais prudent. Son notaire a étudié le testament de ton père et lui a confirmé qu'elle pouvait le faire.

— Tu pourrais louer un autre appartement à Montréal ?

— J'ai décidé de déménager à Toronto...

Il sursauta.

— C'est complètement fou ! Qu'est-ce que tu feras là ?

— Tu te souviens quand nous buvions du whisky dans ta chambre ? Tu m'avais dit que quelqu'un allait découvrir la vraie moi si je m'arrangeais mieux... Durant mon séjour à Toronto, je me suis liée... d'amitié, disons sérieuse, avec Gary, mon éditeur. Ma petite... colère à la télévision m'a rendue charmante à ses yeux. Et aux yeux de plusieurs de ses amis. Il m'a offert de m'installer chez lui... Pour travailler. Bientôt j'en aurai fini avec Ronny et je vais enfin pouvoir écrire de vrais livres. J'ai plusieurs romans en tête... Pour vivre, j'aurai toujours les scénarios de la série animée et la traduction en anglais des romans québécois. Tu te souviens du gros contrat que j'ai décroché, il y a quelques semaines ?

— Mais, mais... Tu le connais à peine ce Gary !

— Voyons François ! Il édite mes livres depuis dix ans. Et deux semaines c'est suffisant pour tomber en amour. *I'm in love, François ! For the first time in my rotten life, I'm in love ! Me ! Me ! The girl with the ugly face ! I never thought that it would be possible ! (Je suis amoureuse, François ! Pour la première fois de ma vie minable, je suis en amour ! Moi ! Moi ! La fille laide ! Jamais je n'avais pensé que ce serait possible !)*

Le choc était trop brutal. F.-M. était venu à Maureen pour lui demander de vivre avec elle et voilà qu'elle lui annonçait sans ambages qu'elle avait choisi quelqu'un d'autre. Elle poursuivait déjà :

— Tu sais, je te le dois un peu. Il a été séduit aussi, je

pense, par ma façon de me maquiller, ma coiffure, ma nouvelle allure quoi. Et puis, il y a autre chose : j'en ai marre du Québec, de ses éternels conflits linguistiques, de ses chicanes de clocher, de son couplet sur « l'humiliation nationale ». Je ne suis pas francophone et je n'aime pas ce que sont devenus les anglophones d'ici, braqués sur leur passé « rhodésien ». J'ai besoin de nouvelles racines, d'une nouvelle existence. Je veux faire mon nid ailleurs et ne plus entendre les mêmes personnes parler des mêmes vieux problèmes.

À ce moment, dans un bel unisson, la vingtaine d'invités au salon entamèrent « *When Irish Eyes Are Smiling* ».

Mais ce furent des larmes de rage qui montèrent aux yeux de François-Marie. Était-il possible de se tromper à ce point ? Il cria presque :

— Mais moi aussi j'en ai marre de tout ça ! Crois-tu que... que j'aime baiser... avec des vieilles anglophones qui me... méprisent ? Et Liliane avec ses rêves tordus de grand soir rouge... Moi aussi j'en ai assez des querelles... Des beaux parleurs qui...

Il se tut de peur de sangloter.

Le visage de Maureen prit soudain une expression consternée. La bouche entrouverte, elle le contemplait, figée dans la pose hiératique d'une sainte qui tend la main à un affligé. La réalité se fit jour d'un seul coup dans son esprit : F.-M. la voulait. Comme un enfant qui désire un nouveau jouet.

— *Oh, my god!!!! Oh, NO! (Ah, mon dieu!!!! Ah, NON!)*

Il déposa vivement son verre sur la table de la cuisine, en bredouillant de rage.

— J'ai été cave ! Je t'ai aidée à me... laisser tomber comme un beau niais. Je croyais... Tous mes efforts pour... t'apprendre à être... belle. J'aimais te... te... regarder... Tu aurais pris soin... de moi. Et moi de toi...

Il courut presque vers la sortie, au grand dam des invités qui faussaient à pleins poumons. Maureen hurla :

— François, attends !

Mais il claqua la porte sans se retourner. Kate jeta à Maureen un regard étonné alors qu'elle se dirigeait vers la porte.

Mais le démarrage du moteur de la petite Renault la fit s'immobiliser.

Déraper

La sonnerie du téléphone cellulaire ponctuait le temps à intervalles rapprochés pendant que F.-M. fourrait ses effets dans son sac de voyage. La rancœur et le désarroi lui interdisaient de parler à Maureen.

Il ferma le téléphone et l'enfourna du même coup dans la sacoche rembourrée de son ordinateur portable. Il sortit en vitesse pour régler sa note à la réception...

Sur l'autoroute, le moteur de sa vieille auto protestait contre le rythme qu'il lui imposait pour gagner Montréal au plus tôt. Il était une heure du matin lorsqu'il trouva un espace où garer sa voiture à deux rues du condo familial.

La lumière qui filtrait à travers les rideaux de la chambre à coucher de sa mère attira son attention à quelques pas de l'édifice. Ce retour à la maison lui rappelait la nuit où Maureen l'avait reconduit dans son VSU. Le souvenir le brûla. Pourquoi n'avait-il pas réalisé plus tôt qu'elle était la réponse à tout ? Était-ce parce qu'il savait en son for intérieur que ses sentiments n'étaient pas de ceux qui mènent aux grands amours ?

La voix d'un chansonnier inconnu lui parvint à travers la porte de l'appartement tandis qu'il escaladait l'escalier. Il entra, déposa son sac de voyage et son ordinateur par terre dans le corridor et se dirigea à pas lourds vers la chambre de sa mère. Par l'entrebâillement de la porte, il la vit affalée dans son fauteuil préféré. Un microsillon de vinyle tournait sur un phonographe d'une autre époque, serti entre des livres à

l'attention sur un rayon de bibliothèque. Liliane gardait les yeux clos; sa main droite manipulait un lourd objet verdâtre, gros comme une pomme de terre. Sur le petit guéridon, un sandwich non entamé et un verre d'orangeade à portée de la main attendaient son appétit.

Il tapa doucement de l'index contre le cadre de la porte pour signaler sa présence, craignant de la surprendre.

Contre toute attente, Liliane ouvrit les yeux sans manifester aucune surprise. Elle rectifia un peu sa position pour s'adosser.

— Ah, voilà le favori de ces dames. Je ne t'attendais pas ce soir. Quelle heure est-il ?

— Une heure du matin, plus des poussières.

— Tu me fais marcher ? Je croyais qu'il n'était que neuf heures... Tiens, j'ai encore une fois oublié de manger. Tant pis. J'en déduis que tu n'assisteras pas aux funérailles des parents de Maureen ?

— Tu es perspicace.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Maureen m'a demandé de te transmettre un message. Ça l'arrange que tu lui demandes de quitter sa chambre. Elle déménage à Toronto.

— Moi qui croyais que l'exode des anglophones était terminé... Et je suppose qu'elle part sans toi ?

— Tu as tout deviné.

Elle prit une gorgée d'orangeade en levant les yeux vers lui. Sa voix était rauque lorsqu'elle lui dit :

— As-tu vraiment cru que ça pouvait marcher entre vous deux ?

— Entre nous trois, sincèrement, oui.

Elle hocha la tête d'un air déçu.

F.-M. alla jusqu'à la fenêtre pour contempler la rue en repoussant la tenture. Un taxi passa à toute vitesse, se moquant du panneau d'arrêt. Dans son dos, il entendit la voix de sa mère qui murmurait :

— Il n'y aurait jamais eu de « ménage à trois », F.-M. Je ne l'aurais jamais permis. Tu veux un verre ? Moi, ça ne me dit rien ce soir.

Il fit lentement volte-face et acquiesça sans rien dire. Il se prépara un « *gin fizz* » et prit place en face d'elle dans un antique fauteuil berçant en bois verni, matelassé de coussins. Il cherchait son calme. D'abord bavarder.

— Qui chante ?

— Un oublié. Alain Denys, de son vrai nom Denis Matte. Je me demande bien ce qu'il est devenu. C'était à la fin des années 1950 ; j'étais adolescente et folle des chansonniers qui commençaient à percer. Léo Ferré lui-même avait écrit le texte de présentation à l'endos de la pochette. *Sic transit gloria...*

— C'est la soirée « Nostalgie » au cabaret « Chez Gérard » à Québec ?

Elle ricana, insensible à ses sarcasmes.

— Tu dois être bien malheureux ou bien en colère pour te risquer à faire du sarcasme, fiston. Mais c'est un pas dans la bonne direction. Tu apprendras peut-être un jour à avoir de l'humour. Le vrai, celui qui est le champagne de l'existence.

Dès les premières passes d'arme, F.-M. comprit que l'échange serait robuste. Il prit une longue inspiration, but une

gorgée du cocktail où le goût de l'alcool surnageait allègrement par-dessus celui du citron, du sucre et du « tonic water ». Il reposa son verre à côté du sandwich sur le guéridon et joua les persifleurs :

— Tu n'as même pas eu la décence d'avertir ton propre fils que tu avais vendu le condo.

— Tu m'étonnes. Je croyais que tu le savais. J'ai fait appel à Eugénie Lambert, ta maîtresse.

Il frémit de dépit. Il se sentait poignardé dans le dos pour la seconde fois ce soir.

— Nous ne nous... voyons plus.

Liliane le regarda, étonnée. F.-M. faillit croire qu'elle éprouvait de la pitié pour lui.

— Ah ? C'est donc pour cela qu'elle m'a demandé de tes nouvelles. Je croyais qu'elle blaguait.

— Quand a-t-elle visité l'appartement ?

— Il y a deux semaines, en ton absence. Elle l'a vendu en deux jours, sans même mettre de pancarte. C'est vraiment une femme compétente. Elle...

— Pourquoi l'avoir choisie ? Pour m'humilier encore plus ?

— Arrête ton disque sur l'humiliation F.-M. Tu risques de passer pour un nationaliste aigri. Ce rôle ne te convient vraiment pas.

Elle but une gorgée.

— Je l'ai appelée parce qu'elle m'avait laissé sa carte d'affaires, il y a quelques mois, lorsque tu lui avais fait croire que j'étais impotente et que je voulais vendre l'appartement. Tu te rappelles ? Elle s'était manifestée sans te le dire.

Touché.

François-Marie but une autre gorgée pour dissimuler la grimace de rancœur qui lui venait aux lèvres.

— Papa ne voulait pas que tu vendes sans mon accord !

— Imagine-toi que j'ai consulté un excellent notaire qui m'a bien expliqué une petite clause du testament de ton père. Advenant que je sois sans emploi, je pouvais procéder sans ton accord et vendre le condo afin de m'assurer un revenu.

— Mais tu as pris ta retraite ! Tu as un revenu !

— Tu es au courant de mon départ du journal ? Je comptais te l'annoncer moi-même... Qu'importe ! Qu'est-ce que je disais ? Ah oui... La clause du testament ne faisait état que d'une condition : être sans emploi. Comme j'en avais marre de travailler avec des cons, j'ai fait d'une pierre deux coups comme on dit.

— Et moi dans tout ça ?

— Tu as droit à ta part du revenu de la vente. Suffisante pour trouver à te reloger. Étant donné que tu travailles maintenant...

— J'ai été congédié !

Liliane eut l'air sincèrement désolée.

— Ben dis donc, ce n'est pas ta journée.

— Épargne-moi ta fausse compassion.

— Pauvre François, tu ne fais même pas la différence entre la compassion et le mépris. Comprends donc que tu as l'occasion d'arrêter de jouer à l'enfant et de te prendre en main. Ne la laisse pas passer. Va dans le vrai monde. Vis une vraie vie. Apprends à rire, François. C'est indispensable pour survivre.

Liliane manipulait l'objet verdâtre, le passant d'une

main à l'autre comme pour exercer des muscles perclus. Le geste agaçait F.-M. qui ne put retenir une algarade :

— Tu souffres d'arthrose maintenant ? Pourquoi passes-tu ton temps à jouer avec ce... cette... chose répugnante ?

— L'orteil de Victoria une chose répugnante ?

— L'orteil de qui ?

— Voilà tout ce qui reste de la statue de la reine Victoria que le FLQ a fait exploser à quelques pas de la centrale de police de Québec en 1963. Un ami a trouvé ce morceau dans la rue quelques minutes plus tard et me l'a donné. Tu veux rafraîchir ton verre ?

F.-M. acquiesça. Pendant que sa mère préparait le cocktail sur une petite desserte à même la bibliothèque, il s'empara de l'orteil en bronze et le manipula quelques secondes.

— Tu n'as jamais été repérée ?

Liliane interrompit son geste, confondue.

— Que veux-tu dire ?

— En tant que felquiste ?

Liliane se tourna vers lui pour lui remettre son verre. Son visage se crispait.

— Comment as-tu deviné ?

— Je viens d'en avoir l'intuition en t'écoutant parler.

Liliane but une gorgée d'orangeade. Sa bouche s'étira en un mince sourire ironique.

— Eh bien, non. Je n'ai jamais été repérée. Nous formions une petite cellule qui s'était constituée à Charlesbourg. Nous avons fait deux ou trois coups d'éclat. L'un

de nous travaillait sur les chantiers de construction. Il avait accès à de la dynamite en grande quantité.

— C'était papa ?

— Ton père ? Es-tu malade ? Ton père était membre en règle du Parti Libéral ! Non, c'était un jeune ouvrier de ton père. Il a sauté à Montréal dans les années soixante avec la bombe qu'il allait déposer contre une usine anglophone dont les travailleurs étaient en grève.

— Tu étais enceinte de lui ?

— Là tu dérailles. Tu n'as même pas trente ans et il est mort, il y a 39 ans. Désolé de te décevoir, mais ton père est bien ton père.

F.-M. soupira avant de dire d'une voix narquoise :

— Je me demande bien comment vous avez pu vivre ensemble...

— Je suis tombée en amour avec lui lors d'un congrès où je devais interviewer l'épouse du Premier ministre. Il était plus vieux que moi, gentil, doux. J'étais tannée de la tournure que prenait ma vie. Toujours sans le sou.

— Tu l'as épousé pour son argent ? Comme une... une... !

F.-M. lança violemment l'orteil victorien contre un mur. Un éclat de plâtre tomba sur le tapis. Liliane sursauta et cria :

— On se calme ! Le condo est vendu, ne l'oublie pas. Je dois le livrer en bon état. Et pour compléter ta phrase : non, je ne l'ai pas marié parce que j'étais une pute.

— Tu espères me faire avaler que tu l'aimais ?

— Je n'ai aucun compte à te rendre sur mes sentiments,

mais je te dirai que, oui, nous nous aimions. À notre manière, du moins.

— Dommage que tu n'aies rien gardé de cet amour-là pour ton fils.

— Tu comprendrais peut-être que je t'aime François, pour peu que tu acceptes de devenir adulte...

— Un adulte comme toi, je suppose? Qui noie ses regrets dans l'alcool et la nostalgie des chansons dont personne ne se souvient? Reviens-en maman! L'indépendance ne se fera pas. Les Québécois n'en veulent pas. Connais-tu beaucoup de peuples qui ont dit non deux fois à leur propre indépendance? Tu es restée collée à tes illusions de référendum! Réveille! Les années 1970 sont finies! Tu as gâché ta vie à attendre le grand soir et tu as gâché la mienne à me rejeter comme un débris.

— Pauvre François. Si seulement tu étais assez intelligent pour comprendre que ce que j'ai vécu a du sens, même aujourd'hui. Mais regarde-toi donc! Tu rêves à vide et tu penses à vide! Tu n'as pas de couilles et tu te complais à être un flanc mou!

— Même si tu bois de l'orangeade, tu dérapes comme si tu étais ivre...

— Admets-le une fois pour toutes! Tu es devenu un « *groopie* » de la vie des autres. Tu crois que de t'accrocher aux femmes mûres, comme une tique sur un pantalon, te donne une identité? Comprends donc que tu as oublié de devenir toi-même.

F.-M. se sentait imploser de l'intérieur. Il souffrait de reconnaître le bien-fondé des paroles de Liliane. Seul le dépit lui prêtait encore quelque semblant d'arguments.

— Tu vieillis mal...

— Et toi tu ne vieillis pas. Tu restes un petit garçon qui s'accroche aux autres comme à sa doudou !

— Au moins, j'ai su retrouver l'enfant en moi...

— Fiche-moi la paix avec tes citations de magazines féminins d'épicerie et tes livres de psycho-pop !

La violence du ton de sa mère le saisit. Elle s'était montrée dure depuis plusieurs mois, mais cette fois il sentait une détermination qu'il n'avait jamais connue. Elle poursuivait :

— Sais-tu pourquoi je bois ? En partie parce je ne peux plus endurer d'avoir constamment sous les yeux le rappel du gaspillage d'une partie de ma vie à tenter d'éduquer un enfant à qui je n'ai su transmettre aucune des valeurs auxquelles je crois. Je n'ai pas su te donner des racines François. Tu me rappelles ces grandes herbes qui poussent dans les petits cours d'eau essoufflés en passe de devenir des marais. Tu te laisses emporter puis tu te laisses porter... Tu essaies d'être différent, mais tu te rends pitoyable avec ton obsession pour les mères que tu crois trouver dans toutes les femmes âgées que tu baisses.

Liliane but une longue lampée. Elle gardait les yeux rivés sur son verre. Le silence s'installa entre eux comme en pays conquis. F.-M. ne savait quelle attitude adopter. Son adversaire se taisait avant de porter ses coups les plus percutants alors que sa garde était baissée.

Liliane but une autre gorgée et regarda en direction de la fenêtre. Ses yeux luisaient de larmes contenues lorsqu'elle reprit son soliloque à voix basse :

— N'attends pas d'avoir mon âge pour saisir la vie à pleins bras, fiston. Sais-tu que le plus douloureux pour une personne de mon âge, c'est de se sentir encore jeune dans sa tête ? Je me perçois encore comme une jeune femme qui ne comprend pas pourquoi ses rêves ne se réalisent pas... Pourtant, je sais que je suis vieille. La vie m'a joué le sale tour de me faire vieillir pendant que je me morfondais à lui donner un sens. Devenir vieux, François, c'est réaliser qu'on est devenu remplaçable par des imbéciles qui imposent des valeurs médiocres auxquelles on n'adhère pas. C'est vouloir prendre le temps de bien faire, tandis qu'un impatient qui n'a jamais appris à réfléchir te pousse hors de la voie, avec l'assentiment d'un supérieur qui a oublié tout ce que tu lui as appris quand il débutait parce qu'il ne l'a jamais assimilé.

Elle se tut.

F.-M. comprit d'un seul coup ce qui s'était passé au journal. Pourquoi fallait-il que cet entretien se déroule alors que tous deux étaient terrassés par le rejet ?

Il respirait le plus discrètement possible pour ne pas briser la gravité du moment. Il craignait qu'elle ne pleure. Il avait toujours redouté les larmes de femmes.

Mais Liliane était de la trempe de celles qui ne pleurnichent pas pour un rien, de celles qui ont lutté bec et ongles pour leurs droits. Elle avait de la corne à l'âme à force de toujours lutter.

Son soliloque reprit sur un ton ironique cette fois.

— Je souffre de n'avoir pas fait ce que je voulais faire et d'avoir perdu mon temps à croire qu'il fallait d'abord changer le monde. J'enrage qu'on m'ait permis d'espérer. J'enrage de

m'être fourvoyée dans un idéal politique qui tourne en rond. J'enrage encore plus qu'il ait été remplacé par celui des gens d'affaires qui jauge la valeur d'un peuple à sa capacité de consommer de plus gros hamburgers. C'est vrai que je suis restée attachée à l'époque des années soixante et soixante-dix, à sa musique, à ses grandes manif populaires, à son idéal égalitaire, à sa révolution culturelle... J'ai passé ma vie à informer le public pour le faire bouger et je constate aujourd'hui que l'information est devenue un spectacle honteux, avec l'inévitable reportage incluant une scène de braille à chaque bulletin de nouvelles télévisées. Je me sens de trop dans un monde où tout est pareil, où tous les jeunes portent le même genre de casquettes et de jeans trop grands comme les jeunesses hitlériennes portaient le même uniforme, et où tous écoutent un seul genre de musique au même rythme, comme les jeunes de Hitler écoutaient les mêmes hymnes guerriers en même temps. Tous au même pas. Au même *beat*. Je ne suis plus intéressée à un univers où les valeurs se réduisent à l'épaisseur d'un glaçage sur un beigne. Tout est fabriqué, usiné, emballé, présenté et consommé de la même façon. Le plus dur pour une vieille contestataire comme moi, c'est de devoir admettre que le peuple ne méritait pas son indépendance, au fond...

Contre toute attente, elle déposa son verre presque vide sur le guéridon et se leva, un peu hésitante. Elle alla ramasser l'orteil de Victoria la souveraine et tout en le manipulant comme un exercice, elle se planta face à la fenêtre, les yeux rivés sur la pénombre de la rue. Sa voix s'éleva comme une méditation.

— Je suis entrée dans une étape de ma vie où j'ai besoin de réfléchir, de faire le point avant de m'exprimer. Ça entre en conflit avec l'accumulation des événements, l'accélération des communications, l'inanité des changements politiques, la stupidité grandissante des religions sectaires... À l'étape de la vie où je suis rendue, on sent qu'il faut se préparer lucidement et doucement à ne plus être là, à ne plus durer... C'est ce que je veux commencer à faire. J'ai besoin de ne pas avoir peur de ce qui s'en vient. Il me reste une étape à franchir, celle où l'on atteint une espèce de point gamma, où l'on meurt sans avoir peur.

Elle se tut, manipulant toujours l'orteil de bronze, la tête inclinée. Sa voix était changée en murmurant, juste assez haut pour qu'il puisse l'entendre :

— J'ai si longtemps souhaité que tu sois fort pour que tu puisses m'accompagner dans ce qui risque de m'arriver...

Nouveau silence. F.-M. n'était pas habile à parler en de telles circonstances. Il ne se souvenait pas d'une autre occasion où sa mère s'était montrée aussi sincère, comme si toutes les cellules de son cerveau s'étaient conviées pour clarifier sa pensée. Elle poursuivit, sur un ton voulu ferme.

— Mais je ne te veux plus auprès de moi, je ne veux plus personne en attendant d'avoir atteint ce point où je serai enfin satisfaite d'avoir vécu.

Il crut entendre un sanglot réprimé. Elle prit une longue inspiration et se tourna vers lui.

— J'ai décidé de décrocher de notre société François. Je suis écœurée du climat d'amateurisme dans lequel elle baigne. On s'est inventé du talent plutôt que d'apprendre à être

talentueux. Je me suis prise pour une grande journaliste parce que j'avais des opinions sur tous les sujets. Et toi tu te prends pour un grand sociologue, parce que tu m'imites. J'espère seulement que tu te rendras compte que tu te fourvoies. Plutôt que de t'accrocher à moi, tu aurais dû t'accrocher à ton père. Il ne s'était pas improvisé constructeur de grands projets. Il s'était contenté d'être un bon menuisier et un bon petit entrepreneur... Tu te demandes pourquoi l'avais-je choisi? Tout simplement parce que j'étais aussi faible que toi du dedans. J'avais besoin d'un contraire qui m'aide à me tenir droite, comme tes maîtresses âgées le font. Tu es mon miroir et je ne peux plus endurer cela. Chaque jour, tu me renvoies ma faiblesse.

Alors François-Marie la vit faire un geste qui le glaça. La main de Liliane s'avança vers son bras, comme un cordon électrique dont on veut brancher la prise. Sa main, parsemée de taches brunes, avait la forme d'une fleur défraîchie qui n'a plus sa place dans un bouquet. Sa réaction face à ce qu'il voyait comme une intrusion fut immédiate. Il prit en même temps conscience qu'ils ne s'étaient pas touchés depuis des années et en eut mal. Il retira son bras dans un mouvement de dégoût qui lui sembla trop fort. Il le regretta aussitôt. La main de Liliane s'éloigna avec un mouvement de reptation honteux.

Le temps de grâce avait fui.

F.-M. oublia du coup l'émotion qui l'habitait et gronda :

— Et revoilà les insultes!

Liliane poussa un long soupir fatigué.

— Non, François. J'essaie de te dire les choses telles qu'elles sont... pendant que je peux encore les dire. Je pars pour tenter de réapprendre à apprendre. Je vais essayer de me

rendre heureuse... À observer les oiseaux... À suivre le cycle des saisons. Je vais apprendre à vivre avant de mourir.

— Seule ?

— Oui.

— En misanthrope que tu as toujours été...

— Tu me dis cela parce que je ne veux pas de toi près de moi ?

— Non, maman. Ce que j'ai essayé de te faire comprendre toutes ces années, c'est que tu ne m'as pas armé pour me défendre dans la vie. J'ai tellement peur d'être un raté que je fuis la vie pour ne pas me le faire confirmer. J'avais besoin du rôle que je jouais à tes côtés. J'avais besoin que tu aies besoin de moi. Et tu ne me l'as jamais manifesté.

Un nouveau silence les glaça tous les deux. F.-M. sirota son alcool, sans la regarder, puis il releva la tête et dit sur un ton douloureux, presque pour lui-même :

— Tu voulais sans doute que je sois de la trempe de tes braves pacifistes anti-guerre du Vietnam de tes années soixante ? Je ne pouvais pas être ce genre de héros. Je suis seulement celui à qui tu n'as pas appris à être un adulte parce que tu t'enfermais seule dans ta nostalgie. Mais je me sens comme un vétéran moi aussi, blessé et repoussé de tous, y compris de sa mère qui a honte de lui et de ce qu'elle a fait de lui. Tu as raison sur un point : j'ai lutté pour demeurer dans cet appartement parce que tu étais la seule force que je connaissais. Que... j'aimais....

François-Marie prit une grande inspiration et tenta de contrôler l'émotion qui le faisait trembler. Sa mère le regardait comme si elle ne le reconnaissait pas. Il poursuivit :

— Tu as gagné. Je vais partir. Mais je ne suis pas le perdant de notre vie commune. Tu l'es. Parce que tu as raté ta vie à ne pas assez m'aimer ! Que feras-tu dans ton antre lorsque la solitude sera trop lourde à porter ?

Liliane ne pouvait dissimuler son désarroi. Ce fils qu'elle n'avait pas voulu et jamais assez aimé avait hérité d'elle le talent pour les répliques acerbes. Elle se fit frondeuse, mais avec un malaise qui trahissait sa faiblesse :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Il y a tellement de livres à lire, de musique à écouter, de bon vin à boire... Et il me reste quelques vieux amis de ma trempe pour faire des bonnes bouffes de temps à autre et écouter des chansons qui ont du sens.

— Et lorsque tu seras vieille et malade et que personne ne viendra prendre soin de toi ?

— Ne t'en fais pas. J'ai déjà pris mes dispositions.

— Pauvre maman. Je ne t'en veux pas. Même quand tu t'escrimes à me blesser. Reconnais une chose seulement : j'ai travaillé durant des années à faire une recherche que tu méprises parce que je croyais que j'étais le seul capable de la faire. Pour moi, c'était normal d'être aidé par les femmes que je voulais défendre contre le mauvais sort et l'indifférence. Peut-être qu'à travers elles, c'était toi que je voulais défendre. Je regrette seulement de m'être trompé à ce point...

— Je voudrais te plaindre, mais je pense que ta fameuse recherche n'a rien donné parce qu'elle n'était qu'un prétexte pour fuir les responsabilités de l'existence. Elle ne t'a servi qu'à te dissimuler dans le lit de toutes ces femmes en qui tu voyais des mères protectrices. Le sais-tu au moins François ?

F.-M. eut mal au cœur de voir tous ses efforts se réduire à un tel gâchis. Il retourna son verre pour le vider sur le tapis, regarda longuement Liliane sans rien dire, puis déposa son verre sur le guéridon et sortit de la pièce en refermant doucement la porte derrière lui.

Elle lui cria :

— François, tu as l'occasion de te faire une vie ! Fonce ! Tu n'as plus que toi sur qui compter désormais. Crois-tu que tu en es capable ? Dis-moi seulement ça !! Il faut que je te parle !

Mais la porte resta close.

Liliane poussa un long soupir. Elle murmura pour elle-même :

— J'aurais voulu te dire, mon fils... Je te pousse hors du nid comme la mère oiseau qui sait ce qui est bon pour son oiselet, pour lui apprendre à vaincre la peur. Mais je ne veux pas que tu saches que c'est déjà la fin pour moi. Il y a des mois que je le sais. Ma mémoire s'effrite. Je m'égare dans la rue. Je dois me retenir pour ne pas trembler... J'oublie d'apporter mes clés lorsque je sors. Je suis habitée par la tristesse et la colère... Je ne veux pas que tu me voies sombrer... C'est pour ça que j'ai tout fait pour te chasser...

Elle pleurait. Comme elle avait pleuré à la mort de son mari.

Déjà, des parcelles du plus important entretien de sa vie commençaient à s'estomper dans sa mémoire. D'en avoir conscience ne faisait qu'accroître sa détresse.

Exister

Liliane avait-elle pressenti que le fossé était irrémédiable? Elle laissa une note à F.-M. sur la table de la cuisine pour l'avertir de son départ pour l'Île d'Orléans où elle séjournerait quelques jours chez ses amis les Rousseau. Il aurait ainsi l'occasion de quitter les lieux sans avoir à lui dire au revoir.

La note lui apprit aussi que Maureen était partie vivre à Toronto, donnant instruction à Liliane de lui faire suivre ses effets personnels.

F.-M. se lança dans un tourbillon d'emballage pour oublier les deux fantômes qui hantaient l'appartement...

Trois dizaines de caisses en carton solidement maintenues par un large ruban gommé occultaient tout un mur, donnant un air d'entrepôt au petit « *bachelor* » que F.-M. avait loué au mois près du Stade Olympique. Elles renfermaient ses livres, ses cassettes vidéo et ses DVD. Son univers se limitait à un appartement en forme de corridor, encombré de quelques meubles hétéroclites d'une propreté douteuse. Il avait refusé net d'emporter le mobilier de sa chambre et divers ustensiles et meubles comme le lui avait proposé Liliane dans sa note.

L'unique garde-robe n'avait pu accueillir la totalité de ses vêtements. F.-M. vivait littéralement dans ses valises,

alignées le long du mur où une porte patio donnait sur un garde-fou face au vide.

L'ordinateur et ses périphériques trônaient sur une lourde table ronde démodée sur laquelle il prenait ses repas. Son téléviseur, en équilibre instable sur un bout de planche supportée par des briques, révélait son unique moyen de distraction. Il avait logé les lecteurs VHS et DVD entre les briques à même le sol. Il avait recherché cette position lui rappelant celle d'être assis au plus haut balcon d'un cinéma et d'être limité à une vue en plongée.

F.-M. s'ennuyait et s'efforçait de dormir le plus longtemps possible, grâce à des somnifères achetés en vente libre à la pharmacie du coin.

Son départ du condo avait sonné le glas de sa « recherche », véritable montagne sacrée qui s'était avérée impossible à escalader. Comme un automate, il passait une partie de ses journées à faire le tri de ses possessions. Nuitamment, il allait déposer dans des boîtes de recyclage des livres, des documents, des affiches, des magazines. La lutte quotidienne à l'encombrement de l'étroit appartement le confortait dans l'espoir de vaincre éventuellement la déprime qui l'écrasait.

Il avait fait changer le numéro de son téléphone cellulaire pour rompre avec son ancienne vie. Il ne s'était résigné à le communiquer à Liliane que quelques semaines après son déménagement. Mais son téléphone restait muet. Comme lui.

Il marchait de long en large dans l'appartement durant le jour pour se dégourdir les jambes entre deux visionnements

de films de Charlie Chaplin sur vidéocassettes, sa véritable occupation.

Il essayait de réfléchir, mais revenait toujours au même dilemme : sa carrière de « chercheur » s'était terminée avant même d'avoir commencé. Le prétexte de ses études interminables n'avait plus de sens dans sa vie de solitaire puisqu'elles ne donnaient plus le change à personne.

Le soir, il se glissait dans l'ombre des rues avoisinantes et marchait à pas rapides durant des heures pour s'oxygéner. Il revenait perclus de fatigue et sombrait dans un sommeil épais grâce aux somnifères.

Le manque d'insonorisation lui rendait la vie bien misérable dans cet édifice construit en vitesse pour Expo 67 afin de loger les touristes étrangers. Les salles de bain étaient contiguës, de sorte que F.-M. entendait son voisin uriner, utiliser son rasoir électrique en écoutant une petite radio et chanter faux sous la douche avant de partir travailler.

Son insécurité malade l'avait retenu au moment de louer un appartement plus convenable. Sa part de la vente du condo lui garantissait une année de subsistance et quelques loisirs simples pour peu qu'il se montre économe. Ensuite, il lui faudrait se résoudre à l'assistance sociale s'il ne se trouvait pas un emploi. Pas encore tout à fait remis de son congédiement par Lola Kouri, il ne songeait au mot « emploi » qu'avec angoisse.

Il y avait toujours la solution de reprendre son métier de gigolo pour dames d'âge mûr... Mais la perspective de les solliciter le plongeait dorénavant dans l'amertume. De toute façon, personne ne savait où le joindre...

Liliane fit suivre par la poste à F.-M. la traduction en anglais par Maureen de « *Trente arpents* » de Ringuet. Il voulut mettre aussitôt le roman au recyclage, mais décida de le garder après plusieurs lectures de la dédicace en page liminaire :

« À mon ami François-Marie, à qui je dois mon nouveau bonheur et ma nouvelle liberté. Grâce à lui, j'ai trouvé le courage de traverser le pont qui m'affranchissait de mes craintes. »

Tout compte fait, peut-être le lirait-il un de ces jours...

Liliane l'invita au restaurant pour le jour de Noël. Il prétexta un engagement, mais accepta de la rencontrer trois jours avant la fête. À son grand étonnement, elle lui donna rendez-vous dans une grande rôtisserie populaire le long de l'autoroute 40 à Berthierville.

La rencontre ne fut pas particulièrement réussie, en dépit des cantiques et de la musique entraînante qui se succédaient dans les haut-parleurs du plafond. Il ne parvenait pas à l'expliquer, mais l'attitude de sa mère lui paraissait étrange. Elle cherchait les noms des personnes dont elle voulait parler et finissait par ne plus même se souvenir de ce qu'elle voulait dire à leur sujet. Lorsqu'il lui remit une boîte de ses chocolats belges préférés en guise de cadeau, elle eut un regard paniqué et lui dit qu'elle avait oublié chez elle le roman qu'elle lui avait acheté. Sa main droite était agitée de tremblements et elle avait de la difficulté à porter la nourriture à sa bouche. Elle ne se rendit pas compte qu'elle avait échappé des frites sur sa jupe et il dut le lui faire

remarquer trois fois avant qu'elle ne fît un geste pour les ramasser.

Il mit sur le compte de la gêne leur difficulté à converser et même à trouver des sujets de conversations. Il s'informa de sa santé, elle changea de sujet. Il exprima le vœu d'aller visiter la maison qu'elle avait louée. Elle répondit :

— Une autre fois. Je n'ai pas fini de m'installer...

Elle lui demanda s'il s'était trouvé du travail, mais n'écoula pas vraiment la réponse. Il l'interrogea sur l'emploi de son temps, elle répondit par des phrases toutes faites : « Je lis beaucoup », « Je marche beaucoup », « Je regarde la télé souvent », « Je me balade en voiture avec des amies que je me suis faites ».

Mais lorsque F.-M. essaya de la faire parler des livres qu'elle lisait, elle hésita, parut chercher dans sa mémoire et finit par dire : « Des classiques... Des romans que j'ai lus et que je relis à tête reposée. »

Ils se montraient incapables de vaincre l'inconfort qui les enveloppait tous les deux.

Le repas terminé, elle s'excusa ; elle avait donné rendez-vous à une amie et elle resterait encore quelques minutes pour l'attendre.

Son attitude lui parut suspecte. Il la quitta avec un baiser rapide sur le front et alla s'asseoir dans son auto frigorifiée pour surveiller la porte d'entrée du restaurant. Quinze minutes plus tard, un taxi vint se garer devant ; Liliane monta difficilement à l'arrière. De surprise, F.-M. laissa le véhicule quitter le terrain de stationnement et s'éloigner. Il mit enfin sa R-5 déglinguée en marche et la conduisit à la sortie du stationnement ; mais la congestion était telle que le

taxi s'était déjà évanoui et que de lourds camions remorque lui barraient le chemin.

Lorsqu'il put enfin s'engager dans la rue Gilles-Villeneuve, il roula jusqu'au fleuve sans trouver trace du taxi.

Il rentra à Montréal perplexe.

La veille de Noël, il tenta de rejoindre sa mère sur son cellulaire, mais n'obtint comme réponse qu'un message avertissant que « le téléphone de l'abonné n'est pas ouvert ».

Il se marcha alors sur le cœur et forma le numéro de téléphone d'Eugénie pour apprendre par son répondeur qu'elle était partie passer le temps des Fêtes en Grèce. Il lui laissa un message conventionnel de vœux de bonne année et conclut en souhaitant la revoir « pour un café un de ces jours »...

Il prit deux somnifères et dormit douze heures d'affilée.

Il avait au moins vaincu les « bleus » de Noël...

Un soir de mars où la ville grelottait sous un froid polaire inattendu, l'énergumène de l'appartement d'à côté rentra du travail et alluma aussitôt sa chaîne stéréo. Une sourde vibration de basse électronique fit vibrer le mur. Par expérience, F.-M. savait que de frapper dessus ne donnerait rien. Pas plus que sur l'australopithèque.

Il prit le parti d'aller se réfugier dans une salle de cinéma pour s'oublier...

Le film allemand le plongea dans une torpeur mélancolique. La lecture des sous-titres le fit glisser dans le sommeil, interrompu par le retour de l'éclairage et les conversations à haute voix des cinéphiles qui quittaient la salle.

Il frissonna à la sortie de la salle, rue St-Laurent, et se mit en quête d'un restaurant pour souper au chaud.

Des coups de klaxon répétés le firent sursauter. Il chercha des yeux la provenance de l'appel. Une luxueuse voiture blanche s'était immobilisée en plein milieu de l'artère. Sa conductrice lui faisait des signes au grand dam des conducteurs bloqués derrière et qui manifestaient leur désapprobation par un tintamarre.

F.-M. courut jusqu'à l'auto et y monta. Eugénie remit la voiture en marche.

— Salut François. Enfin je te retrouve. Où tu vas ?

— Nulle part en particulier. Je cherchais un restaurant. Comment vas-tu ? Tu es toujours aussi ravissante.

— Tu seras toujours un flatteur de la pire espèce mon p'tit snoro, mais tant pis. À mon âge, mieux vaut la flatterie que la vérité. Merci de m'avoir laissé un message à Noël. Mais j'ai été très prise en revenant de vacances. Et je n'étais pas sûre que c'était une bonne chose de se revoir si tôt. Puis lorsque j'ai tenté de te téléphoner, j'ai constaté que tu avais changé de numéro. À propos, ton vieux « char » est près d'ici ?

— Oui, dans la rue parallèle.

— Parfait. Je t'y conduis et ensuite tu me suis.

— Où ? Chez toi ? Je sais comment m'y rendre.

— J'ai une surprise... J'ai un nouveau chez-moi.

Pendant des secondes interminables, F.-M. fut sous le coup d'un choc qui le laissa sans voix. À ses côtés, Eugénie affichait un large sourire aussi ironique que victorieux. Ils étaient tous les deux debout à l'angle des rues où se dressait le vieil édifice où il avait habité avec sa mère toutes ces années.

La réalité se faisait jour lentement dans sa tête. Il regarda intensément Eugénie.

— Tu te moques de moi ?

— Je pourrais le faire pour te punir de ta façon de te comporter envers moi il y a quelques mois. Mais non, mon François. C'est moi qui ai acheté son condo.

— Elle ne m'en a rien dit...

— Viens. On gèle.

La porte de l'appartement s'ouvrit sur un décor de magazine de décoration pour néo-parvenus. F.-M. se figea sur le seuil. Rien ne subsistait de son univers. Plusieurs cloisons avaient été abattues pour créer un loft décoré avec un sens aigu du tape-à-l'œil de luxe. Sa chambre et celle qu'avait habitée Maureen avaient disparu dans le processus. La cuisine aux électroménagers noirs et la salle à manger aux meubles futuristes étaient réunies en une seule pièce. On aurait pu jouer au badminton dans l'immense salon, meublé de sofas, de tables et de fauteuils dernier cri.

Comme un enfant à qui l'on fait le coup d'une fête surprise pour son anniversaire de naissance, François-Marie allait d'un endroit à l'autre sans s'arrêter, marchant à pas incertains. Il se rappela la visite du condo qu'elle venait de vendre et où elle l'avait convié à « célébrer » avec elle. Il eut l'impression fugace d'une répétition des mêmes gestes.

Il pivota longuement sur lui-même puis ses yeux se fixèrent sur un mur. Il restait deux pièces de l'ancien aménagement : la bibliothèque et la chambre de Liliane.

Il alla d'abord à la bibliothèque : c'était devenu un bureau où tous les gadgets électroniques inimaginables luisaient sous un éclairage fort, comme s'ils n'attendaient que sa venue.

Il rebroussa chemin pour entrer, non sans appréhension, dans la chambre à coucher de sa mère dont Eugénie avait fait sa propre chambre et qu'elle avait transformée selon son goût et ses besoins. Quelques objets sado-maso sur une commode lui rappelèrent leurs ébats sexuels vigoureux. Un assemblage d'appareils pour « cinéma maison » avec grand écran plasma occupait la majeure partie d'un mur.

F.-M. examina le tout avec une attention à la fois fébrile et confuse, comme s'il commettait un sacrilège dans une chapelle silencieuse. Le sentiment d'être vidé de ses propres souvenirs le gagna. Avait-il donc combattu pour rien ? Avait-il relié sa sécurité et son sort à cet appartement et à sa mère pour rien ? Tout lui semblait désormais fade et futile.

— Pour rien, scandait-il dans sa tête.

Il se tourna vers Eugénie debout dans l'embrasure de la porte, deux verres de scotch à la main, un sourire carnassier aux lèvres.

— Qu'est-ce que t'en dis ? Ça fait grand, hein ? On se marchera pas sur les pieds toi et moi. Et t'as vu que j'ai pensé à un beau grand bureau pour toi mon F.-M. ?

— S'il te plaît, ne m'appelle pas F.-M. Dans le jargon de ma mère, ça veut dire « flanc mou ».

— Dans le mien, ça veut dire « frais moulu ». Comme le bon café que tu vas me préparer demain matin avec mon petit-déjeuner. Après, tu iras chercher tes choses et tu viendras t'installer. Je suis tannée de mon vibreur. J'ai besoin du tien... Mais d'abord, on fête.

F.-M. resta sans voix. L'ascendant de sa maîtresse l'engourdisait déjà. Elle lui tendit un verre, éleva le sien devant son visage puis but une bonne rasade. F.-M. trempa les lèvres dans le sien. Elle s'assit sur le grand lit et de la main tapa sur la couette pour lui signifier de s'asseoir à côté d'elle. Ses yeux brillaient d'une convoitise féline.

— Tu m'as manqué mon F.-M. Aucun de tes remplaçants n'avait ton talent au lit.

Lorsque la langue d'Eugénie se glissa entre ses lèvres, il redouta de devoir à nouveau s'abandonner à sa vocation de gigolo pour espérer retrouver un semblant de sécurité. Son sexe se gonfla. Eugénie grogna un assentiment appréciateur en lui explorant l'entrejambe de la main.

Des soupirs profonds, des cris de jouissance retentirent. En relevant la tête par-dessus l'épaule de sa partenaire pour en chercher la provenance, il s'aperçut en train de jouir sous les caresses sado-masochistes d'Eugénie. Elle avait mis en marche la VHS qui reproduisait la vidéo de leurs ébats au luxueux condo quelques mois plus tôt.

D'un geste ferme, Eugénie lui tourna la tête vers elle. Elle le fixait de ses yeux dorés, un sourire gourmand sur les lèvres. Son contentement de le ravoir bien à elle ne faisait plus de doute.

— J'ai des grands projets pour toi. On va s'associer tous les deux. L'immobilier, c'est l'avenir du Québec.

L'avantage du vainqueur est de pouvoir dire au vaincu qui angoisse : « Oublie ça. Oublie tout de notre affrontement. C'est déjà une histoire du passé. Ne pense pas à ce que tu étais ; pense à ce que tu seras grâce à moi ».

De guerre lasse, il se laissa alors couler dans le plaisir comme dans une baignoire pleine de mousse odorante, à la recherche de l'oubli...

F.-M. s'éveilla tard dans la nuit, alerté par les ronflements d'Eugénie qui le tenait enserré dans ses bras. La position inconfortable l'avait ankylosé.

Avec d'infinies précautions, il se libéra de l'étreinte. Eugénie bougea et marmonna à demi éveillée :

— Tu te sauves ?

— Chut... Je vais à la toilette.

— Reviens vite.

— Oui, oui, t'en fais pas.

Elle se contorsionna pour jouir du chaud édredon qui sentait encore le « neuf ».

Dans la salle de séjour, il marcha jusqu'à la fenêtre qui avait été celle de sa chambre et contempla la cour d'école

obscur de l'autre côté de la rue. Combien d'autres matins comme celui-là y aurait-il ? Combien d'aurores où il émergerait du sommeil pour reprendre le collier du joujou de service ?

La sécurité n'était-elle possible qu'à ce prix ? Était-elle indispensable en fin de compte ?

Un grand calme l'envahissait peu à peu tandis qu'il fixait la patinoire dans la cour d'école. Il se revit enfant, fier de jouer au hockey avec ses petits camarades, son chandail des Nordiques de Québec sur le dos... Il passa à la salle de bain où il urina en contemplant son visage morose dans le miroir, éclairé de profil par la faible lumière d'une veilleuse.

Il revint sans faire de bruit au salon, où il ramassa ses vêtements épars sur le tapis et commença à se vêtir, les yeux perdus sur la cour de récréation où il avait si souvent vu d'autres enfants s'ébattre.

Il refusa la détresse qui se logeait en boule dans sa gorge et partit à la recherche de sa veste de cuir doublée et de son foulard qu'il finit par dénicher sur un fauteuil près de l'entrée.

Il ouvrit la porte avec précaution et s'éclipsa en la refermant tout aussi doucement. Il descendit l'escalier en évitant de faire gémir les marches qu'il connaissait bien. Il s'assit sur la dernière pour enfiler ses bottes.

Il inspira et expira profondément. Ce retour « chez lui » avait cautérisé ses angoisses. Il se sentait différent.

Il partit à la recherche de sa voiture, laissée à deux coins de rues. Le matin tardait à se lever, comme si le froid entravait l'élan du soleil.

La voiture démarra après plusieurs protestations, furieuse d'être tirée de son engourdissement. Il laissa le moteur se réchauffer en essayant d'oublier la faim qui le tenaillait.

Il s'engagea sans hâte dans la rue endormie, grelottant mais content.

Son trajet le mena dans son quartier d'adoption dans l'Est de Montréal, jusqu'à un modeste restaurant qui accueillait les familiers dès la barre de l'aube. Il y régnait une joyeuse animation de gens qui se connaissent et qui aiment se retrouver dans les effluves de rôties beurrées et d'œufs au bacon.

Il prit place au comptoir et commanda des crêpes maison au sirop d'érable et du café. La serveuse nota le tout nerveusement et courut à la cuisine,

— Pauvre Rachel. Une vraie queue de veau, commenta un client âgé, assis au comptoir comme lui.

— Ouais, acquiesça sa voisine, une jeune secrétaire qui jetait de fréquents coups d'œil à sa montre. C'est sa mère qui faisait marcher la cuisine. Depuis qu'elle est morte, son père n'y arrive pas. Et il est moins bon cuisinier. J'ai bien peur que la clientèle va s'éparpiller.

Pour le faire patienter, la serveuse apporta en vitesse à F.-M. un tabloïd défraîchi et un café. Il retira la section des « Offres d'emploi » et commença à cocher dans la marge les descriptions qui l'intéressaient en sirotant le café fort qui l'énergisait.

Tout à son exploration, il ne remarqua pas un fait divers au titre révélateur dans le journal entrouvert que la serveuse récupérait au même moment pour le remettre à un autre client. Il y aurait lu le titre : « Une résidente de Berthierville, retrouvée gelée à mort ». Un paragraphe en caractères gras surmontait l'article : « Le corps de Liliane Dumont, journaliste montréalaise à la retraite et atteinte de la maladie d'Alzheimer selon certains témoins, a été découvert par des raquetteurs dans le marais gelé de l'Île de la Commune, 24 heures après sa disparition. Curieusement, la dame s'était enveloppée d'un vieux drapeau du RIN (Rassemblement pour l'Indépendance nationale), comme si elle avait voulu se protéger du froid. Le RIN était un parti politique indépendantiste sous la direction de Pierre Bourgault ; il fut dissous à la fondation du Parti Québécois par René Lévesque. »

F.-M. délaissa la lecture des offres d'emploi, alerté par la nervosité croissante de la jeune femme. Elle courait à la caisse pour recevoir l'argent des clients qui quittaient, nettoyait les tables, rapportait la vaisselle souillée à la cuisine, ressortait en apportant une ou deux assiettes à des clients qui cachaient de plus en plus mal leur exaspération.

Un sentiment que son égocentrisme avait longtemps tenu enfoui au plus profond de lui-même commença à germer dans la conscience de F.-M. Il avait pitié d'elle.

Il sauta de son tabouret et l'accosta alors qu'elle rapportait un lourd plateau à la cuisine.

— Vous avez des problèmes ?

Elle le regarda, les yeux humides.

— Depuis le décès de ma mère, il y a deux semaines,

mon père ne suffit plus. Il est bon cuisinier, mais il est trop vieux et trop lent.

— Accepteriez-vous mon aide ? Je ne suis pas un deux de pique dans une cuisine.

— Ben... Je sais pas, là...

— Laissez-moi vous aider ce matin. Seulement ce matin.

— Si... Si vous voulez...

Rachel le précéda dans la cuisine où son père s'évertuait à préparer les commandes des clients. Elle lui demanda :

— Vous vous appelez comment ?

— François... François... tout court.

Elle lui désigna les comptoirs, les plans de travail devant lesquels son père semblait sur le point de s'effondrer de fatigue.

F.-M. passa un tablier, se coiffa d'une résille, se lava les mains et se mit en frais de préparer de la pâte à crêpe. Il ouvrit une porte d'armoire, y pigea une bouteille de brandy, en versa une bonne dose dans le mélangeur qui brassait la pâte onctueuse, vérifia la tôle chauffante et commença à y faire cuire des crêpes.

Du même coup, il cassa des œufs et les versa sur la tôle d'à côté.

D'une voix calme, il dit au père :

— Occupez-vous du bacon et des rôties. Je fais le reste. Est-ce qu'il faut du café frais ?

— Je m'en occupe, cria Rachel.

En quelques minutes, la cuisine ressembla à une ruche et les plats sortirent vers la salle à un rythme accéléré.

Rachel revint tout à coup dans la cuisine, le visage rieur.

— Il y a deux policiers qui redemandent des crêpes ! Ils disent qu'ils n'ont jamais rien mangé d'aussi bon ! Pis, c'est quoi l'assaisonnement dans les œufs brouillés ?

— Une pincée d'estragon. Une toute petite.

Rachel sortit en criant en direction de la salle :

— C'est de l'estragon, Michel. T'aimes ça ?

La porte battante se referma. Le cuisinier adressa un timide sourire de reconnaissance à ce cuistot tombé du ciel et murmura en beurrant des rôties :

— J'aimerais qu'on se parle quand le « *rush* » du matin sera fini. Je pense que t'as du talent mon jeune...

Pour la première fois depuis des années, F.-M. s'esclaffa. Enfin, un compliment dans sa morne vie.

Sa propre vitalité le mit en joie. Il trancha des tomates avec célérité, les déposa sur une feuille de laitue dans les assiettes, ajouta des œufs brouillés, des tranches de jambon rissolées et des rôties coupées en pointes. Rachel enleva les assiettes aussitôt en criant à l'intention du nouveau cuisinier :

— Il y a une « smatte » qui demande une crème Budwig. Tu sais faire ça ?

— *No problemo*, répondit-il. J'ai un ingrédient secret pour ça aussi.

Une heure et demie plus tard, il franchit la porte de la cuisine pour la première fois depuis qu'il avait quitté la salle à

manger. Il portait sur une seule main un plateau sur lequel il avait déposé quatre assiettes garnies. Les œufs, le bacon, les pommes de terre rissolées avaient été disposés de façon à former un visage hilare. Il servit quatre travailleurs de la construction en habit de travail, leurs casques de sécurité jaunes bien en évidence sur des crochets au mur.

Rachel le suivait, une cafetière à la main, dans une salle maintenant presque vide. Les quatre hommes sourirent en regardant leurs assiettes. Le plus âgé s'esclaffa :

— D'où il sort ton apprenti, Rachel ? L'as-tu débauché d'une maternelle ?

— Je sais pas d'où il vient, mais j'aimerais bien qu'il y retourne pas ! On dirait qu'il a fait la cuisine toute sa vie.

F.-M. fit une grande courbette aux quatre hommes interloqués, comme s'il était un maître d'hôtel à l'emploi d'un restaurant quatre étoiles et s'en retourna à la cuisine en affectant la démarche de Charlie Chaplin. Les clients s'esclaffèrent en mastiquant.

En approchant du comptoir, il fit mine d'avoir subi un croc-en-jambe d'une jolie jeune femme timide qui finissait de manger un yogourt à la petite cuillère. Il simula une perte d'équilibre, fit quelques pas hésitants, parut sur le point de faire tomber un pot d'eau, s'y accrocha comme à un poteau et se redressa avant de simuler une chute, en faisant des moulinets avec ses bras. Chacun retint son souffle. Il s'immobilisa pile, le visage à quelques centimètres de la porte de la cuisine.

Il se retourna, prit un visage grondeur à la Chaplin, fit quelques mouvements de l'index comme s'il voulait réprimander la pauvre fille, maintenant écarlate. Un petit saut

de côté, et il se retira dans la cuisine, toujours avec la démarche de Chaplin.

Les clients, riant à gorge déployée, applaudirent à tout rompre. Même la jeune femme, qui avait compris que tout cela faisait partie d'une mise en scène.

Aussitôt, la porte battante s'ouvrit brusquement et F.-M. sortit en faisant mille courbettes comme une vedette de la scène, avant de s'éclipser de plus belle. Les applaudissements fusèrent.

Toutes ces années passées à visionner de vieux films servaient enfin à quelque chose.

Le François nouveau était heureux, le dos appuyé au plan de travail, sous le regard ahuri du père de Rachel. Pendant qu'il beurrerait des rôties pour lui-même pour calmer enfin les borborygmes de son estomac, il se dit qu'il lui faudrait aller rendre visite à Liliane pour lui raconter ce qui lui arrivait enfin...

Il avait jeté aux orties sa soutane de « fils-aux-mamans ». Il se sentait utile.

Comme Maureen, il avait trouvé le chemin de la liberté.

Table des matières

Chapitre 1 : Rechercher	page 7
Chapitre 2 : S'aventurer	page 27
Chapitre 3 : Trouver	page 35
Chapitre 4 : Affronter	page 49
Chapitre 5 : Comploter	page 63
Chapitre 6 : Tergiverser	page 77
Chapitre 7 : Contre-attaquer	page 91
Chapitre 8 : Cinématographier	page 113
Chapitre 9 : Envahir	page 127
Chapitre 10 : Se replier	page 141
Chapitre 11 : S'accrocher	page 153
Chapitre 12 : Remodeler	page 169
Chapitre 13 : Organiser	page 187
Chapitre 14 : Transformer	page 203
Chapitre 15 : Retraiter	page 221
Chapitre 16 : Tout tenter	page 231
Chapitre 17 : Déraiper	page 251
Chapitre 18 : Exister	page 269

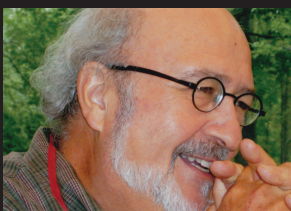
La vie de François-Marie est comme un arrêt d'autobus où il attend d'être emporté vers un bonheur prévisible. À 32 ans, il s'est mis en mode d'attente et se love dans un faux confort foetal qui lui tient lieu de sécurité.

Il attend les appels téléphoniques de ses « clientes » quinquagénaires et sexagénaires qui lui demandent de soulager leur ennui par ses prouesses sexuelles.

Sa fascination pour les femmes plus âgées, en particulier les stars de cinéma de jadis, lui a inspiré d'écrire les premières pages d'une étude sur les femmes seules dans l'univers aride des villes. Mais son talent d'écrivain n'étant pas à la hauteur de son ambition, il peine à poursuivre, en panne d'inspiration.

Sa mère Liliane veut le provoquer à se lancer dans la vraie vie, comme on jette un enfant à l'eau pour lui apprendre à nager. Son unique amie, Maureen, le scandalise par sa révolution personnelle contre les liens inutiles. Sa maîtresse, Eugénie, l'utilise comme un appareil de musculation.

F.-M. s'accroche à son mode de vie en attente perpétuelle, mais est progressivement aspiré dans des événements qui, tel un broyeur, vont l'obliger à choisir entre l'inconnu et la capitulation.



Photographie : Diane Létourneau

Claude Daigneault a été publicitaire, journaliste, critique de cinéma et script-éditeur pour la télévision et le cinéma. Il est l'auteur d'onze livres et deux albums jeunesse.